Licence eden-83-2fe4672011534346-3c1cbcf9d0884850
accordée le 23 janvier 2015 à E30-00010308

DAVID THOMSON

LES FRANÇAIS JIHADISTES

ILS S'APPELLENT YASSINE, ALEXANDRE, ABU NAI'ÏM, OMAR, CLÉMENCE, ÉRIC, SOULEYMANE... ILS ONT APPRIS L'ISLAM JIHADISTE SUR INTERNET, LOIN DES MOSQUÉES ET À L'INSU DE LEURS PARENTS. BEAUCOUP AVAIENT UN TRAVAIL ET UNE FAMILLE AIMANTE, JUSQU'À LEUR DÉPART EN SYRIE. TOUTES LES HISTOIRES QUE J'AI RECUEILLIES L'ONT ÉTÉ DE LA BOUCHE DES JIHADISTES EUX-MÊMES

David Thomson
Les Français djihadistes

« Ce livre raconte l'histoire des petits soldats du jihad français, ces adolescents qui ont appris l'islam jihadiste sur Internet, loin des mosquées et à l'insu de leurs parents. Au début de 2014, selon les chiffres officiels, 700 Français ont rejoint la Syrie, souvent en famille, 250 sont au combat. Une vingtaine sont morts dont trois en réalisant une opération suicide. Les plus déterminés d'entre eux disent vouloir revenir un jour frapper le sol français.
Toutes les histoires que j'ai recueillies l'ont été de la bouche des jihadistes eux-mêmes.
Ils s'appellent Yassine, Alexandre, Abu Nai'ïm, Clémence, éric, Omar, Souleymane… La plupart ont décroché avant le bac, mais tous n'étaient pas désœuvrés jusqu'à leur départ en Syrie. Beaucoup avaient même un travail et une famille aimante. Leur dénominateur commun est une intense activité sur Internet, YouTube, Facebook et les réseaux sociaux.
Je me suis toujours présenté à eux en tant que journaliste, sous ma véritable identité. Pour des raisons de

sécurité et pour garantir leur liberté de ton, l'identité de ces Français jihadistes a cependant été modifiée. Aller voir et rendre compte est la mission du journaliste. En juger est le privilège du lecteur. »

David Thomson, 33 ans, est reporter au service Afrique de RFI. Il a couvert la guerre en Libye et les révolutions arabes en tant que correspondant de France 24 et RFI.

Les Français jihadistes
se prolonge sur le site www.arenes.fr

© Éditions des Arènes, Paris, 2014
ISBN : 978-2-35204-336-2

Éditions des Arènes
27 rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
arenes@arenes.fr

Cet ouvrage a été publié sous la direction éditoriale de Laurence Lacour,
avec la collaboration d'Aleth Stroebel.
La mise en pages a été effectuée par Dominique Guillaumin (InFolio).
La révision a été assurée par Nathalie Capiez.

DAVID THOMSON

LES FRANÇAIS JIHADISTES

LES ARÈNES

À mes parents et à Isa.

Introduction

Ce livre ne raconte pas l'histoire des grands chefs d'al-Qaida, mais celle des petits soldats du *jihad* français. Ceux que la presse surnomme les « apprentis *jihadistes* » ou les « pieds nickelés » du sentier d'Allah. Ceux qui ne sont, parfois, que des adolescents auxquels Internet a enseigné l'islam et l'amour du *jihad*, à l'insu de leurs parents et loin des mosquées de France. De jeunes jusqu'au-boutistes conscients d'être extrêmement minoritaires au sein de la communauté musulmane française et désireux de s'exiler pour recevoir une véritable instruction religieuse et militaire. Au fil de mon enquête, je n'ai jamais cherché à dénoncer leurs choix ou leurs interprétations des textes saints. En observateur neutre, j'ai souhaité retracer des parcours et raconter comment, et pourquoi, de jeunes hommes et femmes nés ou élevés en France ont pu devenir de fervents admirateurs d'Oussama Ben Laden. Au point d'aller combattre en Syrie sous

la bannière d'al-Qaida avec, pour certains, la ferme intention de revenir frapper le sol français à la manière d'un Mohamed Merah.

Au début de 2014, selon les chiffres du ministère français de l'Intérieur, ce phénomène du *jihad* en Syrie a atteint un seuil « inégalé » avec 700 Français concernés [1] (résidents ou nationaux), dont 250 déjà au combat. Une vingtaine sont morts, dont trois en réalisant une opération suicide. Sur place, les estimations des *jihadistes* eux-mêmes varient entre 300 et 500 combattants munis d'un passeport français. Lors de mon enquête menée pendant un an, j'en ai recensé une centaine, dont une quinzaine de mineurs.

Cet ouvrage ne comporte aucune information de source judiciaire ou policière, monde avec lequel je n'ai échangé aucun contact. Toutes les histoires relatées l'ont été par les *jihadistes* eux-mêmes, de façon brute et sans retenue. Par « *jihadiste* », nous entendons à la fois ceux qui sont seulement partisans de la cause comme ceux qui pratiquent le « combat ». Tous ont accepté de me parler dans une confiance mutuelle,

obtenue grâce à mon travail de correspondant en Tunisie et en Libye entre le début de 2011 et la fin de 2013. J'ai rencontré les premiers Français partisans du *jihad* presque par hasard, en Tunisie, pendant la réalisation d'un film pour Arte [2] consacré aux *jihadistes* tunisiens du mouvement Ansar al Charia (les partisans de la *charia*), classé sur la liste internationale des organisations terroristes. Engagé au printemps 2012, ce travail a duré plus d'un an. Dans les mosquées, au gré des opérations de charité ou des manifestations violentes des *jihadistes* tunisiens, de premiers contacts ont été noués avec des ressortissants français et belges désireux de rejoindre Ansar al Charia. Le fait d'avoir réussi à suivre cette organisation, par nature hostile aux médias, m'aura servi de recommandation. En effet, les *jihadistes* acceptent rarement le dialogue avec un journaliste, *a fortiori* non musulman. Mon travail journalistique jugé « objectif » m'a ensuite permis de maintenir ce contact au cours d'une année supplémentaire, entre 2013 et 2014, lors de rencontres dans des cafés avec certains de ces jeunes Français décidés à rejoindre les rangs des *moudjahidin* en Syrie. Grâce à Internet et aux réseaux sociaux, ce lien n'a jamais été

rompu. Ainsi est né le projet de ce livre. Sur la cinquantaine de *jihadistes* français avec lesquels j'ai été en contact physique, verbal ou épistolaire, dix-huit ont accepté de raconter en détail leur vie, leur croyance, leur philosophie et leurs projets.

Parmi ces dix-huit personnages représentatifs, neuf sont des convertis issus du christianisme, Français « de souche » – de métropole ou d'outre-mer – et d'origine africaine subsaharienne. Les autres sont Français de culture musulmane, mais aucun n'a reçu son orthodoxie religieuse de ses parents, bien souvent désemparés. Leur pratique de l'islam est presque toujours très récente. Certains ont rejoint des mouvements *jihadistes* à l'étranger, trois mois seulement après leur conversion. Tous sont de nationalité française, à l'exception d'un résident d'origine sénégalaise et d'un Belge wallon. La majorité a grandi en banlieue. Quelques-uns viennent de la campagne. Certains ont connu un contexte familial compliqué, un passé psychologique douloureux. D'autres ont été épargnés par ces difficultés. Une moitié d'entre eux traîne un passif judiciaire de petite délinquance, voire de

grand banditisme, mais l'autre moitié est totalement inconnue des services de police. La plupart ont décroché avant le baccalauréat, mais tous ne sont pas désœuvrés. Au contraire. Beaucoup avaient un travail et une famille aimante avant leur départ. À l'exception de deux quasi-quadragénaires, leur âge oscille entre 17 et 28 ans. Aucun n'a découvert l'islam *jihadiste* dans les mosquées ou en prison. Leur seul dénominateur commun est Internet et la culture des réseaux sociaux dont l'arrivée a profondément modifié les profils et les codes du mouvement *jihadiste* français. Dix de mes dix-huit interlocuteurs combattent en Syrie, soit au sein de Jabhat al-Nusra (al-Qaida au Levant), soit d'une faction rivale, l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL). Au début de l'année 2014, aucun n'est mort au combat.

En plus de multiples rencontres et échanges spontanés menés pendant un an, en France et en Tunisie, tous les entretiens formels depuis la Syrie ont ensuite été réalisés grâce au logiciel Skype. Les départs de jeunes Français s'opérant toujours à l'insu de leurs proches, une interview au domicile parental s'avérait inconcevable.

Nous nous rencontrions donc dans des lieux publics. Pour ceux ayant quitté leur famille, j'ai moi-même préféré ne pas disposer d'informations telles qu'une adresse postale, un numéro de téléphone ou même une identité complète, pour ne pas être soupçonné d'espionnage en cas d'arrestation. Au cours de cette enquête, trois personnes, avec lesquelles j'entretenais des relations, ont été interpellées et deux d'entre elles incarcérées en France et en Belgique.

Ce travail repose, en tout, sur une soixantaine d'heures d'interviews menées pendant un an, enregistrées et retranscrites pour respecter au mieux les propos. Personne n'a été piégé. Je ne me suis jamais fait passer pour un aspirant *jihadiste*, et me suis toujours présenté en tant que journaliste, sous ma véritable identité. En revanche, pour des raisons de sécurité et pour garantir une certaine liberté de ton, les noms et même les surnoms ont presque tous été modifiés. Rien de ce qui est reproduit dans cet ouvrage ne l'a été sans l'accord des intéressés. Certains faits n'étant pas vérifiables de source indépendante, ce livre n'a pas d'autre ambition que de donner à entendre la voix de Yassine,

Clémence, Souleymane, Éric, Abu Nai'im, Omar, Alexandre, Mickaël et les autres, et de saisir ce nouvel état d'esprit *jihadiste* français.

1. Chiffres annoncés par François Hollande en conférence de presse, puis affinés par Manuel Valls sur Europe 1 en janvier 2014.

2. « Tunisie : la tentation du *jihad* », prix Ilaria Alpi 2013.

« C'est l'islam qui nous a rendu notre dignité parce que la France nous a humiliés. »

1

Tout quitter pour le martyre

– Allô, maman ! *Salam alaykoum*. Comment tu vas ?

– Ça ne va pas depuis que tu es parti.

– Je sais, maman, je sais. Mais *soubahnallah* (gloire à Dieu), avec le temps, les plus grandes souffrances s'effacent. Je m'excuse mais regarde, maman, je vais te lire un *hadith* [3] que j'ai trouvé aujourd'hui. Le compagnon du prophète Omar ibn Khattab, il a fait des centaines et des centaines de batailles. Son rêve c'était comme moi, de mourir *shahid* (martyr). Mais Allah en a décidé autrement en le faisant mourir dans son lit. Dans ses dernières paroles, il disait :

« *J'aurais voulu mourir en martyr moi qui étais l'épée d'Allah et je meurs comme un chameau dans mon lit.* » Tu vois, maman, ça veut dire que c'est Allah qui décrète notre mort avant même notre naissance. Et cela, que je reste à côté de toi ou que j'aille à l'autre bout du monde. Donc ça sert à rien de vouloir me garder auprès de toi.

– Mais en Syrie tu te jettes dans le danger !

– Non, c'est pas ça. Bref, on va pas rentrer dans le détail, je t'ai déjà tout dit. Fais des *doua* (invocations) pour moi. Tu veux mon bonheur, non ? Eh ben, mon bonheur, je suis en train de le vivre, c'est de partir combattre pour Allah et pour vous. Fais confiance à Allah, c'est ça le vrai bonheur. Dis-toi que tu as peut-être mis au monde et élevé la meilleure génération de cette terre. Comme le Prophète a dit…

– Pourquoi tu ne nous écoutes pas ?

– Maman, maman, je suis obligé de te dire la vérité. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne fais rien d'autre de mes journées que de parler de ça.

– J'espère que tu vas revenir.

– Maman, ce n'est pas mon ambition. Je t'aime de tout mon cœur. Tu es la femme de ma vie. Mon amour, mon trésor. Mais ça me fait de

la peine de te parler parce que tu te mets tout le temps à pleurer. Allez, je te fais des bisous, je t'aime.

Cet énième échange téléphonique entre Yassine et sa mère en pleurs n'y changera rien. Le jeune homme aspire au *jihad* depuis des années, et aujourd'hui le voilà sur le point de concrétiser son rêve. L'heure avait sonné une première fois en même temps que son téléphone, en 2011, un jour de désœuvrement, alors qu'il traînait avec son ami Hamza. Au bout du fil, une voix lointaine, difficile à comprendre. Dans un arabe au fort accent afghan, un homme lui donne le salut musulman avant de citer les noms de deux de ses amis partis quelques mois plus tôt de leur Seine-Saint-Denis natale. En dépit de la mauvaise qualité de la ligne, aux mots « *shahid fissabililah* » (martyr sur le sentier d'Allah), Yassine comprend immédiatement l'objet de l'appel. C'est un émir taliban qui lui annonce la « bonne nouvelle » : la mort de ses deux amis, Abdel et Xavier, tombés en Afghanistan. Yassine se souvient d'avoir ressenti une joie immense. « Dès qu'on m'a dit "ils sont morts", j'ai crié "*takbir Allah ouakbar !*" (Dieu

est le plus grand) ! Je les enviais ! Demain si je suis sur le champ de bataille et que je vois mon frère mourir devant moi, je vais aussi crier "*Allah ouakbar !*". Les gens ils vont se dire : "Mais il est fou lui ! Son frère il est mort et lui il est content ?" Mais oui je suis content. Parce que nous, on voit pas les choses de la même manière. Nous, on aime la mort autant que les mécréants aiment la vie. Autant que l'alcoolique aime l'alcool. Autant que le fornicateur aime forniquer. La mort, c'est notre objectif. »

« Il faut tout délaisser »

À leur arrivée au Pakistan, avant de traverser les zones tribales montagneuses de la frontière afghane, Abdel et Xavier avaient donné des numéros de téléphone de proches à prévenir après leur décès. C'est la procédure habituelle. Ils ne s'étaient pas exilés si loin, dans un environnement aussi hostile, sous les bombes de la coalition, pour faire du tourisme. Ensemble, ils rêvaient de prononcer une dernière fois la profession de foi (*shahada*) en martyr de l'islam, l'index pointé vers le ciel, en signe d'adoration.

Dès la troisième mission, le tandem d'une vingtaine d'années fut exaucé en se faisant tuer dans un bombardement américain, après s'être entraîné dans un camp du Waziristan, la zone tribale du nord-ouest du Pakistan. Plus tard, dans la liste des contacts à informer, leur émir tomba au hasard sur le numéro de Yassine. À celui-ci revenait la responsabilité de prévenir les parents des nouveaux martyrs. L'annonce de la nouvelle aux familles suscita des réactions autrement plus douloureuses que celle de Yassine. « Aucune mère n'accepte la perte de son fils. Même si c'est pour la bonne cause. Elles ne comprendront la vraie valeur de nos actes que le jour de la rétribution finale, au paradis. » Au lieu de dissuader Yassine, la tristesse des parents ne fit que renforcer sa détermination. « Même les compagnons du Prophète ils l'ont dit. Aucun *moudjahid* ne partira avec l'approbation de ses parents. Car aucun père ni aucune mère n'accepte l'idée de perdre ses enfants. Aucun. Mais Dieu nous rassure en nous disant que toute cette tristesse, tous ces pleurs, le jour du Jugement dernier, quand le père fuira sa femme et ses enfants de peur qu'on lui fasse des reproches, nous, en tant que martyrs, on viendra vers eux. On

leur dira : soyez apaisés. Si Dieu le veut, nous, nous intercéderons en votre faveur pour vous faire entrer au paradis. Et grâce à nous, ce jour-là, toute leur tristesse et toute leur peine, elle sera transformée en joie et en rires. Et c'est ça qui nous rassure au moment de partir. C'est comme ça qu'Allah voit notre sincérité. C'est le délaissement de ce bas monde. Il faut tout délaisser. Tout ce à quoi notre cœur est attaché. Tout ce que notre cœur aime : nos parents, nos enfants, nos épouses, nos biens. Y a un verset coranique qui dit "*si vos épouses, vos familles, vos biens vous sont plus chers que le sentier d'Allah, attendez-vous à ce que le châtiment arrive*". Et, nous, on veut pas attendre le châtiment. »

L'islam de France les révolte

Avant de rejoindre l'Émirat islamique d'Afghanistan du mollah Omar, ses deux amis avaient pris soin de taire leur projet pour limiter les risques d'échec. Ni Yassine ni Hamza ne furent informés de leur départ au *jihad*. Mais dès leur arrivée au Pakistan, les deux apprentis

moudjahidin avaient immédiatement appelé au quartier, pour les inviter à les rejoindre. « Et ils nous ont dit : “Ça y est ! Nous on y est ! Les frères si vous êtes chauds, venez ! Y a tout ce qu’il faut ici !” Alors à partir de là, nous, on s’est motivés entre nous. Mais on était des novices à l’époque. On connaissait rien à tout ça. On a essayé de partir en Afghanistan. On a fait des projets. On s’est organisés. J’étais déjà marié, j’avais un appart et je travaillais. Mais j’ai tout quitté, tout plaqué. Et finalement ça n’a pas marché parce que mon compagnon de route, Hamza, il s’est fait attraper par la police. Ça n’a pas marché parce que dans mon groupe, on n’était que deux, moi et lui. Et je me suis retrouvé seul ! » À vrai dire, Hamza n’a jamais été très vigilant. Après son retour à l’islam, juste avant sa majorité, les services de renseignements français l’ont vite repéré. Il fréquentait assidûment les mosquées de Belleville, de Couronnes et du XVIIIe arrondissement de Paris, surveillées par la police. « En France, aucune mosquée ne parle de *jihad*. Mais dans certaines, il y a des groupes de *jihad* qui se réunissent, sans prendre la parole. Vers l’âge de 18 ans, quand Hamza s’est mis à faire la prière et à fréquenter les mosquées, il a connu

beaucoup de frères. Ils étaient tous suivis par les RG, photographiés. Et quand on te voit en photo dans un groupe, dans deux groupes, trois groupes, quatre groupes, etc., on peut même penser que c'est toi le leader ! Donc il a fait deux ans de prison pour rien. Ils l'ont pris pour un recruteur ou je sais pas quoi. Quelqu'un qui lavait le cerveau des gens. » Depuis, Hamza a enchaîné les incarcérations. La première fois, en raison de ses liens avec un groupe dont le leader projetait d'assassiner une figure du Conseil français du culte musulman (CFCM), institution considérée comme traître à l'islam. La deuxième, parce qu'il avait fréquenté les *jihadistes* en Tunisie juste après sa libération, en dépit de son contrôle judiciaire. Mais surtout, parce qu'il était proche d'un jeune Français arrêté au Mali en novembre 2012, alors qu'il rejoignait al-Qaida au Maghreb islamique (AQMI).

Yassine, lui, a toujours échappé de peu à la police. Solitaire, il n'a jamais fréquenté aucune mosquée et s'est tenu éloigné des « excités ». À ses yeux, en France, tous les lieux de culte musulmans sont impies. Il ne s'y rend que pour la grande prière du vendredi car, selon lui, « il vaut mieux la faire en groupe. Mais quand j'entends

ce que disent les imams en France, j'ai même peur que ma prière ne soit pas valide devant Dieu ». L'islam de France soumis à la tutelle de l'État le révolte. « Les mosquées françaises pour moi, c'est pas des mosquées. Il n'y a aucune liberté d'expression. Ils nous laissent pas transmettre la religion telle qu'elle est. En gros, c'est un islam à la carte où ils prennent ce qui leur plaît et ils délaissent ce qui ne leur plaît pas. Parce que c'est des gens qui veulent rester en France, les dirigeants de ces mosquées, ils se complaisent en France. Donc c'est normal qu'ils ne parlent pas de *jihad*, de guerre, etc. Il faut que ça rentre dans le moule de ce que veut la France. À chaque fois qu'un imam parle de *jihad*, de polygamie, d'Israël ou d'Antéchrist, on le traite d'extrémiste et on l'expulse. Ça montre bien ce qu'attend la France des mosquées. »

Le jeune homme préfère donc s'isoler, sortant très peu. L'emprisonnement d'Hamza lui ôte le courage de partir pour l'Afghanistan. « Comme j'étais jeune, fragile, avec pas beaucoup de science, même si je savais qu'il fallait combattre, seul, j'avais plus les *cojones* [4]. L'union fait la force et, seul, j'avais pas assez de cran. Je venais

de me marier, c'était compliqué. Quand t'es dans cette atmosphère de *jihad*, t'es dans une paranoïa constante, tu sais plus à qui faire confiance, tu sais plus qui est ton allié, qui est ton ennemi. Tu te demandes si les gens que tu vas rejoindre nourrissent les mêmes ambitions que toi. Donc la paranoïa t'envahit et, au final, tu angoisses. »

Alors Yassine reprend sa vie routinière, ses horaires de bureau et son travail de prothésiste dentaire à Paris. Il retrouve sa femme, une Française « de souche » convertie qu'il vient d'épouser religieusement. Entre la prière du soir et celle de l'aube, il ne dort que deux ou trois heures. Le jeune homme consacre l'essentiel de son temps libre à l'apprentissage de la religion sur YouTube et Dailymotion grâce aux vidéos sous-titrées en français des émirs d'al-Qaida. C'est là, sur Internet, qu'il fait la découverte de « la vérité, des vraies règles cachées de l'islam », telle l'obligation du *jihad* pour tout musulman. Depuis ses velléités de départ après la disparition de ses deux amis dans les montagnes afghanes, Yassine n'a cessé d'entretenir ce projet. « Oui, ces deux frères qui sont tombés martyrs en Afghanistan, ils nous ont devancés, et en ce moment, ils sont là-bas au paradis en train de

se demander : “Mais qu’est-ce qu’ils attendent les frères pour nous rejoindre ?” Donc on va dire qu’ils nous ont montré la voie par leur courage. Et ils ont galvanisé nos cœurs en n’étant plus parmi nous. Parce que c’étaient des gens comme nous, des convertis comme moi, des jeunes de mon quartier. »

L’allure de n’importe quel jeune

Yassine, qui se considère comme converti même s’il est de culture musulmane, affirme que son désir de *jihad* n’est pas motivé par la haine. Au contraire. « C’est écrit dans le Coran. Le combat est quelque chose que nos âmes répugnent. On y va mais ce n’est jamais par plaisir. Toute la démarche, si elle est nourrie par la haine, elle est gâtée. Ça veut dire que, même devant Dieu, elle ne sera pas acceptée. Toute notre démarche n’est qu’amour. Amour, ça veut dire amour pour les gens qui sont ignorants, qui ne savent pas la vérité, amour pour les gens qui sont persécutés, amour pour notre famille. Amour pour Dieu, amour pour notre religion. Amour pour notre Prophète et tous les prophètes révélés. » Né en

France de parents marocains, Yassine affirme n'avoir jamais cultivé de ressentiment envers son pays. Mais ce pays l'a vu grandir sans vraiment lui donner toutes les chances de s'intégrer, comme il le désirait pourtant à une époque de sa vie, sa période d'ignorance, la *jahiliya* [5] comme il la nomme aujourd'hui : « On est nés entre deux cultures : en France, on nous appelle les enfants d'immigrés. Au Maroc, on nous appelle les enfants de l'étranger. On est une génération déracinée, sans repères. Nous en France au début, on avait cette envie de s'intégrer. Moi, j'avais tout ce qu'un fils d'immigrés peut espérer. Et malgré ça, le fait que nous soyons arabes et qu'on vienne de banlieue, ça mettait des barrières. Au début on ne comprenait pas mais aujourd'hui on comprend. Car s'il n'y avait pas eu ces barrières, il se peut que nous aurions été mécréants. En s'investissant dans ce monde, en ayant été les égaux des Français, il se peut que nous n'aurions même pas été chercher plus loin. Alors que nous, aujourd'hui, c'est l'islam qui nous a donné notre identité. Notre identité c'est l'islam et elle est sans frontières. Et c'est ça la force du schéma de Dieu. C'est un retour à la religion qui vient d'un acte et d'une démarche

personnelle. Non pas pour plaire à nos parents ou pour plaire au système. Non. C'est une démarche qui vient de nous-mêmes seulement pour plaire à Dieu. C'est l'islam qui nous a rendu notre dignité parce que la France nous a humiliés. »

Malgré ce sentiment d'humiliation et son adhésion au jihad, Yassine assure n'avoir jamais envisagé de commettre des attentats contre des civils sur le sol français. « Moi déjà, je ne tue pas les innocents. Si on me dit, là-bas, y a une base américaine, va te faire exploser, j'y vais. Si c'est une cible militaire oui, de toute façon, l'objectif c'est de mourir, donc oui. Que tu te manges une balle ou que tu te fasses exploser dans une opération martyr [6], la mort reste la mort. Donc après c'est juste un détail. Mais le Prophète Il a dit, vous ne levez la main que contre ceux qui lèvent la main contre vous. Ça veut dire un vieillard, une femme, un enfant, un passant qui fait juste que passer son chemin tu serais injuste de le tuer alors qu'il ne t'a rien fait. Quand tu es en état de guerre, il faut que ton ennemi sache que tu es en état de guerre avec lui. C'est vrai, on dit la guerre c'est la ruse, mais il y a des limites à la ruse. C'est comme si moi je marchais dans la rue

et quelqu'un me plante un couteau dans le dos. Moi j'appelle ça de la traîtrise. »

Aux yeux de Yassine, le *jihad* doit se mener sur le champ de bataille. Et c'est finalement à l'été 2013, à 26 ans, qu'il va concrétiser son ambition. Le jeune homme habite désormais un studio dans le XVIIIe arrondissement de Paris. Le loyer est élevé mais il dit gagner près de 2 500 euros par mois en fabriquant à la chaîne, sur des moules en plâtre, des armatures métalliques pour des renforts de dentiers. Après son école de prothésiste dentaire, il s'est bien inséré dans la vie active. Rien, dans son apparence, ne trahit le feu intérieur du *jihad* qui le consume en permanence. Son allure ressemble à celle de n'importe quel jeune de banlieue. Le cheveu très court, la barbe rasée de près, jean et baskets. Sa tenue ne revendique rien de son islamisme. « Je passe inaperçu, je reste pas dehors. Moi ma vie, elle est simple. Métro, boulot, dodo. Ma famille et ma religion. Tout simplement. » Grand, athlétique, avenant, Yassine s'autorise même à fumer dans la rue. Tabac et haschisch sont les dernières scories de sa vie d'avant dont il peine à se défaire. Mais au fond, cette addiction

l'arrange bien. En théorie, l'islam interdit la cigarette, mais le jeune homme ne tient pas à se faire remarquer. Et lorsqu'il s'agit de ruser pour dissimuler ses intentions, fumer peut devenir licite. Poli, affable et souriant, Yassine plaisante souvent dans un accent de banlieue. Si certains de ses amis sont tombés dans la petite délinquance, lui assure être inconnu des services de police. On vient même de lui proposer un travail difficile à refuser. Fort de ses dix années d'expérience en prothèse dentaire, une société émiratie lui a fait une offre : s'installer pendant deux ans à Dubai pour former des apprentis à la technique du grattage de couronnes, bridges, et autres châssis métalliques pour un salaire avoisinant les 5 000 euros par mois. « Je me suis dit, là, Allah est en train de tester ma sincérité. Est-ce que je vais choisir le luxe et ce bas monde, ou bien je vais rester sur son sentier alors que je suis déjà en train de tout quitter pour Lui. Je suis resté sur ma position j'ai dit "on s'en fout". On part. Et tout ce que tu délaisses par amour d'Allah sur son sentier, Allah Il le remplace par quelque chose de meilleur et c'est là où tu vois ta conviction. » Car cette proposition se télescope avec un autre projet qui le hante depuis des

mois : partir pour la Syrie, que Yassine préfère appeler le *Sham* [7], et où, selon l'Onu, la guerre civile a déjà provoqué plus de 100 000 morts en deux ans.

Combattre l'armée des « croisés français »

Au cours de l'été 2012, Yassine avait d'abord songé au Sahel pour rejoindre al-Qaida au Maghreb islamique. Les moudjahidin venaient de conquérir la moitié nord du Mali face à une armée en déroute. À Bamako, ses officiers putschistes bataillaient plus pour conserver le pouvoir politique que sur le front. En face, les jihadistes, enrichis grâce au butin des otages occidentaux, s'étaient lourdement armés dans les arsenaux libyens du colonel Kadhafi déchu. En deux mois à peine, ils firent tomber une à une les villes du nord. Les candidats français au *jihad* virent dans cette marche triomphale la preuve de la volonté d'Allah. Très vite, des vidéos de propagande montrèrent avec quel zèle les moudjahidin, tout juste descendus du massif de l'Adrar qu'ils occupaient depuis la fin de la guerre civile algérienne, firent appliquer la *charia* la plus

pure. Rapidement, les tribunaux et la police islamiques bannirent musique, alcool, cigarettes, et exigèrent des femmes le port du voile au nom de la pudeur. Puis, pendant un an, les châtiments corporels furent appliqués sans laxisme. Des coups de fouet à l'amputation d'une main, d'un pied, ou des deux, jusqu'à la lapidation des couples non mariés ou adultérins, des voleurs, ou de simples contrevenants habitués à un islam soufi ouest-africain. Tous furent châtiés conformément aux prescriptions de la loi divine. Et tout, y compris les exécutions publiques, a été filmé par les organes médiatiques de chaque groupe et diffusé sur Internet. Ces vidéos, qui n'épargnent aucun détail, ont suscité des vocations, comme celle de Yassine.

Toutefois, gagner le Mali n'était pas chose aisée. Moins d'une dizaine de ressortissants français y sont parvenus. Le pays est enclavé. Le chemin vers ce *jihad* sahélien, complexe. Certains volontaires ont tenté de le rejoindre en passant par la Tunisie. « Mais à l'époque il y avait trop d'attente à Tunis, les frères là-bas me rendaient fou », se souvient un autre Français, converti, candidat déçu par cette piste. Et

surtout, à partir de Tunis, l'expression « parcours du combattant » prenait tout son sens. Après obtention du feu vert au Mali, il fallait souvent rejoindre la Libye pour y suivre un premier entraînement avant de partir vers Gao, Kidal ou Tombouctou. D'autres ont traversé clandestinement la très poreuse frontière tuniso-algérienne. Certains sont passés par le Maroc et même par le lointain Soudan pour finir au Mali. Plus simplement, quelques Français ont pris un vol direct pour Dakar ou Bamako. De là, des bus assuraient la navette entre le nord et le sud jusqu'à l'intervention militaire française. Dans l'entourage de Yassine, deux Français tentèrent ainsi, avant d'être interpellés, de gagner le nord du Mali pour combattre l'armée des « croisés français ». L'un d'eux, pourtant sous contrôle judiciaire en France, fut arrêté par les autorités maliennes juste avant de passer au nord, muni d'un faux passeport au nom de Khalifa. Ce détail amuse encore Yassine. « *Khalifa* en français ça veut dire "califat islamique" mon pote ! Ça veut tout dire ! » Quoi qu'il en soit, au moment où les forces spéciales françaises lançaient l'assaut sur les jihadistes du Sahel, Yassine ne pensait déjà

plus au Mali. Un *jihad* « plus simple et prioritaire » lui tendait les bras en Syrie.

3. Les *hadith* sont les dizaines de milliers de paroles, d'actes et de jugements attribués au Prophète et rapportés après sa mort par les compagnons. Les recueils de *hadith* complètent le Coran pour former la *Sunna*, d'où le nom d'islam sunnite. Mais la classification, le degré d'authenticité et l'interprétation de chaque hadith font l'objet de débats séculaires qui ne sont pas encore tranchés aujourd'hui entre les grands savants de l'islam sunnite.

4. En espagnol, cojones signifie « couilles ».

5. Dans la Coran, la *jahiliya* correspond à la période d'idolâtrie « pré-islamique » de La Mecque avant que le Prophète et ses compagnons n'y instaurent la religion d'Allah. La plupart des *jihadistes* français, dont la pratique de l'islam est souvent récente ou tardive, identifient ainsi leur vie d'avant, à cette période préislamique de La Mecque et de ses habitants au VIIe siècle, dite de « l'ignorance », avant la découverte du message divin.

6. Les jihadistes ne parlent jamais d'attentat suicide mais d'opération martyr, le suicide étant interdit en Islam.

7. Le *Sham* ou *Bilad al Sham* correspond à la région appelée Levant en français. Elle englobe la Syrie, mais aussi le Liban, la

Jordanie, la Palestine et une partie de l'Irak, voire de la Turquie pour certains.

« Le Prophète nous a dit, même si vous deviez aller là-bas en rampant nus sur la neige, vous devez le faire. Quiconque meurt martyr là-bas, il sera le meilleur martyr de toute la Création. »

2

Un crédit conso pour le *jihad*

Dans l'histoire contemporaine, plusieurs terres de *jihad* ont déjà attiré des Français : Afghanistan, Pakistan, Ouzbékistan, Bosnie, Tchétchénie, Irak, Yémen… Mais jamais dans une proportion comparable à la Syrie. Pour Yassine, c'est la terre « la plus authentique. Dès que j'ai eu les informations sur la priorité du *Sham*, le Mali a disparu de ma vue ». Le *Sham*, « lieu de l'ultime rassemblement », il en rêve du soir au matin jusqu'à l'obsession, seul, parfois en

larmes, devant son ordinateur. Des heures et des heures passées sur Internet à s'abreuver de vidéos de propagande des groupes armés islamistes et des atrocités commises par les forces du régime de Bachar el-Assad. Le Web diffuse de nombreuses compilations de tous les écrits sacrés mentionnant la Syrie, interprétés de manière à en faire « *la base du jihad sur terre* [8] » qu'il faut libérer du joug des alaouites présentés comme « *plus mécréants que les juifs et les chrétiens* [9] ». Tous les membres de cette branche du chiisme, dont est issu Bachar el-Assad, sont aux yeux des jihadistes sunnites des apostats à exterminer. Pour Yassine, la lecture du conflit est simple : en Syrie, des musulmans sont massacrés par des chiites, déviants par essence, ce qui en fait une terre de *jihad* obligatoire.

D'autres raisons expliquent pourquoi la Syrie focalise l'attention des jihadistes du monde entier comme aucun autre pays auparavant. Celui-ci est littéralement perçu comme la terre de renaissance du califat islamique, disparu depuis le démantèlement de l'Empire ottoman à la fin de la Première Guerre mondiale. Pour Yassine comme pour tous les autres partisans d'al-Qaida, la Syrie

est l'actuel théâtre d'une prophétie apocalyptique mondiale annoncée par les textes saints : « Dans le Coran, le Prophète nous a parlé, parlé et parlé du *Sham*, terre bénie. Il nous a expliqué que la guerre là-bas, c'est un des grands signes du retour du califat. Le *Sham* sera l'étincelle du brasier qui rallumera le califat. » La Syrie revient en effet dans de nombreux *hadith*. « Le Prophète a dit : "V*iendra une période où des groupes combattront en Irak, au Yémen, et au Sham."* Et les compagnons ont demandé au Prophète : "*Si nous sommes vivants encore à cette période, où nous conseilles-tu d'aller ô Prophète ?*" Et le Prophète leur a dit par trois fois : "A*llez au Sham, allez au Sham, allez au Sham ! Parce que c'est une terre bénie*." Tous les prophètes sont allés au *Sham* ! Tous sans exception ! C'est une terre bénie couverte par les ailes des anges d'Allah. »

Les sept faveurs du martyr

Le *jihad* en Syrie, perçu comme annonciateur de la fin des temps et du retour du Messie sur terre, s'inscrit en plus dans une vision

eschatologique de l'histoire. Pour les jihadistes, la chute espérée du président syrien Bachar el-Assad ne sera qu'une étape dans le combat menant à la proclamation, au moins pour un temps, du califat islamique, garant d'une charia authentique. Mais surtout, son émir sera un élu, ni plus ni moins que l'envoyé de Dieu sur terre : le *Mahdi*, dernier imam et descendant du Prophète. Aux yeux des jihadistes, la venue du *Mahdi* doit précéder le retour sur terre du prophète *Issa* (Jésus), lui-même annonciateur de l'Apocalypse après sa victoire contre l'Antéchrist (*Dajjal*). Et beaucoup pensent, comme Yassine, que le *Mahdi* émergera des légions jihadistes actuellement au combat en Syrie. « Mais il ne sera pas tout de suite révélé et lui-même ne saura pas qu'il est le *Mahdi*. Allah le préparera en une seule nuit. La veille de sa préparation, le *Mahdi* se dira de lui-même qu'il n'est même pas digne d'être un musulman. Et sa mission sera l'instauration du califat au *Sham*. Ensuite, avec son armée, ils iront en Turquie pour conquérir Constantinople et puis ils iront reconquérir Jérusalem. Ils libéreront la Palestine et l'Occident dira d'eux qu'ils sont une armée invincible. » Yassine n'est pas certain d'être

témoin de son vivant de cette prophétie. La bataille s'annonce longue, préfigurant selon lui une Troisième Guerre mondiale. « Quand on va aller au *Sham*, on va perdre la première bataille. On va perdre et on le sait parce qu'une fois que le régime de Bachar sera mis à plat, il y aura l'instauration du califat ou en tout cas une tentative d'instauration du califat. Et ça, l'Occident, l'Amérique, l'Otan, Israël, la Chine et la Russie ne l'accepteront pas. Donc c'est là où le *hadith* deviendra authentique, quand il explique que le Prophète a dit que les musulmans du *Sham* seront attaqués par quatre-vingts étendards. Sous chaque étendard, il y aura douze mille hommes contre nous. Et ce sera l'affrontement final. L'affrontement entre le mensonge et la vérité, entre le nouvel ordre mondial et le califat. » Selon les croyants, cet affrontement entre puissances mondiales se produira dans un an, un siècle ou un millénaire, et en Syrie, avant de conduire à la fin du monde. À cette heure apocalyptique, seuls accéderont au paradis les « véridiques » qui auront combattu au sein de l'armée du *Mahdi*. Les autres seront voués à l'enfer.

Dès le jour où Yassine a tenu pour indiscutable cette prophétie découverte sur Internet, mourir au combat en Syrie lui est apparu d'une urgence absolue. « Le Prophète nous a dit : "*Même si vous deviez aller là-bas en rampant nus sur la neige, vous devez le faire.*" Et quiconque n'y va pas, Dieu ne lui pardonnera jamais. Mais quiconque y va, Dieu lui pardonnera tous ses péchés. Quiconque meurt martyr là-bas, il sera le meilleur martyr de toute la Création. Pour moi l'idéal, ce serait même de me prendre une balle en pleine tête dès le premier jour parce que le paradis nous démange. Et le martyre, c'est un accès VIP pour le paradis. » Yassine a tout appris par cœur, convaincu que « les âmes des martyrs vivront à l'intérieur d'oiseaux verts qui seront dans les lampes, accrochées sur le trône d'Allah. Ils rôderont librement dans le paradis et regagneront leurs lampes le soir. Le Prophète, en citant les sept faveurs du martyr, a dit : il sera pardonné dès que la première goutte s'écoulera de son sang. Il sera protégé du châtiment de la tombe. Il verra sa place dans le paradis au moment de sa mort. Il sera épargné de la peur le jour du Jugement dernier. Une couronne de dignité contenant des diamants étincelants sera

placée sur sa tête. Chacun d'eux deviendra plus précieux que cette vie et que tout ce qu'elle contient. Il aura soixante-douze femmes au paradis. Et il lui sera permis d'intercéder pour soixante-dix personnes de sa famille qui étaient vouées à l'enfer. De plus, la douleur ressentie par un martyr au moment de sa mort sera extrêmement réduite. Comme s'il avait été piqué par un moustique ».

Yassine attend aussi de son martyre qu'il lave les péchés de sa vie d'avant. « Moi j'ai tellement fait d'erreurs dans ma vie, j'ai tellement été ignorant et insouciant que je me dis, mon cas il est critique. » Car dans sa vie antérieure, il goûtait plus le rap et la fête que l'islam. Le jeune homme n'a aucun grand crime à son actif, simplement les mœurs dissolues de son adolescence en banlieue. Issu des cités de Seine-Saint-Denis, il aimait rapper, flamber, faire la fête, boire, fumer et multiplier les conquêtes. « Parce qu'on a eu une éducation quasiment française. On a vécu comme les Français. On allait à l'école française, on sortait, on buvait, on fumait, jusqu'à il y a pas longtemps. Mais dans notre cœur il y avait toujours l'islam. Même égarés on savait que l'islam

avait plus de valeur que notre mère. » Ses parents ont émigré du Maroc dans les années 1980 et lui ont donné une éducation religieuse très classique. Yassine fréquente l'école coranique comme d'autres vont au catéchisme. « L'islam oui, mais un islam *light*. Du genre je suis pieux mais je fais des crédits pour bâtir ma maison au bled, alors que c'est considéré comme illicite en Islam. Ou à dire, la Syrie c'est pas mon pays, donc c'est pas mon problème. C'est ce nationalisme qui a tué la communauté. La seule nationalité du musulman, c'est sa foi ! » Jusqu'à ses 18 ans, sa pratique est peu rigoureuse, voire inexistante. Dans cette période « préislamique », sa foi fluctue loin de tout ascétisme. « Bien sûr moi j'étais un mec de la *dounia* [10]. Je sortais en boîte, je buvais de l'alcool. Un mec de la *dounia* ça veut dire un mec qui s'est appesanti sur terre sans penser à sa vie après la mort. Quelqu'un qui pense que son paradis est ici-bas, et qui voit tout uniquement avec l'œil du matérialisme et pas de la spiritualité. Avant je pensais pas à après. C'était l'instant présent qui comptait. Mais aujourd'hui j'ai tout lâché. »

Éliminer le rap

Le « déclic » de cette renaissance spirituelle fut la mort de ses deux amis en Afghanistan, mais aussi son premier mariage. « À la base c'est une Française, une convertie, 100 % française. Elle était déjà convertie quand je l'ai rencontrée. Mais convertie à l'islam de France. Mais bon, qu'une Française se convertisse, c'était déjà énorme, un bon début. » Les amoureux se fréquentent pendant trois ans, avant de « se mettre en conformité avec les lois d'Allah » et de se marier religieusement. Pas question de contracter un mariage civil à la mairie ou même à la mosquée « comme des mécréants ou des faux musulmans de France ». « On a fait un mariage religieux. Parce que, déjà à l'époque, je ne reconnaissais pas l'autorité de la mairie, du *taghout* [11]. Et même à cette époque où pourtant j'étais pas encore à fond dedans, j'étais déjà contre ça. » L'influence de sa femme a peu compté dans l'évolution de sa foi. Mais le simple fait de se retrouver en couple lui offre une stabilité nouvelle qui le détourne des plaisirs terrestres. « Parce que, avant de me marier, je sortais juste pour trouver des filles. Mais une fois que tu as ta

femme, tous les éléments pour trouver ça, ils sautent. À partir de là je me suis concentré, je me suis mis à lire, je me suis mis à regarder des vidéos sur Internet, à écouter les prêches d'Oussama Ben Laden, parce que j'entendais souvent parler de Ben Laden mais personne m'expliquait ce qu'il disait vraiment. On nous disait juste "c'est un terroriste". Mais quand j'ai écouté ce qu'il disait c'était sincère, cohérent, logique et vrai. » Yassine s'est donc convaincu seul du bien-fondé de cette conception de l'islam tandis que sa famille a tout essayé pour l'en détourner. Comme tout bon jihadiste, il cherche alors à devenir une sorte d'étranger (*ghuraba*) au monde terrestre pour se libérer de ses plaisirs.

Il commence par éliminer le rap suivant un précepte de l'islam qui, selon lui, interdit la musique. « Avec le temps, je me suis rendu compte que cette musique, ça décrédibilisait notre discours. On nous faisait passer pour des guignols. Avec des maisons de disques qui étaient là pour nous manipuler. Dès qu'on avait une proposition d'une major ou quoi, c'était pour qu'on parle de la drogue ou de la rue, qu'on traite les femmes comme des putes. On nous disait "oui c'est vrai

tu as du talent, tu as un bon *flow* [12], mais on veut pas que tu parles de ça. Tu veux percer, oublie ta religion, désintègre-toi, parle de la *street*, de la violence, dis que tu deales". Mais c'est pas ma vie ça ! J'ai jamais dealé, volé ou agressé quelqu'un de ma vie. » Un temps, Yassine se laisse pousser les cheveux et la barbe, puis opte finalement pour une apparence plus discrète. Sa femme et lui mènent une vie paisible pendant plusieurs années, jusqu'au moment où se présente une opportunité pour rejoindre un groupe islamique armé en Syrie.

À la banque chaque matin

Sa femme aurait aimé l'accompagner en Syrie mais ne trouve pas la force d'abandonner sa mère, malade. Yassine, lui, est déterminé. Prêt à tout lâcher. Malgré l'amour qu'il porte à son épouse, il commence par divorcer religieusement. L'appel du *jihad* est plus fort. Il démissionne ensuite de son travail, prétextant avoir accepté l'offre de Dubai. Quelques jours plus tard, il libère son appartement et revient s'installer chez sa mère. Le fils tente de dissimuler

son projet, mais ses parents, connaissant l'idéologie qui l'anime, finissent par s'alarmer de tous ces changements. Son père, sa mère et son frère aîné conjuguent leurs efforts pour le dissuader de partir. L'incompréhension des siens est totale et le rend malade. Il perd l'appétit et plusieurs kilos. La pression familiale manque de le faire flancher. Mais cette fois, pas question de renoncer. À la différence de ses premières tentatives pour l'Afghanistan ou le Mali, celle-ci sera mieux organisée. Au moment des adieux à ses proches, Yassine craint d'être paralysé par l'émotion. Alors il quitte Paris à leur insu, pour une première étape en région lyonnaise. Derrière lui, de simples poèmes annoncent à ses proches son départ pour la Syrie. Dans les Bouches-du-Rhône, il rejoint un appartement collectif où habitent deux amis français d'origine marocaine et leur famille, rencontrés sur Internet. Tous ont décidé de se regrouper avant de s'envoler ensemble pour la Syrie.

Ces deux autres aspirants *moudjahidin* partent, eux, avec femme et enfants. Yassine, désormais célibataire, se voit proposer un remariage avec une sœur, également divorcée et

volontaire pour le *jihad* en Syrie. Mais pour partir, il lui faut un mari. Tout juste séparé religieusement de sa première femme, Yassine ne connaît la prétendante que depuis quelques heures, mais accepte l'union sans hésiter. « Un frère me l'a présentée et il m'a dit "voilà cette femme-là elle est prête à partir au *Sham* mais il lui faut un homme parce que les femmes elles peuvent pas partir seules". *Al hamdulillah* (grâce à Dieu) ça va. Je l'ai rencontrée, ça se passe super bien. Elle est plus âgée que moi de dix ans. Elle a déjà deux enfants. Deux filles, mais tout se passe bien. Ça va être simple. Y a aucune complication en Islam mon frère ! Allah nous facilite tout ! » Une seconde noce, là aussi sans mairie ni mosquée. La cérémonie de quelques minutes se tient dans cet appartement collectif, avec un frère en guise de tuteur légal pour la mariée et deux autres témoins pour lui. Une fois la chose réglée, Yassine s'en retourne aux questions financières qui le préoccupent davantage. Car le *jihad* en Syrie, avec en plus une famille à charge, est un investissement.

Avant de partir, pendant une semaine, Yassine se rend chaque matin à la banque pour

vider ses comptes. En tout, à peu près 10 000 euros d'économies accumulés grâce à son travail de prothésiste dentaire. Mais le futur combattant peut aussi compter sur la solidarité entre musulmans. Tout le monde ne peut pas partir au *jihad*, mais chacun peut y apporter sa contribution financière qui vaudra rétribution dans l'au-delà. Cela s'appelle « faire le *jihad* avec ses biens ». « Allah Il tient ses promesses quand Il dit que sur son chemin il y a sécurité et abondance. J'ai jamais vu autant d'argent de ma vie alors que je ne travaille plus. Mais aujourd'hui je travaille pour Allah et c'est Allah qui me paie par l'intermédiaire des frères, des aides, de l'argent qui vient de partout, mon frère ! » En effet, depuis l'annonce de leur départ au *jihad*, les dons de leurs frères de religion leur sont envoyés de toute la France et même de l'étranger. L'argent liquide arrive par mandat de Belgique, de Suisse, et même d'Allemagne et de Hollande. Internet active le bouche-à-oreille. Certains vont jusqu'à leur envoyer des carnets de chèques vierges avec leur pièce d'identité. « Ils nous disent, faites-en ce que vous voulez, nous après, on déclarera ça volé ! » Mais le filon le plus rentable

reste encore le *ghanima*, c'est-à-dire le « butin de guerre ».

Prêter allégeance en Syrie

Dans les textes saints, le butin s'inscrit dans la tradition des *razzia* du Prophète, strictement codifiées. Ces règles, Yassine et son équipe les ont, une fois de plus, interprétées à leur façon, en ciblant d'abord les organismes de crédit à la consommation tels Sofinco et Cofidis, bailleurs bien involontaires du *jihad* en Syrie. Ces jeunes gens ressentent d'autant moins de scrupules que ces établissements bancaires ont poussé leurs familles au surendettement à coups de « crédits conso » répétés, un jour pour un nouveau canapé, un autre pour un écran plat. Ainsi s'applique la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent. L'arnaque est d'une simplicité désarmante. « On est associés avec des frères qui ont une société et donc ils ont plus de facilités. On fait des emplois fictifs, avec des fausses fiches de paie, on grossit les salaires, et on ouvre des comptes dans des banques différentes. Comme ça, on lance toutes les procédures en même temps. On

multiplie les crédits. On prend le liquide et c'est bon, après on part ! C'est ça le butin de guerre. Et ça c'est *halal* tu vois ! » Là encore, ce sont ses lectures sur Internet qui soutiennent que ce n'est pas du vol car « il est permis de prendre les biens des mécréants pour un but lié au *jihad* [13] ». Et pour se financer, le groupe achète aussi, en *leasing*, des véhicules de luxe, des 4 × 4, revendus immédiatement à bas prix. Au bout du compte s'accumulent les liasses de grosses coupures en euros que Yassine filme et photographie, dispersées sur le sol de l'appartement. « Après on en fait une vidéo pour les frères qui savent pas comment faire pour le départ, comment s'organiser. On filme toute notre organisation, on prend les billets en photo pour les motiver, pour leur montrer qu'Allah Il tient ses promesses. Après je vais mettre tout ça en ligne quand je serai au *Sham*, quand je serai en sécurité parmi mes frères hors-la-loi. » La somme constitue une caisse commune distribuée à parts égales entre chaque membre du groupe. Le butin servira à financer l'installation et la vie quotidienne en Syrie de chaque famille de combattant, pendant au moins un an.

Le voyage débute, comme pour n'importe quel touriste, par une réservation en ligne. « Pour être moins grillé », le groupe se divise en trois entités qui décolleront séparément de Paris, chacun, en famille, avec femme et enfants. « T'imagines si on part en équipe à l'aéroport ? En plus par la Turquie ça fait chelou. On est tous en mode occidental. Et on part avec des billets aller-retour. Avec réservations d'hôtel, tout. Locations de voiture, tout, tout, tout. Ah oui c'est la clandestinité. On est obligés de se camoufler. On n'a pas le choix. Si on pouvait se déclarer, on se déclarerait. Mais la cause est bonne et qu'Allah aveugle ceux qui veulent nous arrêter. Dieu est capable de tout. Il a créé la terre et les cieux, Il peut nous rendre invisibles aux yeux des gens. » Chacun s'offre donc deux semaines en famille à l'hôtel dans une ville du sud de la Turquie, à Hatay ou Antioche, cité frontalière qui marquait autrefois le départ de la route de la soie. Aujourd'hui, elle constitue l'un des points de chute des jihadistes du monde entier. Après quelques jours de détente au bord de la piscine d'un hôtel, un passeur vient chercher Yassine et sa nouvelle famille pour les conduire dans l'un des quartiers d'Alep, tenu par la rébellion

jihadiste. À l'été 2013, dans cette ville où les combats font rage depuis un an les attendent déjà plusieurs connaissances françaises. De quoi faciliter leur intégration. Car ni Yassine ni ses amis ne parlent arabe. Mais qu'importe, l'émir auquel ils devront prêter allégeance en Syrie a, comme eux, grandi en France.

Quelques jours après son arrivée, avant d'être envoyé au camp d'entraînement, Yassine poste sur Facebook une photo de lui prise à Alep, sa kalachnikov en main, cofinancée involontairement par Sofinco et Cofidis. Cette même page Facebook lui avait valu, plusieurs mois avant son départ, une convocation et un interrogatoire musclé de la DCRI (Direction centrale du renseignement intérieur) dont il était cependant ressorti libre. « Ils m'ont gardé de 9 heures à 18 heures. Et à chaque fois c'était une nouvelle personne qui venait et qui me posait les mêmes questions. Pour voir si j'allais dire la même chose. J'ai dû voir une quinzaine de personnes en tout. Mais ils avaient rien contre moi. En plus, ils m'ont ramené dans les sous-sols pour l'interrogatoire. Y avait des menottes au mur, ils m'ont accroché au mur. Comme si j'allais

m'enfuir. J'avais mal à l'épaule. Ils m'ont dit "c'est la procédure". Et dès que je suis sorti je me suis dit "vas-y, je vais leur faire croire qu'ils m'ont fait peur". Je me suis fait la boule à zéro, je me suis rasé. Et depuis je suis en mode incognito. Parce que quand je me suis présenté à eux j'avais la barbe et quand je suis ressorti, je me suis rasé. Donc ils ont dû se dire, lui, il a dû flipper. » Yassine, déjà repéré en raison de ses liens avec Hamza, tout juste placé en détention, avait reçu une convocation après avoir posté sur Facebook un poème testamentaire baptisé « *Départ pour le Sham* ». Ce poème, dans lequel beaucoup de jeunes Français candidats au *jihad* se sont reconnus, a été très partagé sur Internet. « Je sais pas combien de *moudjahidin* l'ont repris comme lettre pour la laisser à leurs parents. Pour leur expliquer. Parce que dedans, j'ai mis toutes mes tripes. J'ai mis vraiment ce que je ressens, la promesse d'Allah. Je mettais que "je vous quitte père et mère", et c'est ça à mon avis qui leur a mis la puce à l'oreille à la DCRI. Tous les frères m'ont dit qu'ils avaient donné ce poème à leurs parents avant de partir en Syrie, pour leur expliquer notre démarche. Ils laissent juste la lettre sur la table et ils partent. Y en a, ils

ont fait des vidéos où ils ont lu le poème. Y en a d'autres ils ont fait des messages audio où ils ont lu le poème, ils ont laissé le dictaphone sur la table, et puis ils sont partis. C'est comme si j'avais été un élément moteur pour eux, l'élément qui les a aidés. Parce que beaucoup avaient un blocage sur comment dire la chose à nos parents. Et moi *al hamdulillah*, Allah m'a donné ce don de l'écriture qui peut faciliter les choses à la communauté et qui peut leur faciliter le départ, grâce à ce simple poème. » Ce poème testament, Yassine l'a lui aussi laissé à sa famille avant de partir.

Départ pour le Sham
L'espoir du désespéré, la patience d'un impatient, je vous quitte père et mère !
Le jour du Jugement vous serez fiers, j'intercéderai, vous ferai éviter l'enfer.
Sur vos têtes on placera des couronnes de lumière, entrez au paradis éternel avec tous ceux que vous aimez et qui vous aiment, ainsi Il récompense le fidèle !
Aujourd'hui mes larmes coulent comme des rivières, je me sens pousser des ailes.

Le diable me déteste car je suis loin d'être un âne, carotte au bout de la ficelle.
Si je meurs, sur ma tombe j'aimerais et je souhaite que Kamel[14] lise ce discours : « Ma sœur tu es trop sensible à la douleur, petit frère je sais que tu es pour, je vais quitter ce bas monde vers la satisfaction de mon Seigneur j'accours.
Mère, tu aimerais que ce soit un autre, tu as mal mais tu comprendras un jour, j'espère désespérément que me soulage la miséricorde divine.
Pénétrer dans ces jardins composés de palais et de vignes, accoudé sur des divans couverts de perles rares, abreuvé de pur nectar, chacun aura sa parcelle et sa part. Frères et sœurs vous passerez tous des ténèbres à la lumière, patience et endurance car cette demeure n'est pas la dernière !
Sachez que le Seigneur Créateur nous aime bien plus que nos mères, sache que justice sera faite, nos tortionnaires iront tous en enfer.
Leurs visages seront assombris et sur leurs langues un goût amer,
Tandis que les faibles, mes frères, auront le visage scintillant de lumière,

Eux qui chaque nuit s'arrachent du sommeil pour accomplir la prière.
Les larmes, bien trop nombreuses sur leurs visages, ont tracé des rivières.

Arrivé en Syrie en juillet 2013, Yassine s'est choisi le nom de guerre de *Seifallah* (le sabre d'Allah). Et, comme ses deux amis morts en Afghanistan, il a confié aux autres combattants les numéros de téléphone de ses proches. Ils seront contactés au moment de sa mort.

8. Voir à ce titre le document disponible en français au format PDF sur Internet : « *Damas, base du jihad sur terre.* »

9. *Idem.*

10. La *dounia* renvoie à la vie terrestre matérialiste et à tous ses

faux plaisirs, contradictoires avec les préceptes islamiques qui éloignent de la religion et donc de l'entrée au paradis.

11. Pour les jihadistes, le *taghout* (*tawaghit* au pluriel) correspond à toute forme d'autorité mécréante (État, institutions, armée, police), appliquant une autre loi que celle de la *charia* littérale, et qui est donc à combattre.

12. Le *flow* correspond au débit d'un rappeur.

13. Tiré du texte disponible en français sur Internet intitulé « *S'approprier les biens des mécréants* » d'Anwar al-Awlaki, figure médiatique d'al-Qaida dans la péninsule Arabique (AQPA).

14. Kamel, totalement hostile au *jihad*, est le grand frère de Yassine, avec lequel il est en froid depuis son départ pour la Syrie.

« Ce serait criminel de laisser notre enfant vivre en France parmi les mécréants. Quitte à ce qu'il se fasse bombarder en Syrie. »

3

Avec femme et enfants

Dans son appartement vidé de ses meubles, Clémence s'avoue un brin nostalgique. Dans le salon, une boîte en carton fait désormais office de table basse. Depuis peu, elle et son mari, Souleymane, ont vendu tous leurs biens. Même sa paire de Air Max qui « tuaient ». Même ses meubles Ikea « customisés » de ses propres mains. Leur quotidien tient désormais du camping. « D'un côté ça nous amuse mais en même temps ça fait mal au cœur de se séparer de tout ça. Du matériel c'est futile bien sûr, mais ça avait

quand même une valeur sentimentale. Mes meubles, je les avais poncés et repeints moi-même. Mais il faut faire le deuil de toute cette vie d'ici-bas qu'on n'arrive plus à supporter. » Ce jour-là, Clémence et son mari sont un peu irrités. « Les gens profitent de la situation pour tout négocier jusqu'au dernier centime, alors qu'ils voient bien que nous sommes dans le besoin. » Pour elle, l'abandon des rêves frustrés d'une vie matérialiste n'est pas toujours allé de soi. « Il a fallu faire le deuil de tout ce qu'on voulait ici et que l'on n'a jamais eu. Ça va des vêtements à l'écran plat jusqu'à la couleur des murs. C'était, entre guillemets, un fantasme. On a toujours eu peu de moyens. À chaque fois qu'on avait de l'argent, on rêvassait à ceci, à cela. On réinvestissait dans la déco mais, d'un autre côté, on voulait partir. En fait, c'était pas honnête. On était dans le flou, partagés entre l'envie de vivre bien ici en se disant "je partirai quand j'aurai croqué la vie à pleines dents, quand j'aurai pris tout ce qu'il y a à prendre ici, le canapé, le super truc, la poussette en inox, etc." Après avoir été rassasiés d'une certaine manière. En fait, tout ça c'est rien, c'est stupide. Mais c'est quand même une émotion forte que j'ai vécue. » Le profit réalisé grâce

à la vente de ses biens ne l'aidera guère à surmonter cette « forte émotion ». À peine 1 000 euros de bénéfices.

« Même des frères de 15 ans sont partis ! »

Clémence et Souleymane ne sont ni surendettés ni poursuivis par les huissiers, mais ils ont décidé de faire leur *hijra*, c'est-à-dire d'émigrer de France, leur sol natal mais « mécréant », vers une terre d'islam. Et quel meilleur endroit pour cela qu'une zone de *jihad* ? Malgré les atrocités, les bombardements quotidiens, la menace d'attaque chimique, d'intervention occidentale, le couple compte bien s'installer à Alep, en Syrie. Pour Souleymane, ouvrier mécanicien de 24 ans, l'envie irrépressible de partir lui est venue sur Facebook : « Le déclic, c'est bête, c'est en voyant la vidéo d'une sœur, une Française convertie elle aussi, une célibataire qui avait des problèmes avec la justice ici et qui est partie toute seule, pour se marier en Syrie. Et là, quand j'ai vu sa vidéo, j'ai eu honte de moi. Je me suis dit c'est pas possible, si elle l'a fait, moi je n'ai aucune excuse. J'ai été voir ma femme qui était dans la

chambre à côté, j'ai dit : "Est-ce que tu veux partir ?" Et elle aussi, elle venait de voir la même vidéo, au même instant, et elle a eu le même déclic. Le lendemain, j'ai fait mon passeport. Ça fait un mois maintenant. J'ai commencé les préparatifs et, *in sha Allah*, dimanche on part. » Clémence, sans emploi, âgée de 23 ans, évoque son trouble face à cette vidéo : « Je me suis sentie visée et concernée. C'était incroyable, c'était Hollywood de la voir là-bas, c'était un film. Elle a émigré seule. Elle a pris l'avion et elle s'est mariée là-bas, elle a épousé un frère là-bas. Ça a l'air si facile quand c'est quelqu'un qui est comme nous. C'est pour ça qu'on part, c'est juste pour ça. Elle a appris à tirer là-bas en cas de défense mais elle ne combat pas. Elle va pas au front mais s'il y a besoin de tirer, c'est une sœur, elle le fera. » La présence en Syrie de cette connaissance, même virtuelle, rend l'expédition envisageable, pour elle comme pour son mari. « Quand tu vois cette sœur, quand tu vois des Français, c'est autre chose que des Pachtounes [15] dans des grottes ! Ça a un impact sur toi. Tu te sens proche. Ça te met dans un truc concret, tu te dis vraiment, c'est mon frère qui est là-bas. Un mec qui a grandi comme moi, qui a vécu le

même truc que moi. On a la même culture, on est nés en France, on a grandi en France. Un mec qui écoutait du rap à fond comme moi avant. Je me dis, si c'est des jeunes comme moi qui partent là-bas, alors moi j'ai pas d'excuse. Quand tu vois des Pakistanais qui combattent, tu te dis eux ils connaissent, ils savent faire… Mais quand tu sais que c'est un Français, ou un Belge… c'est pas pareil. Il y a même des frères de 15 ans qui sont partis ! Des gamins de 15 ans ! Quand tu vois ça tu te dis, je peux pas rester là, ma voie elle est tracée, j'ai pas d'excuse. »

Une canette de bière et un joint à la main

Comme d'autres, Souleymane a d'abord visé la zone pakistano-afghane, mais sans jamais trouver la bonne piste pour y parvenir. Tout comme sa femme, autrefois catholique et désormais convertie, il a opéré un retour récent vers l'islam tel un « *born again* » évangéliste. Fils d'une Française et d'un Tunisien, tous deux athées et divorcés, Souleymane a connu, comme ses deux frères, une enfance erratique, placé de foyer en foyer. Voici quatre ans, il évoluait

encore dans la délinquance de cité. « Juste des petites conneries, des vols, des violences, des trucs bidons. Mais plus maintenant. Moi j'ai pas fait de prison. J'étais en foyer, j'ai juste fait des conneries de gamin, juste pris du sursis. » Ses deux frères traînent un passif judiciaire beaucoup plus lourd. L'aîné, aujourd'hui trentenaire, cumule depuis son adolescence près de dix années d'incarcération pour de multiples braquages. Le plus jeune, à peine 18 ans, a été condamné à cinq ans ferme pour des faits similaires. Souleymane évoque le palmarès de sa fratrie avec résignation. D'autant que l'un des deux, profitant de son passage en prison, s'était initié au salafisme jihadiste avant d'y renoncer. Au grand dam de Souleymane. « C'était après une grosse peine. Quand il est sorti il était dans le *dîn* (la religion) avec sa grosse barbe et son *kamis* [16]. Mais on lui avait un peu lavé la tête au placard. Il était pas sain d'esprit. J'ai vécu un petit peu avec lui et puis après il a totalement arrêté, il a repris l'alcool, tout ça. C'est devenu pire qu'avant. »

Le retour à l'islam de Souleymane a surgi après de longs questionnements existentiels.

« Depuis gamin, je réfléchissais, je me disais pourquoi on vit, la Terre c'est quoi, pourquoi il y a une boule de feu dans le ciel, le soleil, les planètes, ça me faisait cogiter. Et naturellement, à traîner tout le temps avec des Arabes, j'apprenais des trucs, mais de mecs qui étaient perdus comme moi. Un qui connaît ceci, un qui connaît cela. Des gens loin de la religion mais qui avaient entre guillemets une culture de par les parents, de par la famille. Alors, je faisais le ramadan, je mangeais pas de cochon, sans vraiment avoir conscience, mais je le faisais. En fait, j'étais pas heureux. J'avais pas de but à part traîner dehors. Tout le temps je me posais des questions sur la vie, je cogitais beaucoup. » Prosélyte, l'islam est sans doute l'une des religions à la conversion la plus accessible. Nul besoin de retraites spirituelles ou d'années d'études théologiques, comme dans le christianisme ou le judaïsme. Il suffit de prononcer la *shahada* en présence de témoins : « *Il n'y a de divinité qu'Allah et Mohamed est son Prophète*. » Sa *shahada*, Souleymane l'a prononcée pour la première fois, seul, sur un brancard d'hôpital, grièvement blessé. « J'avais eu une bagarre, un petit truc avec un mec et j'ai pris un coup de couteau. J'ai failli

mourir. J'étais mal. Sur le brancard, j'arrêtais pas de *shahader*. Je croyais en moi. Je me disais, il faut que je le fasse, il faut que je le fasse. Et après j'ai concrétisé ma *shahada* en un an, en apprenant à prier, etc. » À sa sortie d'hôpital, malgré cet épisode, Souleymane végète toujours au pied des tours de son quartier, une canette de bière et un joint à la main. « Et puis un jour je traînais avec un pote, un Comorien, on discutait de religion et tout alors qu'on était à fond dans le *haram* [17]. On était défoncés et je le chauffais. Je lui dis "viens on va à la mosquée et on apprend. On y va, on arrête les conneries". Il a dit "OK pourquoi pas". Mais le jour J, lui, il est pas venu. Du coup je suis parti tout seul à la mosquée. Là-bas, il y avait un frère, *mash'Allah* [18], qui est devenu mon meilleur ami et qui m'a tout appris. » Par la suite, Internet l'aide à parachever cette initiation. « C'est Internet et les vidéos qui m'ont grave chauffé. Directement, j'ai accroché avec les idéaux d'*al-Qaida*. »

Mariage dans l'intimité

Le Web lui permet également de rencontrer

Clémence. Leurs convictions sont les mêmes. Après quelques tchats, ils décident de s'unir religieusement, mais hors de toute mosquée, en raison de leur défiance envers les lieux de culte musulmans français. « Avant d'être touché par le message des *moudjahidin*, oui j'allais à la mosquée. Mais dès que j'ai connu ce truc-là, j'ai vu que ça collait pas du tout avec le message des mosquées que je fréquentais. » Souleymane cite l'exemple de la campagne présidentielle de 2012, pendant laquelle de nombreux imams avaient donné des consignes de vote. « Quand il y a eu les élections présidentielles, vraiment ça m'a dégoûté. Ça m'a dégoûté, je sais pas c'est… c'est l'amour qu'ils ont pour ces gens et l'espoir qu'ils ont dans ces mécréants, dans la politique. Je peux pas comprendre qu'un musulman appelle à voter, qu'il soutienne, qu'il se batte même pour un candidat. C'était vraiment fort les appels à voter, comme quoi le vote c'était un témoignage, une adoration, vraiment des trucs tordus comme ça. Des analogies toutes pétées… Déjà j'avais un truc dans le cœur qui me plaisait pas en allant prier avec ces gens-là, mais là vraiment j'ai lâché l'affaire et depuis je prie chez moi. J'y vais juste

le vendredi parce que j'ai peur de faire un péché, mais vraiment j'y vais à contrecœur. »

Du point de vue politique, la démocratie est considérée comme impie, car en contradiction avec la *charia*. Ses lois sont votées par les hommes, donc jugées incompatibles avec la loi islamique de source divine. Tout jihadiste estime qu'user du droit de vote revient à s'exclure de l'islam. Au cœur de cette idéologie, le dogme dit de « l'Alliance et du Désaveu » (*Al Wala wal Bara*) ordonne aux croyants de s'allier aux musulmans opprimés, de se démarquer des infidèles oppresseurs et, s'il le faut, par les armes. Toute collaboration au système démocratique et avec l'État mécréant est perçue comme un « annulatif » de l'islam. Cela vise également le paiement des impôts ou la perception d'allocations en tout genre, dont beaucoup, pourtant, ne se privent pas. Le mariage n'échappe pas à cette mise à l'index. Souleymane et Clémence ont d'abord tenté de s'unir dans une mosquée française, mais ont vite été rebutés par l'accueil qui leur a été réservé. « Il n'y avait que des refus tant qu'on n'avait pas un papier de la mairie qui autorisait un mariage religieux. Après, je

comprends qu'il y ait eu quelques abus, certains frères qui abusent de la situation de certaines sœurs, des mariages express qui causent de gros dégâts. Mais ça ne peut pas justifier d'empêcher le mariage de deux musulmans. En plus on était démunis, on connaît pas trop de monde. Du coup on a pris deux frères pieux qui ont accepté de nous marier. L'imam, c'est pas une condition. L'imam, il n'y a pas que lui qui peut marier. » Leur mariage s'est donc tenu dans l'intimité de leur appartement, à quatre, sous la tutelle de deux frères faisant office d'autorité religieuse. Cet épisode a conforté le couple dans sa conviction qu'un musulman ne peut pratiquer dignement sa religion en France et que seule la *hijra* s'impose.

D'autres événements sont venus renforcer cette conviction. Les agressions, à Trappes (Yvelines) et à Argenteuil (Val-d'Oise), de femmes portant le *niqab*. Ou la légalisation du mariage homosexuel, que Clémence pressent comme « un signe de la fin des temps ». « Avant même que je sache que le *jihad* est obligatoire et que j'apprenne qu'il se passe ça dans le monde, j'ai toujours su dès mes débuts dans l'islam que je

ne pourrais pas vivre éternellement en France, qu'il faut partir, qu'on ne peut pas vivre comme ça, au milieu des polythéistes. C'est pas sain pour notre croyance. Tous les jours on est humiliés par les blasphèmes, comme les caricatures de *Charlie Hebdo*. C'est trop humiliant de vivre ici. C'est un déshonneur pour nous, vraiment. » Son émigration familiale, le couple l'envisage d'abord en Afghanistan, puis en Égypte. « L'Égypte, c'était pour apprendre l'arabe, pour les cours de religion et pour avoir des contacts pour pouvoir après se rendre ailleurs. Moi j'étais chaud mais financièrement on s'est mariés, c'est devenu compliqué. Le *sheytan* (diable) m'a mis des bâtons dans les roues. » Puis l'éclosion des Printemps arabes, notamment en Syrie, ouvre de nouvelles perspectives pour Souleymane. « Le *Sham* pour moi c'est le summum, la terre bénie, la terre dont le Prophète a parlé. Si je dois aller quelque part c'est là-bas. Vraiment ça me fascine. Je sais pas comment l'expliquer. C'est incroyable. C'est une période historique et je veux en faire partie. Je veux y aller, je veux saigner, je veux tout faire là-bas. Je veux me donner, mourir là-bas *in sha Allah*. On sait que le *Mahdi* il va sortir de là-bas et je veux y être. »

« 100 % des gagnants ont tenté leur chance »

Une fois prise la décision de partir pour Alep surgit une question angoissante. Quel avenir pour leur enfant de 3 ans ? Doit-il ou non les accompagner dans ce pays en proie à la guerre civile ? Après réflexion, le couple décide de l'emmener.

« Aujourd'hui, il y a beaucoup de Français qui partent en famille. Il y en a qui sont même partis avec leurs quatre enfants. Ça m'a rassuré de voir ça parce que, au début, j'en étais malade. J'avais peur pour le petit. Mais je me suis dit, c'est tout aussi criminel de le laisser vivre ici parmi les mécréants, quitte à ce qu'il se fasse bombarder là-bas. Je préfère encore le voir mort que de le voir grandir n'importe comment ici. C'est beaucoup plus criminel à mes yeux de le laisser ici. » La jeune maman, Française de souche convertie à l'islam depuis six ans, tient le même raisonnement. « Les premiers jours, j'étais inquiète. À ce moment-là, on avait mal avec mon mari, enfin surtout moi, avec des crampes à l'estomac. On était courbaturés de peur, d'émotion et de stress. C'était vraiment physique, j'avais mal aux cuisses. On voulait partir. Ça, la décision était

prise. Mais il y avait la peur de tout et beaucoup de zones d'ombre. À ce moment-là, on ne savait pas encore que là-bas, il y a une communauté française bien organisée, avec la vie qui continue, avec des mariages, des accouchements et des gens qui vivent ensemble. De toute façon si on regarde le nombre d'accidents domestiques sur les enfants de moins de 10 ans, il y en a plein. Mon enfant, il peut très bien s'étouffer dans le salon avec une cacahuète. Donc au tout début on a hésité. On s'est dit, est-ce qu'on le laisse à quelqu'un ? Mais nos deux familles sont mécréantes donc on pouvait pas. On n'a nulle part où le laisser. Et puis il nous aime tellement, il nous le dit tout le temps. On est les meilleurs amis du monde tous les trois. » L'existence de cette communauté d'expatriés jihadistes français, installée dans un certain confort en Syrie malgré les combats, a résolu le dilemme. Ne restait plus qu'à arrêter les modalités du départ.

La plupart des candidats français au *jihad* gagnent la Syrie par avion via la Turquie. Au début de la guerre, pour dissimuler leurs intentions aux services de renseignements ou pour

nouer les contacts nécessaires, certains transitaient d'abord par d'autres pays, notamment du Maghreb. De là, sans avoir besoin de visa, les apprentis *moudjahidin* décollaient pour la Turquie. D'abord Istanbul, puis la frontière syrienne. Mais Clémence et Souleymane, ne pouvant s'offrir trois billets d'avion, ont opté pour un moyen de transport plus économique : leur propre voiture. Comme toujours, l'idée leur est venue d'Internet après avoir lu sur un forum jihadiste l'histoire d'un couple de convertis suédois parti de Stockholm pour rejoindre *al-Qaida* en Syrie en bus. « Je me suis dit *bismillah* nous aussi on peut le faire ! Moi je pars de France, je traverse un peu l'Allemagne, je descends, je vais en Italie. D'Italie, je prends un ferry jusqu'en Grèce. Après, de Grèce, je vais en Turquie et de Turquie je vais direct sur la frontière. C'est le voyage en Italie qui me stresse le plus. J'ai peur parce qu'en voiture c'est long quand même. Il y aura sûrement des imprévus. Je compte deux jours pour y arriver. Après, encore une journée pour la traversée d'Italie en Grèce. J'arrive le lendemain soir à Istanbul. Je me pose vite fait quelques jours à l'hôtel, histoire de faire un peu

de tourisme en famille. Après, direction la frontière. »

Le jour venu, Souleymane se paie le luxe d'un trait d'humour en postant sur son profil Facebook le slogan de la Française des Jeux : « *100 % des gagnants ont tenté leur chance*. » Lui n'a pas gagné au Loto mais son départ au *jihad* avec femme et enfant lui en donne le sentiment. Sur le parking de son HLM, sa voiture est pleine à craquer de tout ce que le couple n'a pas réussi à écouler ou souhaite conserver. Pourtant, au volant, Souleymane, longue barbe, crâne rasé, petites lunettes et jean-baskets, est anxieux. Ni lui, ni sa femme portant le *niqab*, n'ont jamais quitté la France ni parcouru de longs trajets. Pour trouver sa route jusqu'à Alep, le couple s'en remet tout simplement à son GPS. En route vers la Turquie, la famille roule presque jour et nuit, bercée par des *anashid*, ces chants jihadistes *a capella*. Arrivés en Grèce, puis en Turquie, ils s'autorisent, comme prévu, quelques moments de détente en visitant Istanbul. Puis direction la frontière syrienne, où un passeur vient récupérer les voyageurs. Trois heures plus tard, après une traversée sans encombre du poste frontalier

turco-syrien, parents et enfant pénètrent dans Alep où ils retrouvent leurs contacts français.

Une génération sans précédent

Finalement, le voyage s'est déroulé sans incident, mais avec quelques jours de retard. Clémence avait tout organisé et planifié, traquant le moindre détail sur Internet, écumant les sites des agences de tourisme de chaque pays traversé, réservant les billets du ferry en Italie. Tellement rodée qu'elle envisage de créer un blog, sorte de *Guide du routard* du *jihad* en Syrie. « Moi aussi, je vais faire ma propagande. J'essaierai de toucher les gens pour qu'ils viennent, pour les aider dans leurs démarches. Je raconterai notre parcours en bateau, je donnerai les prix, j'expliquerai notre route, notre vie, pour leur montrer que c'est accessible. Je vais tout expliquer, même des questions de fille, de maman, de jeunes de 20 ans, toutes celles que je me suis posées moi-même. Ça va des serviettes lavables pour femmes jusqu'à la cuisine épicée. Parce que moi j'aime pas manger épicé. Je ferai le blog que j'aurais aimé trouver. Parce que nous on a trop

galéré avec les trajets, les routes, les ferrys d'Italie en Grèce, etc. Si jamais quelqu'un n'est pas futé comme moi, ça va l'aider. Je mettrai aussi les prix pour l'essence, tout. Une cabine de bateau pour trois, c'est 500 euros, deux jours d'hôtel à Istanbul, 150 euros. Et après pour la route il faut compter un budget donc en tout ça nous fait quand même autour de 1 000 euros. »

Sur place, à Alep, la règle communautaire est simple. Les célibataires, d'où qu'ils viennent, s'installent dans des bâtiments privés ou administratifs transformés en casernes, avec d'autres combattants. Les familles, elles, louent des appartements dans la ville. Les maris venus combattre peuvent donc retrouver, le soir, femme et enfants. Clémence veut se rassurer. « Les frères au *Sham* nous ont déjà cherché un appartement. On va être établis. Mon mari, il aura un salaire. Tous les combattants touchent un salaire. Mais le salaire, ça dépend du butin. J'ai pas beaucoup de science sur ce point. C'est vraiment vaste la question de la répartition du butin en islam. » Quoi qu'il en soit, comme tous les Français, le couple arrive avec une petite somme en poche. Mais trop faible selon Souleymane. « On n'a pas

un gros budget. J'avais pas une grosse situation en France. Ma femme ne travaille pas. Moi j'étais ouvrier dans l'industrie. Mes meubles étaient tous pourris. Je les ai vendus une misère. Et puis quelques fringues aussi. Je finance tout moi-même. J'ai quelques dons de frères et de sœurs en France, mais bon ils savent pas vraiment pour quoi ça sert. Je leur ai caché notre projet pour qu'ils aient pas de problèmes avec la police. Au *Sham*, je rejoins un groupe déjà bien implanté. Je ne pense pas que je vais devoir payer de ma poche pour mon arme mais on sait jamais. En tout cas, je viens quand même avec un peu d'espèces. » Le « groupe bien implanté » qu'il espère rejoindre se nomme l'État islamique en Irak et au *Levant* (EIIL), héritier d'al-Qaida en Irak, aujourd'hui en rupture de ban avec la matrice dirigée par l'ancien bras droit d'Oussama Ben Laden, l'Égyptien Ayman al-Zawahiri.

L'EIIL constitue le dernier avatar de la frange jihadiste de la rébellion syrienne, avec son frère rival, *Jabhat al-Nusra,* lui directement lié à *al-Qaida*. En quelques mois, ces deux groupes se sont imposés, tant sur le terrain que sur Internet, avec une stratégie de *jihad* familial. Chaque

semaine apporte en Syrie son lot de Français auxquels les recruteurs conseillent de venir, si possible, en famille. Cette stratégie, nouvelle, a été rendue possible par une relative stabilisation militaire de la ville d'Alep et du nord de la Syrie, tenus en partie par la rébellion depuis l'été 2012. Progressivement, les groupes jihadistes, mieux assurés, ont su s'organiser pour accueillir de plus en plus de combattants étrangers et pour pouvoir les loger en famille. À l'été 2013, récemment arrivé à Alep, un jihadiste français, venu de la banlieue parisienne, s'enthousiasme : « Personne n'imagine combien y a de Français qui sont partis au *Sham* ! Ce qu'ils nous disent à la télé c'est du mensonge ! La vérité c'est qu'ils sont des centaines. Déjà à Alep il y a tout un quartier, entre huit et dix bâtiments, avec que des Français dedans. Que des Français ! Je dirais au minimum cinq cents personnes en comptant les enfants, les épouses et tout. Comment il s'appelle le ministre déjà là en France ? Valls. Lui il a dit qu'il y en a que trente ou quarante [19] ! Mais qu'est-ce tu racontes espèce de clown ! Tu connais rien ! Mais lui il veut se rassurer. Ici, c'est le retour du califat ! Nous *soubhanallah*, on est une génération sans précédent ! »

15. Les Pachtounes sont l'ethnie majoritaire en Afghanistan.

16. Le vêtement islamique masculin le plus en vue dans le milieu salafiste n'est plus la *djellaba* démodée d'antan mais le *kamis*, tenue traditionnelle afghano-pakistanaise, souvent porté avec des baskets sur un large pantalon sarouel.

17. Ce qui est *haram* englobe tout ce qui est illicite en Islam, par opposition à ce qui est *halal*, c'est-à-dire licite.

18. *Mash'Allah* est une expression arabe qui ponctue souvent les fins de phrase et pourrait se traduire par « comme Dieu l'a voulu ». Cela vise à exprimer une forme de satisfaction.

19. Entretien réalisé en mai 2013. Huit mois plus tard, en janvier 2014, François Hollande évoquera devant la presse le chiffre de 700 Français concernés par le *jihad* en Syrie.

« Les femmes ont aussi leur rôle :
elles peuvent soigner les moudjahidin blessés sur le front et s'occuper de l'éducation des enfants pour en faire de futurs guerriers. »

4

Jeune femme cherche *jihadiste* en Syrie

En cette fin 2013, le conflit syrien s'éternise et après des mois de survie dans un pays à feu et à sang, la présence féminine finit par manquer. Le mariage est une obligation religieuse et, dans l'idéologie salafiste, regarder une autre femme que la sienne constitue un grave péché. Or, en Syrie, il n'est pas simple de trouver une épouse. Les combattants français désireux de se marier cherchent une *moudjahida* francophone et partante pour le combat. La plupart d'entre eux

préfèrent donc inciter – *via* Internet – des Françaises à les rejoindre plutôt qu'essayer d'épouser des Syriennes avec lesquelles ils ne peuvent guère entrer en contact. Alors fleurissent sur les réseaux sociaux des annonces matrimoniales réservées aux initiés. Les tchats entre hommes et femmes étant proscrits, certaines épouses de *moudjahidin* français déjà établis en Syrie se font entremetteuses au sein de groupes accessibles uniquement sur invitation : « *Y a-t-il des sœurs qui souhaitent se marier avec des frères muhajir 20 ici au Sham ? Je suis là afin de vous faciliter car il est impossible à une sœur de résider seule ici, sans la présence d'un tuteur. Si oui contactez-moi, j'établirai un contact dans les règles in sha Allah.* » Sur ces groupes Facebook dédiés au « *jihad* matrimonial », certaines vont jusqu'à souhaiter la mort de leur mari au combat : « *Si mon mari devait mourir avant moi, j'aimerais qu'il meure dans mes bras, qu'il me regarde une dernière fois, qu'il lève son doigt et dise avec moi sa dernière parole : La Ilaha Ila Allah Muhamadan Rassoul-oullah [Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son Prophète]. Je l'embrasserais une dernière fois, je le sentirais une dernière fois pour in sha Allah*

ne jamais oublier son odeur, mon homme qui est mort en martyr pour la parole d'Allah, mon homme qui sera mort tué par une balle in sha Allah. Qu'Allah fasse miséricorde à tous nos martyrs in sha Allah. » En Tunisie, où le *jihad* syrien est un phénomène de société, la presse et certains responsables politiques, reprenant la propagande du régime Assad, ont qualifié ce phénomène de « *jihad Nikah* », ou « *jihad* du sexe ». L'expression, aussi racoleuse qu'impropre, supposerait que des bataillons de jeunes esclaves sexuelles soient mis à la disposition des jihadistes de Syrie. C'est faux. Il convient en revanche de parler de « *jihad* matrimonial ». Car des femmes partent effectivement en Syrie, pour les mêmes raisons que les hommes. Sur place, elles ne servent pas d'esclaves sexuelles mais, à la différence des hommes, elles ne peuvent se rendre au *jihad* qu'au travers d'un mariage, parfois polygame, avec un combattant déjà en Syrie ou sur le point d'émigrer.

Tensions familiales

Tel est le but de Sirine, une jeune célibataire

de 25 ans. Sirine avait 16 ans lorsque sa vie prit un tournant jihadiste. Ses parents d'origine tunisienne l'avaient inscrite dans une école catholique. Ils revendiquent l'héritage « moderniste » d'Habib Bourguiba, honni par les islamistes. Sous son règne autoritaire, le père de l'indépendance tunisienne n'hésitait pas à inciter les femmes, devant les caméras de télévision, à retirer leur voile et à fréquenter l'université. Dans son sillage, le père de Sirine veut pour sa fille le meilleur de l'éducation occidentale. Jusqu'à l'âge de 16 ans, celle-ci va mener sa vie d'adolescente, insouciante et indifférente à la religion. Puis, au cours de sa scolarité en école privée, Sirine découvre la biographie du Prophète Mohamed. « Cela m'a énormément touchée. J'étais remplie de questions et, petit à petit, j'ai commencé à rentrer dans la religion comme ça. Mais, avant, rien. Aucune mosquée, rien du tout. Dans mon école catholique, où le port du voile était autorisé, je ne savais même pas pourquoi les filles étaient voilées. » De même, elle ne fréquente aucun musulman pratiquant. « Je suis rentrée dans la religion toute seule, en autodidacte, vers 16 ans. Ensuite j'ai commencé à porter le foulard puis à m'instruire

dans les bibliothèques islamiques et sur Internet. » Rapidement, Sirine passe du *hijab*, simple foulard, au *jilbeb*, voile quasi intégral laissant seulement apparaître le visage. Puis elle noue des liens avec des femmes du courant salafiste non jihadiste. Mais, si elle prend conscience du *jihad* à leur contact, ce ne sont pas les salafistes qui vont l'entraîner plus loin. Contrairement à une idée reçue, les salafistes d'Europe sont dans leur extrême majorité très orthodoxes et pacifiques. Ce sont des quiétistes [21] qui suivent les préceptes des grands oulémas sunnites liés à la famille royale d'Arabie saoudite. Or les jihadistes, eux, considèrent cette famille royale comme ennemie de l'islam. Par son train de vie fastueux, son alliance avec les États-Unis, son enrichissement grâce au pétrole ou son soutien aux Américains dans la lutte contre *al-Qaida*, la famille saoudienne s'est attiré de puissantes haines. Certes, les membres de ces deux branches du salafisme présentent la même apparence (longue barbe, moustache rasée, *kamis* pour les hommes, *niqab* pour les femmes), mais ils se détestent. Les jihadistes sont eux aussi salafistes mais prônent une violence sans pitié à l'encontre des mécréants et des apostats. À

l'inverse, les salafistes quiétistes ont théorisé une soumission aux pouvoirs en place et estiment que seul le gouverneur est en droit d'appeler au *jihad*.

Comme tout partisan du *jihad*, la jeune Sirine éprouve une vraie détestation pour cette « salafiya saoudienne ». Les jihadistes purs et durs, qui se considèrent comme les seuls authentiques salafistes, qualifient les quiétistes de « pseudo-salafis » et les gratifient d'autres termes arabes très péjoratifs. « Ils ont leurs petites écoles et leurs livres un peu partout en Europe. Moi au tout début je suis rentrée dans cette salafiya saoudienne mais, très vite, j'ai vu que j'avais pas la même idéologie qu'eux. Je m'en suis rendu compte en parlant de *charia* avec une sœur convertie. Pour moi, la *charia* c'est important, il faut que tous les pays soient gouvernés par cette loi. Mais elle me répondait qu'à chaque fois qu'ils introduisent la *charia*, en Afghanistan ou ailleurs, ça cause des problèmes. Moi je dis que ça cause des problèmes ou non, c'est important. Il faut qu'il y ait la *charia* dans tous les pays. Alors je me suis renseignée et j'ai commencé à comprendre qu'on n'a pas du tout la même

pensée religieuse, notamment à propos du *jihad*. Ces personnes n'ont pas acquis un des points centraux du dogme qui est "l'Alliance et le Désaveu". Ils s'allient avec des non-musulmans pour combattre des musulmans. Or, c'est un annulatif de l'islam. Ils ont rayé le *jihad* de l'islam en se trouvant plein d'excuses. Et le pire c'est qu'ils combattent ceux qui veulent élever la parole de Dieu et qui veulent secourir leurs frères et sœurs partout dans le monde. OK ce sont des lâches. Ils ne veulent pas combattre. Mais au moins qu'ils laissent les autres combattre ! » Sa nouvelle piété déclenche de vives tensions au sein de sa famille. « Quand mes parents ont commencé à voir que je portais le *jilbeb* ça les a dérangés. J'ai commencé à avoir des pressions. Ils me disaient que j'étais habillée comme une grand-mère, que c'était moche, que c'était de l'extrémisme, etc. Ils voulaient que je mette juste un petit *hijab*, avec un pantalon. » L'année de ses 18 ans, Sirine multiplie les absences scolaires et rate son baccalauréat. « J'étais toujours en retrait avec mes livres de religion qu'ils voulaient même m'interdire. » Finalement, peu après sa majorité, elle quitte le foyer parental et fait la

connaissance du groupuscule jihadiste français *Forsane Alizza*.

Un coup au moral

Un soir, sur Internet, la jeune femme découvre un appel au rassemblement contre l'islamophobie à Paris où se tiennent des « Assises de l'islamisation de la France », organisées par diverses factions d'extrême droite. Sirine décide de s'y rendre. Sur place, elle voit surgir une trentaine de barbus, drapeaux noirs à la main, avançant d'un pas militaire sur fond de chants jihadistes. « Quand je suis tombée sur ces bannières noires, j'étais toute contente, ça m'a attirée automatiquement. Je me suis dit : « Oh des frères de la *aquida* [22] ! » Là, il y avait le frère Abu Hamza qui a fait un super bon discours. Et comme il y avait aussi des sœurs, j'ai voulu participer. » Sirine rejoint ainsi les rangs de *Forsane Alizza*, « les cavaliers de la fierté », groupe fondé par le Franco-Marocain Abu Hamza. Son noyau dur n'excède pas une trentaine de membres sur le sol français mais se distingue par ses actions coup de poing, symboliquement fortes, filmées

et diffusées sur Internet. Sa stratégie est calquée sur celle de groupes similaires en Angleterre (charia4UK, lire charia for United Kingdom) et en Belgique (charia4-*Belgium,* aujourd'hui dissous). Les trois mouvements se regroupent parfois pour manifester ensemble en France, notamment contre la loi visant à interdire le port du voile intégral dans les lieux publics. En août 2011, en réaction à « *cette loi ordurière* », Abu Hamza se plante même devant le commissariat principal d'Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), théâtre des émeutes de 2005, et, mégaphone en main, vitupère contre l'État français. Puis ce trentenaire barbu et corpulent s'empare d'un exemplaire du code pénal qu'il jette au sol avant de l'asperger d'essence et de l'enflammer, sous les yeux d'agents de police médusés. « Voilà ce qu'on en fait de votre loi ! Voilà ce que je fais de ce code pénal qui ne nous respecte pas ! Je le piétine ! »

Dès sa première rencontre avec *Forsane Alizza*, Sirine participe aux manifestations devant les tribunaux où sont jugées des femmes poursuivies pour port du voile intégral. « *Forsane Alizza,* on va dire que c'étaient les

policiers de l'islamophobie. Dès qu'une sœur se faisait agresser, renvoyer de l'école ou de son travail, ils étaient là. C'est des gens qui soutenaient les frères partis sur le front, qui s'entraînaient aussi. Ils faisaient du paintball pour s'entraîner mais ils ne comptaient rien faire en France. » Les autorités françaises ne l'ont pas entendu de cette oreille. En 2012, lors de la campagne présidentielle, et peu après l'affaire Merah, Claude Guéant, alors ministre de l'Intérieur, ordonne la dissolution du groupe. L'intention des militants, clairement affichée sur son site Internet, « *la lutte armée est possible si l'islamophobie s'intensifie »,* présentait, selon le ministère, *« le caractère d'un groupe de combat »*. Sur tout le territoire, une vingtaine de personnes sont alors placées en garde à vue pour « *association de malfaiteurs en vue de préparer des actes de terrorisme* ». Parmi les interpellés dont les avoirs sont gelés figure le chef Abu Hamza, père de quatre enfants et dont les ressources provenaient essentiellement du RSA. Placé en détention, celui-ci était déjà sous le coup d'une condamnation à quatre mois de prison avec sursis pour « provocation à la discrimination raciale ». En 2010, il avait appelé à

boycotter l'enseigne McDonald's inféodée, selon lui, aux juifs et à Israël. D'après une source policière citée par l'AFP, les policiers du Raid auraient saisi à son domicile « *trois kalachnikovs, un pistolet Glock et une grenade* ». Pour autant, à part lui, tous les autres seront finalement libérés, et Nicolas Sarkozy sera soupçonné d'avoir tenté d'instrumentaliser cette affaire à des fins politiques, en pleine campagne électorale.

Le démantèlement du groupe porte alors un coup au moral de Sirine. Mais aujourd'hui, elle concentre son attention sur la Syrie. « Je veux participer au *jihad*. J'ai eu cette intention dès que je suis rentrée dans cette voie. Aujourd'hui, dès que j'ai ce qu'il faut, je pars. Au *Sham,* il y a des femmes qui combattent sur le front, d'autres qui s'entraînent et qui sortiront au moment où il faudra sortir. Elles se préparent à mourir parce que la mort peut les prendre à n'importe quel moment. C'est clair que les hommes sont plus actifs, mais les femmes ont aussi leur rôle : elles peuvent soigner les *moudjahidin* blessés sur le front et s'occuper de l'éducation des enfants pour en faire de futurs guerriers. » Sirine

multiplie les contacts avec les groupes armés. Elle connaît notamment certains membres de la brigade des Faucons du *Sham*. Une unité autrefois dirigée par un Français d'origine syrienne, Abu Hajar, ingénieur informatique élevé dans le sud de la France, père de quatre enfants et mort au combat en juin 2013 à l'âge de 33 ans. L'homme, issu d'une lignée de noblesse sunnite, était venu retrouver ses racines dans la région d'Idleb.

« Derrière chaque grand moudjahid
se cache une femme »

Bien qu'ayant quitté la France, Abu Hajar n'encourageait pas ses jeunes compatriotes à le rejoindre. Sur sa page Facebook, il les incitait plutôt à soutenir la lutte financièrement. « *Ces jeunes seraient un poids pour nous. Il faut les protéger car ils n'ont jamais tenu un fusil. Beaucoup viennent plus par esprit émotif que par conviction et se retrouvent déconnectés par la réalité du terrain, ayant peur de rentrer pour se retrouver en prison. Leur avenir est complètement détruit. Mal informés, nombreux sont*

ceux qui se rendent dans des groupes n'ayant pas forcément un noble but ou ayant une vision pas réellement réaliste pour l'avenir du pays et l'intérêt de l'islam. Aussi, ce que je conseille à nos frères qui désirent rejoindre les rangs des moudjahidin, c'est de les soutenir d'abord par l'argent. » Il prenait également ses distances avec les différents groupes rebelles liés à *al-Qaida,* allant jusqu'à dénoncer les méthodes de *Jabhat al-Nusra*, « *un groupe qui, depuis le départ, revendique des actes qualifiés de terroristes par l'extérieur et désapprouvés fortement par l'intérieur. Le peuple syrien n'accepte pas dans ses mœurs des agissements tels que l'explosion en plein centre-ville d'objectifs militaires mais faisant beaucoup de "dommages collatéraux", d'attentats martyrs à des points de contrôle, de décapitations de soldats capturés, etc. Outre que ces actes violents ne font pas l'unanimité auprès des musulmans en Syrie, Jabhat al-Nusra se revendique clairement d'al-Qaida en Irak et ceci est loin de convenir aux combattants en Syrie qui ne sont pas d'accord avec la politique menée par le groupe là-bas et qui la considèrent comme un échec total à ne pas répéter en Syrie. […] Al-Qaida est un organisme*

qui, outre le fait qu'il est grillé internationalement, est encore une fois loin de faire l'unanimité auprès des musulmans, particulièrement en Syrie ».

Toutefois, Sirine, comme tous les jeunes Français désireux de se joindre au *jihad* en Syrie, maintient son souhait d'intégrer une formation liée à *al-Qaida*. « J'ai toujours été pour *al-Qaida*. Donc je me sens mieux avec *Dawla* [23] ou *Jabhat al-Nusra*. Eux, ils tuent de la bonne façon. Y a des gens qui se font égorger, d'autres qui sont tués d'une balle derrière la tête. Mais, parfois, on voit des choses que j'ai jamais lues dans les textes. Un prisonnier tu l'attrapes, tu l'abats, tu commences pas à jouer avec son corps, à le torturer. Une balle dans la tête c'est tout, ou alors tu l'égorges. Mais il y a une manière aussi d'égorger. Ça ne se fait pas n'importe comment. Moi je veux qu'il y ait la *charia* partout. Je veux que la parole *d'Allah* soit élevée au plus haut. Quand je vois ma communauté oppressée un peu partout, je ne peux pas rester les bras croisés chez moi et j'ai envie de participer sur le terrain. Grâce aux *hadith*, je sais que le califat reviendra au *Sham*. J'ai envie de

participer à sa restauration et que mon sang coule sur cette terre. » Mais, aussi volontaire soit-elle, Sirine sait qu'elle devra d'abord se marier pour atteindre son objectif. « En Syrie il y a des *shabiha* [24], donc il vaut mieux que la femme ne soit pas seule parce qu'ils peuvent la violer. » Mais au fond, la perspective du mariage lié au *jihad* ne la motive pas. « Moi, à la base, j'ai envie de partir seule, mon intention c'est le combat et pas le mariage. » Dans ce genre d'unions religieuses où tout se joue en quelques jours à travers les réseaux sociaux, les sentiments importent moins que la sincérité des intentions jihadistes. Sirine s'est donc résolue à prospecter les agences matrimoniales spécialisées sur Internet. Dans tous les cas, la jeune femme n'aura échangé que deux ou trois fois par Skype, Facebook ou par téléphone avec son futur époux. Avant de se marier, elle ne l'aura peut-être jamais rencontré physiquement. « Honnêtement ça me gêne quand même un peu. Mais après je me dis que j'aurai une récompense au paradis. Si c'est un célibataire sur le front, au moins il aura un soutien moral. Après son combat quand il rentrera, il pourra parler à quelqu'un. J'espère que je tomberai sur quelqu'un de bien, mais c'est

tous des hommes bien ceux qui sont là-bas. Et derrière chaque grand *moudjahid* se cache une femme. »

Pour autant, une fois sur le terrain, la réalité s'avère souvent moins romantique pour les femmes. Celles-ci se heurtent vite à deux obstacles : l'ennui et l'insécurité. Et cette double problématique ne cesse de s'intensifier depuis le début de 2014, les jihadistes étant attaqués de toutes parts : les forces du régime Assad et leurs alliés chiites iraniens, libanais et irakiens, mais aussi les kurdes autonomistes et même les rebelles sunnites non-jihadistes de l'ex-Armée syrienne libre (ASL). Dès le premier mois, ces combats internes entre rebelles ont fait près d'un millier de morts et visent en particulier les combattants étrangers et leurs familles. Devant cette évolution, certains cheikhs jihadistes ont fini par déconseiller l'émigration jihadiste en famille. Quelques mois après son arrivée en Syrie, la nouvelle épouse de Yassine souhaite d'ailleurs rentrer en France. « Elle veut quitter la Syrie, c'est dur elle a du mal. Elle a vraiment du mal. La nuit avec les bombardements. En plus les combats se sont intensifiés. Le front il s'est

rapproché, elle est en panique. » Non arabophone, souvent seule, cloîtrée avec ses deux enfants, elle trouve le temps long dans ce pays inconnu, frappé par la guerre. « Moi, je rentre tard le soir. C'est pas facile pour elle et je la comprends. Si j'avais su ce que c'était le terrain avant de venir je ne pense pas que je serai venu accompagné. C'est vraiment dur pour une femme. » Pourtant, les départs au « *jihad* matrimonial » de jeunes Françaises se poursuivent. Même quand elles sont mineures. En janvier 2014, une adolescente sans histoire de 15 ans a ainsi quitté le sud de la France à l'insu de sa famille d'origine marocaine pour aller se marier en Syrie avec un autre jeune Français, mineur également, arrivé quelques mois plus tôt dans les rangs de *Jabhat al-Nusra*. Il leur avait suffi de quelques échanges sur Facebook et sur Skype pour décider de s'unir en Syrie. Peu après le départ de la jeune fille, sa famille porte plainte pour enlèvement et alerte les médias. Mais, de Syrie, le prétendant tient « à faire les choses bien », conformément à sa conception de la *charia*. Il téléphone au père pour lui demander officiellement la main de sa fille. Celui-ci refuse et l'implore de rentrer. En vain.

20. *Muhajirun* (*muhajir* au singulier) est une appellation remontant au temps de l'Hégire, c'est-à-dire de l'exil du Prophète Mohamed et des siens de La Mecque vers la ville de Médine. En arabe, le terme désigne les combattants jihadistes étrangers, littéralement « ceux qui ont émigré pour le combat », pour défendre ceux qu'on appelle les *ansar*, c'est-à-dire les habitants de la zone en guerre, en l'occurrence les Syriens.

21. Les salafistes quiétistes sont particulièrement hostiles aux jihadistes qu'ils qualifient de terroristes. Leur courant, très majoritaire en France comme en Europe, ne prône pas la violence ni la révolte contre l'autorité de l'État. Ils refusent toute intervention dans le champ politique et se concentrent sur le prosélytisme religieux et l'étude des textes saints.

22. En arabe, le mot aquida signifie « croyance », sous-entendu la bonne croyance dans la bouche des jihadistes. Mais en France, les partisans du jihad ne se qualifient pas eux-mêmes de jihadistes ou de salafistes, mais plutôt de « frères et sœurs de la *aquida* », ou tout simplement de musulmans car, dans leur esprit, ils sont les seuls authentiques musulmans.

23. La *Dawla* est le diminutif utilisé par ses partisans pour désigner la « Dawla al Islamiya fi Iraq wa Sham », c'est-à-dire en français l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL) ou Isis en anglais pour « Islamic State of Irak and Sham ». Beaucoup de Syriens préfèrent l'appeler par son acronyme arabe Daesh car Dawla signifie « État » en arabe, ce qui reviendrait à admettre que le groupe EIIL a désormais supplanté l'État syrien dans les zones qu'il contrôle. Autrefois connu sous le nom d'al-Qaida en Irak, ce groupe s'est depuis libéré de la tutelle d'al-Qaida central, à la différence de son frère rival Jabhat al-Nusra, qui a lui plusieurs fois renouvelé son allégeance à la maison mère de l'organisation d'Oussama Ben Laden.

24. Les *shabihas* (les « fantômes » selon une traduction approximative) sont les miliciens armés du régime Assad responsables de nombreuses exactions contre les civils.

« J'ai cherché sur Google comment se reconvertir.
J'ai découvert qu'il fallait juste prononcer la shahada. *Donc je l'ai fait toute seule derrière mon ordinateur. »*

5

Cheikh Google et « lol *jihad* »

Clémence se souvient d'une enfance heureuse en pleine campagne française, dans une vaste propriété, au milieu des vaches et des poneys. Le hameau de la maison familiale ne compte même pas cinq cents habitants. Et pas un musulman à l'horizon. « Je n'ai jamais grandi avec des Arabes, mais plutôt dans une famille un peu raciste. Mes deux parents sont français de souche, un peu bourgeois. » Peu après sa naissance, la famille quitte la région parisienne pour élever

Clémence « loin de la délinquance ». Inscrite au catéchisme, le dimanche, elle fréquente l'église et s'acquitte des sacrements. « La communion, je l'ai faite par culture, parce que mes parents allaient être contents. Je savais pas que j'avais la possibilité de dire non. Je l'ai fait sans réfléchir, mais aussi parce qu'en fait j'ai toujours cru en Dieu. » Cette foi, Clémence l'a reçue de ses parents pratiquants. Pourtant, très vite, sa réflexion sur le dogme de l'Église romaine la conduit à remettre en question certains concepts tels que la Trinité ou le culte des saints qui font du catholicisme, à ses yeux, une religion polythéiste. « J'ai toujours été monothéiste. Pour moi, il n'y a qu'un seul Dieu et je n'ai jamais cru que Jésus était le fils de Dieu. Dans le catholicisme, il y avait des incohérences que mon cœur n'acceptait pas. Comme invoquer la Vierge Marie ou les saints ? Je me disais toujours "Mais qu'est-ce qu'il va faire pour moi le saint ?" J'ai toujours conservé ce qu'on appelle la *fitra* en islam, c'est-à-dire la croyance saine. Cette croyance, je l'ai toujours eue, toujours conservée en moi, mais je ne savais pas ce qu'était l'islam à cette époque. J'avais un besoin de spiritualité. Et vers mes 17 ans, j'ai commencé à bien chercher dans le

christianisme et puis vraiment ça a été la rupture. Malgré tous mes efforts, je n'adhérais pas, je n'arrivais pas à me forcer. C'était trop contradictoire, trop illogique. » Perturbée spirituellement, Clémence cesse alors toute pratique religieuse pendant un an. Jusqu'au jour où, en flânant devant les rayons d'une librairie, elle tombe sur une édition bilingue du Coran.

« J'ai cherché sur Google comment me convertir »

« Et là, la petite Blanche que je suis l'a pris et lu à l'envers. J'ai commencé de gauche à droite au lieu de droite à gauche, et donc forcément la première sourate que j'ai lue c'était : "*Il n'y a pas de dieu digne d'être adoré en dehors d'Allah, il n'a pas engendré, il n'a pas été engendré*", et je me suis trop sentie visée. Parce que c'était vraiment ça qui me gênait dans le christianisme. » Une révélation quasi instantanée perçue par la jeune fille comme un signe divin. Cette sourate répond à toutes ses interrogations sur le christianisme. Clémence, alors étudiante en BEP, a le sentiment que Dieu lui envoie un

message directement. À son retour, la lycéenne se connecte sur Internet pour en savoir plus. « J'ai cherché "*Islam*" ou "*Allah*". Jamais je n'avais eu cette idée avant. Et là, je me suis mise à pleurer. J'étais trop heureuse. Je me suis dit : "Waouh ! En fait, j'ai une religion !" J'appartenais à une communauté mais je ne le savais pas. Depuis tout ce temps je me sentais toute seule dans mes pensées. Et là, je découvre qu'il y a d'autres gens qui pensent comme moi. Aussitôt, j'ai essayé d'en parler autour de moi mais, à 17 ans, c'est pas un sujet qui passionne. Et donc je me suis convertie, un peu après mes 18 ans. »

À cette époque, Clémence n'a encore jamais rencontré de musulman. Aucune mosquée, aucun imam dans son entourage. Mais cela n'empêche pas sa conversion à l'islam, toute seule, grâce à Internet. « J'ai cherché sur Google comment se reconvertir. J'ai découvert qu'il fallait juste prononcer la *shahada*. Donc je l'ai fait toute seule derrière mon ordinateur, dans mon petit village. Les gens ils croient que ça se passe comme on voit dans les médias. Ils s'attendent à une espèce de rupture, de haine, je sais pas. Mais

moi c'est comme un cheminement, une suite logique. Je me suis convertie comme ça, tout simplement. » Sa famille, catholique, est heurtée par ce passage d'une religion à l'autre même si Clémence tente de se faire discrète. « Chez mes parents, je ne pouvais pas exprimer ma religion de façon vestimentaire, parce que c'est une humiliation pour eux. Je ne pouvais pas mettre le voile chez eux, dans ce petit village où tout le monde se connaît. Alors j'ai commencé à m'habiller comme un sac à patates. J'avais rien sur ma tête mais je préférais couvrir mes fesses et mes cuisses, mes jambes avec des jupes longues, que mes cheveux. Je ne savais pas où acheter le voile ou ce genre de tenues. J'allais toujours dans les magasins habituels comme H&M ou Promod. Je superposais plein de trucs moches qui vont pas ensemble. »

Rapidement, les forums islamiques féminins vont lui offrir de précieux contacts. Elle se fait des amies musulmanes sur Facebook puis engage avec elles des conversations téléphoniques. Un jour, Clémence finit par prendre le train pour Paris et y rencontrer ces jeunes femmes. Elle découvre alors leurs *jilbeb*, ces longs voiles laissant seulement apparaître leur visage, tolérés par la

loi française. Une nouvelle révélation pour Clémence. « Quand je les ai vues pour la première fois je me suis dit dans ma tête “waouh, c’est comme dans le verset du Coran qui dit *“et couvrez-vous avec un grand voile*”. J’avais jamais vu ça avant. Elles m’en ont offert un et je le mettais à chaque fois que j’allais les voir, dès que j’étais dans le train. Mais quand je rentrais chez moi, je l’enlevais dès que j’arrivais devant la maison. Du coup j’essayais de sortir le moins possible en me disant, comme je ne me voile pas, l’important, c’est de ne pas être trop dehors. Mes parents ne m’ont jamais vue avec le grand voile. Mon père m’a déjà surprise à mettre un petit foulard, mais pas un grand voile comme ça. » Malgré ses précautions, ses proches encaissent mal la conversion de Clémence. « Au début ça passait très, très mal. Ils disaient que c’était une crise d’adolescence. Ils se disaient ça va passer, elle a peut-être envie de se marier avec un Arabe. Peut-être qu’elle trouve ça cool de pas manger de porc. Parfois ils me voyaient à 4 heures du matin, la lumière allumée en train de faire la prière. C’était un peu dur pour eux. Mais voilà il n’y avait rien de dramatique. » Ses parents tentent de se montrer compréhensifs, mais les tensions

se multiplient, notamment avec ses frères et sœurs plus âgés. « Nous ne sommes plus en contact, on s'est jamais trop aimés. Je les connais mais j'ai du mal à croire que ce sont mes frères et sœurs. J'ai pas d'affection pour eux. Ils sont pas du tout convertis. Ma sœur c'est la pire de la famille. Un jour elle est arrivée dans ma chambre elle a trouvé tous mes livres, elle les a attrapés, montrés à mon père et elle voulait les brûler. Sous mon lit, elle a tiré le tapis de prière du bout de ses doigts comme une serpillière. Elle voulait aussi le brûler. Mon père, qui pourtant détestait vraiment l'islam, il m'a défendue contre elle tellement c'était injuste. »

Peu après cet incident, Clémence quitte le domicile familial pour aller vivre avec Souleymane, rencontré sur Internet. Les deux jeunes gens se marient religieusement, dans un appartement, en catimini, moralement cautionnés par deux frères. « On s'est mariés en loucedé. Mes parents ne l'ont su qu'après. Ça les a un peu blessés, mais sur le moment j'ai cru que c'était mieux, et puis après j'ai eu un peu de regrets. Pour eux, je vis avec mon petit copain.» Le couple emménage loin de la famille de Clémence

avant de donner naissance à un enfant. Souleymane travaille comme ouvrier mécanicien, mais la jeune maman est sans emploi. « J'ai fait des petits boulots mais après je suis devenue musulmane. » Ce mariage lui permet de porter sans entraves son *niqab,* mais cette tenue, qui ne laisse voir que les yeux, est interdite en France et limite considérablement ses sorties. Le couple vit relativement isolé, cantonné à ses relations virtuelles, sur Facebook et les forums de discussion. « On est deux personnes simples. On est pas si pieux que ça. On fait des péchés nous aussi. On regarde des séries. On aime bien *The Walking Dead*, *Breaking Bad* et *Lost*. Enfin on regarde ce genre de séries mais on sélectionne sur Internet pour pas qu'il y ait trop de nudité ou de *shirk* (idolâtrie) dedans. »

Le premier réflexe est de poster une photo

Dans sa nouvelle vie, Clémence aurait pu se limiter à un islam de France modéré et pacifique. Mais Internet va l'entraîner plus loin, vers la branche jihadiste du salafisme. Sa quête sur Google la mène de forums en vidéos prônant le

retour à une religion orthodoxe telle que transmise par le Prophète au VIIe siècle. Une pratique qui se veut dépouillée de toute innovation, avec un *jihad* présenté comme sixième pilier de l'islam, obligatoire pour tout musulman, surtout s'il s'agit de défendre des sunnites opprimés, comme en Syrie. À quelques jours du grand départ, Clémence le reconnaît sans détour : « Internet c'est trop important. Ça a marché sur moi. J'ai été trop réceptive à la propagande. Ça m'a trop touchée. C'est ce qui m'a décidée à partir et maintenant *in sha Allah,* si j'y arrive, une fois là-bas, en Syrie, je ferai moi-même ma propre propagande pour aider les gens à venir. »

Sans Internet et les réseaux sociaux, Clémence, Souleymane et leur enfant en bas âge n'auraient sans doute jamais pu se rendre en Syrie. Google, YouTube et les forums les ont initiés au dogme salafiste jihadiste. Facebook leur a offert les contacts pour rejoindre *al-Qaida*. À l'idée du *jihad*, le public non averti s'imagine encore des filières, des cellules tentaculaires, des réseaux internationaux très structurés, voire une chaîne de commandement pyramidale. Auxquels s'ajouteraient des

recruteurs fouillant les mosquées ou les quartiers. Si cette représentation correspondait à une réalité des années 1990 au milieu des années 2000, elle relève désormais d'un passé quasi folklorique. Car, en 2013, le jihadiste combat en Syrie avec une kalachnikov dans une main et un smartphone dans l'autre, sur lequel on trouve les applications familières à tout adolescent : Facebook, Skype, Twitter, Ask et Instagram. La guerre fait rage en Syrie mais, dans le chaos, les cybercafés et le Wi-Fi fonctionnent. L'un des premiers réflexes d'un apprenti *moudjahid* français parvenu sur le terrain est de poster une photo de lui armé sur son profil personnel. Le jeune combattant connecté, qui renvoie alors l'image d'un « *jihad* cool », devient instantanément un point de relais pour tous ses amis *Facebook* restés en France derrière leur écran.

Sur les réseaux sociaux, les jeunes jihadistes français affichent sans retenue leur quotidien en Syrie. Les uns, parfois mineurs, posent tout sourires avec leur arme automatique, assis sur un canon antiaérien, derrière un drapeau noir, vêtus d'un *kamis* militaire ou d'un simple survêtement Lacoste. D'autres s'amusent à poster

des photos et des vidéos les montrant partant au front, ou en train d'investir le palais d'une figure déchue du régime Assad, ou encore barbotant dans la piscine d'une luxueuse propriété d'Alep. Parfois, leur femme pose elle aussi, en *sitar* [25] noir, fusil d'assaut et grenades à la main. Certains proposent des *anashid* en français à la gloire *d'al-Qaida* et de Mohamed Merah. D'autres se lancent dans la confection méticuleuse, face à un téléphone portable, d'une bombe artisanale. Un statut Facebook peut également servir à diffuser des informations sur le front ou à annoncer la mort d'un frère français survenue lors d'une bataille ou d'une opération suicide. Si possible, une photo montrera aussi sa dépouille l'index levé en signe de l'ultime *shahada* et le visage souriant, preuve de sa félicité au seuil du paradis. On y vante souvent la douce et envoûtante « *odeur de musc* » émanant du cadavre du martyr. Ces images exercent une vraie fascination sur les amis restés en France. Aussitôt arrivés en Syrie, des dizaines de jeunes Français deviennent ainsi les meilleurs ambassadeurs du *jihad*, générant à leur tour un nombre exponentiel de vocations dans l'Hexagone, y compris auprès des mineurs.

« *Lol* jihad »

Toutefois, cette activité sur des profils Facebook ouverts au public ne va pas sans créer des dissensions internes. Certains commettent l'imprudence de se photographier devant la base de leur groupe armé, offrant ainsi des renseignements stratégiques à l'ennemi. La désinvolture de certains leur vaut parfois une mauvaise réputation auprès des autres *moudjahidin*. Plusieurs d'entre eux se sont vus rappelés à l'ordre par leur émir. Car la visibilité des combattants étrangers sur Internet peut aussi augmenter leur valeur en cas de capture par l'ennemi. Les jihadistes n'éprouvent aucune gêne, en revanche, à diffuser les exécutions par balles et les décapitations de miliciens (*shabiha*) du régime Assad ou d'autres rebelles non jihadistes. Durant l'été 2013, un Français d'une vingtaine d'années postait ainsi sur son profil Facebook une vidéo intitulée « Deux *shabiha* que l'on a égorgés *al hambdoulilah* ». Difficilement soutenables, les images, filmées au téléphone portable, montrent deux prisonniers allongés au sol, pieds et poings liés. Tour à tour, un homme cagoulé les saisit à la gorge et entame la découpe de leur tête, au

couteau, sous les cris d'encouragement « *Allah Ouakbar* » de ses camarades. La scène dure d'interminables minutes et n'épargne aucun détail, aucun bruit, aucun cri. Le sang jaillit puissamment des gorges ouvertes des prisonniers encore en vie. Une fois décapités, leurs têtes sont exhibées en trophée puis jetées dans un trou déjà creusé. « *Je pourrais même pas faire ça sur un mouton lol dégueulasse même si le gars le mérite* », s'émeut un adolescent resté en France. « *Mdr. C'est une sunna akhy* [26] », répond l'auteur de la vidéo. *Dis pas que c'est dégueulasse akhy, oublie pas que c'était la façon de faire du Prophète et il riait même quand il le faisait !* » Un autre enchaîne sur cette boutade : « *Au moins ces deux-là, on peut dire qu'ils n'ont pas la tête sur les épaules lol.* » Là où, autrefois, il fallait déployer des trésors de ruses et de précautions pour entrer en contact, *via* des forums codés et des messages cryptés, accessibles par *proxy* [27], avec des *moudjahidin* cachés à des milliers de kilomètres, la Syrie devient, avec Facebook et Internet, un lieu ouvert, accessible. L'immédiateté des échanges et la maîtrise des réseaux sociaux permettent, avec une facilité déconcertante, de plaisanter « en mode lol mdr [28] »

avec un Français *d'al-Qaida* au sujet d'une décapitation, comme on le ferait de n'importe quelle pitrerie potache avec un copain de collège.

Facebook a dépoussiéré le *jihad* de Ben Laden en le sortant de la clandestinité des forums pour donner naissance à ce « lol *jihad* » accessible aux adolescents, plus tendance, moins effrayant. Sur Facebook a ainsi été lancé le premier « Web magazine » dédié à cette nouvelle culture jihadiste 2.0 et francophone. Tout est basé sur l'humour, avec un sens certain de la provocation. Créé par Bader Lanouar, un jeune Tunisien de Sousse, *SLF Magazine, le magazine du salafi moderne* rassemble un large public français. Comme tout magazine spécialisé, *SLF* a sa rubrique « lifestyle ». On y évoque « la version camouflage du classique Air Max 95 » pour « combattre nos ennemis avec style », ou « Nike Free, la chaussure préférée des jihadistes en Syrie ». De même, la rubrique « tourisme » permet de découvrir « les 5 destinations de rêve pour un jihadiste ». Tout d'abord l'Afghanistan pour « *suivre les pas d'Oussama Ben Laden, côtoyer le peuple qui a ravivé le jihad dans le monde. Rien n'est plus excitant que de passer un*

moment dans les montagnes de Tora Bora ». Ensuite, la Syrie, « *nouvelle destination de rêve pour tous les jihadistes. Plus facile d'accès que la première, il suffit de prendre un billet aller simple pour la Turquie et les passeurs s'occuperont du reste* ». Puis viennent la Tchétchénie, la Palestine et l'Irak « *pour se familiariser avec le pistolet silencieux. La guerre sunnite vs chiites vs Américains vs apostats y fait rage mais les habitants sont très accueillants et la bouffe est pas mal* ». Avec des articles comme « *Qu'est-ce que l'islam Bisounours et qui sont les imams Pokemon ?* », le Web magazine taille en pièces, avec ironie, l'islam modéré : « *L'islam Bisounours est un islam rose bonbon, l'islam du monde de Barbie, c'est un islam édenté, désarmé, altéré, un islam recouvert d'un papier cadeau bordeaux bariolé, avec des cœurs et des papillons, un islam parfumé, au Coco Chanel n° 5, un islam déformé, qui plaît aux gouverneurs et aux mécréants, un islam soft, doux, peace, zen, un islam hippy [...]. Un islam où l'on est musulmans sans rien à voir avec l'islam.* » Dans sa rubrique « mode », le Web magazine chambre les *hipsters*, ces jeunes Occidentaux branchés qui portent chemises à carreaux et barbes

fournies, avec un article intitulé : « Pourquoi les *kouffar*[29] essaient-ils de nous ressembler ? »

25. Le *sitar* (« rideau » en arabe) est le voile féminin le plus intégral. Il ajoute au *niqab* un tissu noir qui vient également recouvrir et cacher les yeux.

26. *Akhy* signifie mon frère et « c'est une *sunna* » revient à dire qu'il s'agit d'une règle édictée par le Prophète.

27. Sur les forums, les jihadistes utilisent souvent des *proxy*, c'est-à-dire des programmes servant d'intermédiaire, pour cacher leur adresse IP et ainsi éviter d'être repérés par le renseignement.

28. En langage Internet, « lol » signifie « *laughing out loud* » tandis que « mdr », son équivalent français, correspond à « mort de rire ».

29. *Kouffar* (*kaffir* au singulier) signifie « mécréants » en arabe.

« Ils ont raison d'avoir peur d'Internet
ces mécréants ! Parce qu'il y a beaucoup de gens,
je les ai ramenés en Syrie grâce à Facebook. »

6

Abu Facebook, le recruteur

Sur l'écran, à 4 000 km de Paris, le jihadiste facilitateur sourit à sa Webcam, vêtu de son *kamis* à motif camouflage, frappé de l'insigne de l'État islamique d'Irak et du *Sham* (EIIL). Abu Nai'ïm, 23 ans, est un Français converti. Dans son autre vie, il fut dealer en banlieue et présente le même profil que la plupart des petits soldats français du *jihad*. Élevé dans le christianisme, converti à l'islam depuis seulement trois ans, le voilà désormais bien implanté en Syrie où il a combattu pour divers groupes affiliés à *al-*

Qaida depuis plus d'un an. Sur place, il s'est même marié avec une convertie, venue elle aussi d'Occident. Lors de son arrivée, au printemps 2012, l'émigration vers ce pays représentait une aventure plus complexe. La zone contrôlée par la rébellion était largement plus réduite et constamment bombardée par l'aviation et l'artillerie syrienne. Les combats, bien plus réguliers, les conditions de vie, plus rudes, surtout en hiver. La ville d'Alep était encore intégralement contrôlée par les forces de Bachar el-Assad. Un an plus tard, le contexte militaire a évolué. La deuxième ville du pays est désormais contrôlée aux trois quarts par les rebelles, ce qui facilite la venue massive de volontaires français. Et, chaque fois, tout démarre sur Facebook. « Moi quand je suis arrivé il y a un an, ça n'avait rien à voir avec maintenant. La vérité, c'est que les gens je les attrape partout sur Facebook. Je vois les gens, les *kouffar* de France, ils disent oui on a peur d'Internet, les jihadistes sur Internet, etc. Mais vous avez raison d'avoir peur ! Ils ont raison d'avoir peur ces *kouffar* ! Parce qu'il y a beaucoup de gens je les ai ramenés en Syrie et je les ai ramenés à partir de là. Donc ils ont raison d'avoir peur, voilà je leur dis la vérité. Les réseaux

sociaux, ils pourront jamais assez bien les surveiller. Moi je vais continuer mon travail et je vais continuer à faire venir des gens et eux ils continueront à rien pouvoir faire pour les empêcher de venir. Ça c'est une réalité [30] ! »

Quand il n'est pas au combat ou en train d'acheminer dans son 4 × 4 des Français en provenance de la frontière turque vers Alep, ce jihadiste passe son temps à recruter sur les réseaux sociaux. « Facebook ça permet de cibler. Grâce à cela, rien que sur les deux dernières semaines, une dizaine de frères sont arrivés, sans compter les femmes et les enfants. Moi, chaque semaine pratiquement je fais rentrer quelqu'un. Je fais même rentrer des femmes avec des bébés par la frontière légale. C'est quelque chose de nouveau, bien sûr. Avant, il n'y avait pas de gens comme moi. Donc ceux qui venaient, c'était de façon totalement désorganisée. Aujourd'hui, c'est très simple. Ça peut prendre une journée pour arriver. Départ de Paris et arrivée en Syrie dans la même journée. Ensuite moi je vais les chercher à la frontière. Après, il y a l'entraide entre frères. On essaie de leur trouver des logements. Ensuite, on amène le frère, on le présente

à l'émir. On lui fait une recommandation pour qu'il soit accepté au sein du groupe, etc. Après, tous, ils prêtent serment à l'émir et ils suivent le chemin normal d'un *moudjahid*. Ils vont au camp d'entraînement pendant au minimum un mois. Un mois, c'est vraiment un minimum. Après un mois on sait juste tenir la kalach, c'est tout. Mais c'est un minimum pour la formation militaire de base. Après on peut se spécialiser. On sort de là, on est prêt à combattre. Quand je suis arrivé moi, c'était pas du tout aussi bien organisé. »

« Wake up Oumma »

Les combattants français attirent ainsi en Syrie, chaque semaine, de nouveaux compatriotes. Clémence et Souleymane en témoignent, eux qui, dans la vie réelle en France, ne connaissaient aucun jihadiste. Avant leur départ, tout s'est joué dans leur appartement par simple tchat avec un « facilitateur ». « C'est 100 % Internet. 100 % Facebook. Je suis connecté à 200 %, tout se passe par Facebook avec des frères qui sont là-bas. » Yassine, évoqué dans les

deux premiers chapitres, raconte avoir suivi le même mode opératoire grâce à sa page Facebook diffusant ses propres poèmes jihadistes. « Cette page, ça a été pour moi l'élément déclencheur. Avant ça, j'étais seul. Dès que j'ai fait ça, j'ai rencontré un frère qui a fait des vidéos sur le retour du califat. Aujourd'hui il est au *Sham*. C'est lui le premier qui est parti. Lui de toute manière il compte faire des vidéos là-bas. On sera dans le même groupe que lui. C'est quelqu'un de super ouvert. C'est un jeune de mon âge. *Mash'Allah,* déterminé, qui a une grande source de savoir. Moi, je connais plus d'une centaine de contacts Facebook qui sont déjà là-bas. Plus on regarde les vidéos des frères qui appellent à venir, plus on a envie d'y aller. Moi aussi je vais bombarder de vidéos, avec le turban et la kalach. » Facebook est donc devenu incontournable, à l'intérêt multiple. Le réseau social permet l'intégration à une communauté, puis garantit une certaine discrétion. Chacun dispose de plusieurs comptes anonymes, noyés dans la masse. Il assure aussi un prosélytisme efficace en touchant un public large, pas nécessairement sensibilisé à la cause. Le phénomène a fini par supplanter les fameux forums jihadistes, dont la plupart sont en arabe,

accessibles, sur invitation, à quelques initiés dotés de codes et d'une recommandation. Même le principal forum francophone *Ansar al Haqq* est moins consulté car extrêmement surveillé par la police. S'y connecter est forcément suspect, quand la fréquentation d'un réseau social ne l'est pas.

En France, les premières pages Facebook pro-jihad, récemment apparues, assurent désormais l'essentiel de la prédication. L'une des pionnières s'intitule « Wake up Oumma [31] ». Cette page « *pro-moudjahidin et anti-taghout* [32] » a été lancée en 2008 par Abu Selyân, un sans-emploi de 28 ans résidant à Nice. Cette publication, exclusivement francophone, administrée par trois à cinq personnes suivant les périodes, s'adresse à un public de néo-jihadistes non arabophones. Lors des conflits au Mali, elle vilipendait « *la guerre des croisés français contre les musulmans* » et dénombrait jusqu'à 12 000 abonnés. Ses administrateurs flirtent chaque jour avec les limites facebookiennes de la liberté d'expression [33], notamment en postant des vidéos de décapitations avec pour message : « *L'Islam que tu le veuilles ou non.* »

Régulièrement censurée, la page renaît à chaque fois, drainant en moyenne 2 000 à 3 000 fans. Abu Selyân s'enorgueillit d'avoir compté parmi eux un certain Jérémie Louis-Sidney, ancien rappeur guadeloupéen passé à l'islam après une vie de délinquant, devenu chef de la cellule jihadiste de « Cannes-Torcy », et tué les armes à la main par le Raid, à Strasbourg, en 2012. Après avoir découvert ses empreintes sur une grenade lancée dans une épicerie casher de Sarcelles (Val-d'Oise), la police l'avait filé pendant un an. Elle lança une intervention quand le renseignement soupçonna son groupe, d'une dizaine de membres, de préparer une action terroriste d'envergure.

Les enquêteurs retrouvèrent à Torcy (Seine-et-Marne), dans le garage d'un de ses complices, également converti, une liste d'associations juives, trois fusils, un millier de munitions, trois kilos de nitrate de potassium, une cocotte-minute, des câbles électriques et des ampoules de phare. Tous les ingrédients nécessaires à la confection d'une bombe artisanale, sur le modèle de celles utilisées pour les attentats du marathon de Boston, aux États-Unis, le 15 avril 2013. Rien de plus facile que de se procurer de l'explosif. Le

nitrate de potassium, utilisé comme engrais dans l'agriculture, est en vente libre en France. Il sert d'ingrédient de base aux explosifs des jihadistes du monde entier ; lesquels peuvent trouver dans la revue anglophone *Inspire*, éditée par *al-Qaida* dans la péninsule Arabique, toutes les recettes pour « *fabriquer une bombe dans la cuisine de maman* [34] ». Toutefois, si Abu Selyân relaie ce magazine sur sa page, s'il défend aussi les actes de Mohamed Merah, il n'appelle pas pour autant ses milliers d'abonnés à commettre de telles actions en France. Bien informé des risques judiciaires encourus, il préfère inciter au *jihad* à l'étranger. Son objectif vise à diffuser l'« *islam authentique* » au plus grand nombre.

Retour tardif vers l'islam

Bien que de culture musulmane, Abu Selyân se considère également converti parce qu'il a lui aussi découvert sur Internet la foi vainement cherchée dans les mosquées françaises. Ses parents, des Tunisiens non pratiquants, ne lui ont pas donné d'éducation religieuse. « Je ne priais même pas. Les années ont passé, collège, lycée,

fac et compagnie. À l'époque, j'étais occupé à autre chose : sortir le soir, cigarettes, et tout ce qui va avec. » À 23 ans, sous l'influence d'une jeune femme, il se détourne de sa vie licencieuse pour se recentrer sur sa quête spirituelle. Commence alors une longue période d'errance guidée par des vidéos de prêches trouvées sur YouTube. « Au début, j'étais encore dans le neutre, dans l'islam avec lequel tout le monde est d'accord. À cette époque-là, Ben Laden pour moi c'était un terroriste qui sait pas où il va. J'étais gentil avec tout le monde, costard cravate, tendre la joue quand je reçois une gifle, etc. L'islam à la base c'était ça pour moi. J'aimais bien Tariq Ramadan, j'étais content quand il arrivait à clasher des politiciens dans les débats à la télé. À cette époque-là, si on devait me classer quelque part, on va dire que j'étais un peu dans la tendance Frères musulmans. » Abu Selyân cherche dans les mosquées du sud de la France le bon *minhaj*, soit la juste voie islamique. La quête s'avère ardue. Le jeune homme va de déception en déception. À Nice, il approche des Ahbash, une organisation sunnite orthodoxe qu'il qualifie rapidement de « secte ». À Cannes, un converti au salafisme quiétiste lui propose de suivre les

cours de sa mosquée. « Là, j'ai vu qu'ils étaient très pointilleux, la barbe bien peignée, les habits stricts, pas de pantalons, tous avec soit le *sarouel*, soit le *kamis* qui laisse apparaître aucune forme, pas de mixité, pas de regards. Pour moi, à l'époque c'était un peu choquant de voir ça. Mais je me suis dit ça doit être comme ça. Je ne vais pas renier ce que le Prophète a fait. » Mais, au bout d'un an, Abu Selyân se convainc par ses lectures sur Internet qu'il s'agit d'une mosquée de « *talafis*, de pseudos-salafis », qui rejette le *jihad* et suit les consignes des oulémas d'Arabie saoudite, alliée de l'Occident. « Ils se disent salafis, c'est-à-dire suiveurs des pieux prédécesseurs, mais on sait très bien que les pieux prédécesseurs ne se seraient jamais alliés avec leurs ennemis comme eux le font avec les Américains, les juifs ou les chiites ! »

Le jeune homme s'éloigne donc de ce cercle. « À partir de ce moment-là j'étais vraiment, vraiment dégoûté. Je me suis dit : "Si deux fois où je demande à être guidé je tombe sur des sectes, quelle est la vraie voie ?" Donc je me suis mis à pleurer dans mon coin et je me suis plus mélangé à personne. » Abu Selyân se retrouve seul face à son ordinateur, toujours en quête de

l'islam « authentique ». Celle-ci finit par aboutir avec la découverte d'une série de vidéos intitulées « 19HH », qui entend raconter la véritable histoire de l'humanité. Son auteur, Omar Omsen, est une figure centrale de la « jihadosphère » francophone. Né au Sénégal, il a grandi en France avant d'y retourner au printemps 2013. À 38 ans, Omar s'est hissé au niveau de chef spirituel de la brigade française du front *al-Nusra* en Syrie. Issu du grand banditisme, ancien braqueur, Omar Omsen a opéré un retour tardif vers l'islam après de multiples condamnations et des années de prison, jusqu'à devenir aujourd'hui l'un des prédicateurs les plus influents du Web jihadiste francophone. Ses vidéos sont réalisées à partir d'images d'actualité et de films recyclés sur fond de musique dramatisante, de récitations de textes saints interprétés à sa manière et de théorie du complot sur la mort de Ben Laden.

Malgré leur caractère rudimentaire, ses vidéos ont eu un impact considérable sur des dizaines de jeunes Français comme Abu Selyân. Après les avoir visionnées, le Niçois décide un jour d'interpeller, par courriel, le prédicateur afin de savoir si le téléchargement de logiciels

piratés est licite en islam. La réponse d'Omar, qui rend le vol, assimilé à un butin de guerre, licite, le séduit immédiatement. « En fait, il me répond en me racontant l'histoire d'une bataille où le Prophète a ordonné à trente de ses hommes d'aller attaquer une caravane. En langage d'aujourd'hui il a dit c'est comme aller faire un braquage. Donc j'ai dit OK mais par rapport à aujourd'hui ? Il me dit "mais aujourd'hui les savants ont dit que depuis qu'il n'y a plus de califat et que les ennemis de l'islam font une guerre ouverte aux musulmans eh ben, il est permis de taper dans leurs économies". Donc il m'a expliqué que c'était pas du tout *haram* de télécharger un logiciel, surtout si c'est pour le retourner contre eux. » Au cours de leurs échanges par mail, les deux hommes découvrent avec surprise qu'ils habitent la même ville. Ils décident de se rencontrer pour la première fois lors de la grande prière du vendredi d'une mosquée d'un des quartiers HLM de Nice. D'emblée, le discours et le charisme d'Omar convainquent Abu Selyân. « La première question que je lui ai posée, et j'ai eu une réponse assez rude, c'était : "Est-ce que tu crois vraiment que le 11 Septembre c'est Ben Laden qui l'a fait ?" Il m'a

dit “oui”. Là, je lui ai dit “bon là tu délires”. Et lui il m’a dit “non”. Il me dit même que le Prophète, Il a parlé du 11 Septembre dans un *hadith*. Alors là, je lui dis “tu délires encore plus !”. Et il me dit “si, si, le Prophète en a parlé dans un *hadith*. Oui, mais il y a interprétation. Il faut l’interpréter d’une certaine façon. Tu verras, je vais le mettre dans une prochaine vidéo mais je ne peux pas t’en parler pour le moment”. Et un jour, il finit par me donner le *hadith*. Je ne vais pas le divulguer, mais on va dire que j’étais convaincu. En fait c’est un *hadith* qui est connu, que les gens utilisent beaucoup, mais en l’interprétant d’une mauvaise façon. Donc il m’a expliqué que les gens à suivre c’étaient les *moudjahidin*, qu’*Allah* Il a dit dans le Coran qu’Il les guiderait toujours vers la vérité, etc. Et là vraiment y avait pas à discuter. Pour moi c’était clair et net que la bonne *aquida* (croyance) c’était celle-là. »

« Je ne bougeais plus de mon siège »

Dès lors, les deux hommes, associés à un troisième, conjuguent leurs compétences audiovisuelles pour créer de nouvelles vidéos

appelant au *jihad*. Le trio connaît vite son heure de gloire au sein de la communauté. Les services de renseignements, eux, le placent bientôt sur écoute. En décembre 2011, les cyber-jihadistes décident de passer du virtuel au réel et organisent par Internet un grand rendez-vous à Nice avec une vingtaine de frères venus de toute la France. Leur objectif est de partir, tous ensemble, par petits groupes, en Tunisie puis en Libye, afin d'y nouer les contacts nécessaires pour rejoindre les talibans en Afghanistan ou al-Qaida dans la péninsule Arabique (AQPA) au Yémen. Mais, dès la sortie de la gare, tous sont interpellés puis placés en garde à vue. Peu après, tous sont relâchés à l'exception de leur leader, Omar Omsen, placé en détention puis expulsé vers le Sénégal, où il est né et a vécu jusqu'à l'âge de 7 ans, avant d'arriver en France avec le regroupement familial. Entre-temps, ses avoirs ont été gelés en raison de ses liens avec l'organisation *Forsane Alizza* dissoute par le gouvernement. Abu Selyân, lui, sera longuement interrogé par les agents de la DCRI. L'épisode l'a d'ailleurs marqué. « Ils savaient beaucoup, beaucoup de choses. Pour tout ce que je disais, ils m'ont ressorti des écoutes téléphoniques, des

conversations que j'avais eues avec des frères en prison. Ils voulaient tâter le terrain pour savoir si j'avais un projet en cours, si je pouvais les aiguiller sur une possible cellule. Ensuite, ils m'ont parlé de la page Facebook. Ils ont commencé à me demander si j'avais une *kounia* [35]. Pourquoi j'utilisais cette *kounia*. Donc je leur ai dit que tout le monde en a une. Ils m'ont parlé de la page, si je connaissais *Ansar al Haqq*, si je fréquentais ce site. La première, première question c'était : « Connaissez-vous le magazine *Inspire* ? » Donc j'ai souri, j'ai dit : « Oui, j'en ai entendu parler », parce que je connais le magazine, même si en général il est en anglais et moi je gère pas trop l'anglais. Mais ceux qui sont traduits en français, je venais, à peine quelques jours avant, de les télécharger et voilà qu'ils me posent cette question, ça m'a un peu gêné. Je leur ai dit oui j'ai déjà vu ça sur Internet, sur Facebook. Et puis ils me sortaient des trucs que je disais avec ma femme en privé, des morceaux de conversations que j'avais avec elle et je me rappelle pas avoir écrit sur Internet. Des discussions vraiment privées. Je me suis dit mais comment est-ce qu'ils savent ça ? C'est des trucs dont on parle même pas au téléphone. Donc soit

c’est une tierce personne qui a rapporté ça, soit c’est des micros. Après je sais pas si je rentre dans la parano, je me suis dit peut-être qu’il y a quelque chose chez moi. La DCRI quand ils m’ont interrogé, quand je dis ils savaient tout, c’est vraiment qu’ils savaient tout. Ils nous ont même donné le projet presque en avance sur nous ! » Toutefois, au terme de cet interrogatoire poussé, Abu Selyân est relâché sous contrôle judiciaire et reprend ses activités d’administrateur Facebook.

Son cyber-jihadisme menace également son couple. « On pensait même à la rupture à cause de ça. Parfois, je ne bougeais plus de mon siège. Je rentrais à la maison, première chose que je faisais, je m’asseyais devant l’ordinateur… Des fois, je dormais plus. Actuellement je passe la moitié de la semaine là-dessus. Tout mon temps libre y passe. Ma femme se plaint surtout quand je suis sur une vidéo. » Sa dernière vidéo, longue d’une demi-heure, est composée d’images et de témoignages d’exactions commises par des soldats américains en diverses terres musulmanes. Ponctuée d’extraits de vidéos d’*al-Qaida*, elle soutient l’idée d’un *jihad* obligatoire contre les

États-Unis et leurs alliés arabes comme l'Arabie saoudite ou l'armée irakienne. Visionnée plusieurs milliers de fois et estampillée du logo « *Wake up Oumma »,* la vidéo circule sur Dailymotion, Facebook et les forums jihadistes arabophones, comme *Al Fida Islamiya,* et bien sûr francophones, comme *Ansar al Haqq* (les partisans de la vérité). Abu Selyân poste également tous les communiqués, écrits, audios ou vidéos des grands chefs d'*al-Qaida* avec leurs sous-titres en français. De même, il diffuse toutes les vidéos de propagande des groupes islamiques armés qui leur sont affiliés, en version originale, là aussi sous-titrée en français. S'ajoutent encore des photos de *moudjahidin* morts au combat, des poèmes et chants à leur gloire, ainsi que toute information liée de près ou de loin au *jihad* – en France ou dans le monde. « L'objectif, c'est de relayer des infos qui peuvent choquer certains, mais de relayer une information qui n'est pas déformée. Parce qu'on sait que les médias aiment bien déformer, aiment bien changer les termes. Après le but c'est de montrer l'islam authentique et de propager l'islam authentique. Exactement comme moi je l'ai appris, avec les preuves telles qu'elles sont. Par exemple, quand

certains disent qu'il n'y a pas de butin en islam, comme quoi c'est interdit de voler, nous on apporte la preuve que ce n'est pas interdit. Quand on dit Mohamed Merah, il a apporté la guerre ici. Nous, on dit oui mais attends pourquoi il a fait ça ? Est-ce que dans la religion, en islam, il y a un terrain qui a été établi à la base pour dire je vais aller faire la guerre uniquement chez les musulmans ? Alors que les autres se permettent des choses chez les musulmans ? Alors qu'à l'époque les compagnons du Prophète ont dit qu'il n'y avait pas de frontière pour la guerre ? Non, si vous faites la guerre chez nous, nous on fait la guerre chez vous ! »

30. Entretien réalisé en juillet 2013.

31. « *Wake up Oumma* » pour « Réveille-toi, communauté musulmane ».

32. « Anti-*taghout* », c'est-à-dire contre toute forme d'autorité qui n'applique pas la charia.

33. Fin 2013, Facebook a décidé d'autoriser la diffusion des vidéos de décapitations considérées comme une information, à condition que le diffuseur n'en fasse pas l'apologie dans un message.

34. Titre d'un article tiré de la revue *Inspire*.

35. Par souci de discrétion, dans la clandestinité ou non, chaque jihadiste s'attribue ou se voit attribuer une *kounia*, c'est-à-dire un surnom ou un nom de guerre. Pour les hommes, il s'agit le plus souvent de « Abu » (signifiant « père de ») auquel est ajouté le nom de son fils aîné. S'il n'a pas d'enfant, le combattant peut adopter le nom de son choix, par exemple « Abu Jihad ». Même chose pour les femmes mais avec « Oum » (signifiant « mère de ») à la place de « Abu ». La seule *kounia* interdite est celle que portait le Prophète Mohamed : Abu Al Qasim.

« C'est clairement une incitation. Et c'est aussi pour enseigner des choses qu'on n'apprend pas dans les mosquées. Et pour commencer : la hijra *et le* jihad. »

7

Réseaux sociaux *halal*

Sur le Web, l'activisme d'Abu Selyân fait des émules. Depuis le lancement de sa page Facebook en 2008, des dizaines d'autres ont vu le jour. Toutes francophones, au contenu identique, à l'adresse du même public. Celle de Guillaume, 24 ans, converti depuis deux ans et installé en région parisienne, est baptisée « Al-Mûminin », signifiant « commandeur des croyants », titre réservé au calife ou à l'émir d'un État islamique. Administrée par une femme et deux hommes, elle compte en moyenne 2 000

abonnés. « C'est un peu un effet de mode. Une des premières pages que j'ai connue c'était "Wake up Oumma". J'aimais vraiment bien leur travail et avec un frère qui est maintenant en Syrie, je me suis dit, pourquoi pas créer une page pour balancer tout ce qu'on a dans le cœur et après partir de France. Pour moi c'est clairement une incitation. Et c'est aussi pour enseigner des choses qu'on n'apprend pas dans les mosquées. Et pour commencer : la hijra et le *jihad*. Moi j'ai jamais entendu parler de ça dans les mosquées. C'est pour ça que nous, on consacre tout notre temps à parler de ça. Pour moi le *jihad* il est obligatoire, donc pour moi obligatoirement il faut quitter la France pour aller sur une terre où ça combat. Mais on parle aussi des bases de la religion parce qu'on sait que dans notre page, il n'y a pas forcément que des musulmans qui pensent comme nous. Il y en a qui viennent juste de se mettre dans la religion ou qui prient pas, des femmes non voilées qui viennent et qui s'intéressent. Donc on publie des choses sur le jihad et aussi sur les bases de la religion : comment bien faire sa prière, sur le *Tawhid* (l'unicité de Dieu), vraiment des petites bases. »

Comme l'indique son prénom, Guillaume n'a

pas toujours été musulman. Né en France, élevé en banlieue parisienne par des parents d'origine albanaise, il a baigné dans le catholicisme et a « toujours cru en Dieu ». Inscrit au catéchisme il a reçu les sacrements de l'Église puis s'est converti à l'islam à 22 ans après un drame familial. Guillaume, ouvrier intérimaire dans le bâtiment, évoque sa vie d'avant comme étant celle d'un « voyou ». « Je traînais avec les gens du quartier. J'ai fait six mois de prison pour vol à l'arraché et sinon je passais mes soirées à aller en boîte, à rester avec des filles. Je me couchais très tard, je rentrais chez moi bourré. » Contrairement à une idée reçue, peu de jihadistes se convertissent en prison, et Guillaume n'a pas découvert l'islam derrière les barreaux. « En prison il y a peut-être des petits groupes de musulmans mais pas autant qu'on le dit. Y en a mais très légèrement. Moi j'ai plus vu des braqueurs de banque, des violeurs, des pédophiles que des musulmans en prison. » Sa découverte de l'islam lui est venue plus tard et, là encore, avec Internet. Son passage de la délinquance au jihad s'est fait aisément. « Moi je suis d'origine albanaise. Donc à la base nous, on aime beaucoup les armes. Alors dès qu'on m'a parlé de ça forcément j'ai tout de

suite adhéré. Après à force de regarder des vidéos sur Oussama Ben Laden de Omar Omsen, ça a eu une très grosse influence. Je commençais déjà à me poser pas mal de questions et puis je voyais que les musulmans se faisaient massacrer partout dans le monde, que personne ne faisait rien. Après pour moi, y avait plus aucun doute. » Dans son entourage, seule sa mère accepte sa conversion. Son père ne s'adresse plus à lui que pour lui demander de raser sa barbe et tout contact est rompu avec ses anciens amis. Mais Facebook lui en a fourni de nouveaux avec des parcours similaires au sien. « C'est pour ça qu'Internet ça nous sert beaucoup. Ça sert beaucoup notre cause. Ça a permis à beaucoup de gens de rentrer dans la *aquida* (la foi jihadiste). Sans Facebook, ils se seraient jamais convertis. On est vraiment une minorité en France. Il y a vraiment que sur Facebook que l'on peut se croiser. Moi c'est là que j'ai rencontré une vingtaine de frères. » La plupart de ces frères luttent aujourd'hui sur le front syrien, sous la bannière d'al-Qaida. Guillaume se sent donc « un peu seul » en France et prépare son propre départ vers la Syrie grâce au réseau social. « Je vais rejoindre des gens de confiance que je connais,

donc je sais qu'il y aura aucun souci. » Facebook lui permet également de s'entretenir avec des sœurs dans l'espoir de se marier avant son départ au jihad. « Pour nous, les musulmans, c'est un peu une bénédiction Facebook. » À tel point que Guillaume a lui aussi délaissé les forums spécialisés. « Je connais un frère qui habite sur Paris, il a été sur un forum très proche d'al-Qaida et deux semaines après, il a eu une descente de flics chez lui. Donc moi je préfère éviter tout ça. D'un autre côté, Facebook, ça permet aussi aux autorités de mieux savoir qui on est, de nous mettre sur leurs listes. Mais bon on sait très bien qu'on est des milliers maintenant. Ils peuvent pas aller chez tout le monde. Ils vont en attraper un. Juste après y en a dix qui vont entrer dans notre courant. »

Un défouloir

Pourtant, à ses yeux, Facebook est tout sauf conforme à l'islam. Fondé par Mark Zuckerberg, un juif américain, le réseau social diffuse de nombreuses tentations à travers les publicités ou des vidéos de corps dénudés. En outre, les

profils jihadistes sont régulièrement censurés, supprimés ou font l'objet de sanctions provisoires telles que l'interdiction d'envoyer des messages privés pendant trente jours ou des demandes d'amitiés pendant sept jours. Pour contourner cette censure, un groupe de jeunes Français a créé, au printemps 2013, un « Facebook *halal* » exclusivement francophone hébergé à l'étranger. Baptisé Ansar Ghuraba, il incite à déserter l'original pour rejoindre sa réplique jihadiste ouverte à tous les musulmans sunnites partisans de la guerre sainte. L'inscription requiert simplement l'adhésion à certaines règles : déclarer sa foi, se refuser aux discussions mixtes et répondre à quelques questions concernant la connaissance basique du Coran comme le nombre de ses sourates (114). Le reste fonctionne sur le modèle de Facebook : ajout d'amis, messagerie instantanée, actualisation des statuts, partages de vidéos, de photos, etc. Toutefois, les photos personnelles y sont déconseillées car la représentation de soi peut être perçue comme une ostentation ou une tentative de séduction et peut également servir à la police. En revanche, l'appel au jihad et l'incitation au martyre s'y exercent sans limites dès la devise du site

reproduite en bannière de page d'accueil : « On vit comme des lions, on meurt comme des lions. Ansar Ghuraba le 1er réseau social musulman libre, indépendant et non sectaire : *hijra*, *jihad*, *khilafa*. »

Le site dispose également de « salon de rappels » permettant des audio-conférences pour suivre à plusieurs centaines d'internautes à la fois les prêches des figures du cyber-*jihadisme* telles qu'Omar Omsen ou le Belge Jean-Louis le Soumis et de leur poser des questions comme « Faut-il apprendre l'arabe ? » ou « Pourquoi le *jihad* en Syrie est obligatoire ». Très vite, Ansar Ghuraba attire plus de 1 500 membres. Pourtant, six mois après son lancement, ses fondateurs le sabordent, à la suite de dissensions internes et, disent-ils, d'« une infiltration par un chiite qui prétendait être le *Mahdi* ». Pour autant, le « Facebook *halal* » a été relancé peu après, de l'étranger. Devenu le défouloir des partisans du jihad, le site a su toutefois éviter l'incitation aux attentats sur le sol français. Medhi, un adolescent du sud de la France, en a fait l'expérience. En appelant à suivre l'exemple « du frère Mohamed Merah *rahimou'Allah* » (Que Dieu lui fasse miséricorde) par « des actions terroristes

dans les pays de mécréance en France ou en Europe », son profil a été désactivé du site. Avec, en prime, une leçon de morale sur la nécessité de vivre son jihad en terre d'islam plutôt qu'en France. Décontenancé, le jeune homme a alors dénoncé son éviction dans une vidéo YouTube. « Le cheikh Oussama Ben Laden (*rahimou'Allah*) et tous les gens qui l'ont suivi sont unanimes pour dire que le jihad est international jusqu'à la fin des temps. Que chaque personne qui a les moyens de combattre les mécréants partout sur terre, en France, en Afghanistan, au Mali, partout, doit le faire. Quand les musulmans ont un moyen pour faire du mal aux mécréants, il faut qu'ils le fassent, c'est une obligation, pour chaque musulman. » Mais son coup de sang avait suscité quelques railleries sur Internet. Notamment parce que le jeune homme s'était filmé avec sa manette de PlayStation dans les mains.

Les services de renseignement démunis

D'autres fervents du jihad savent, eux, éviter les pièges des poursuites pour « apologie du

terrorisme ». Guillaume, administrateur de sa page Facebook, connaît la ligne jaune. « C'est clair. Si t'as l'intention de faire péter la tour Eiffel, c'est sûr qu'il faut prendre des précautions. » Si l'essor du « cyber-*jihad* » francophone est une bénédiction pour les moudjahidin du Web non arabophones, il l'est aussi pour la police. Le juge antiterroriste Marc Trévidic n'en fait pas mystère lors de ses apparitions médiatiques. Dans son bureau défilent toujours les guerriers chevronnés d'antan, entraînés dans les camps afghans d'al-Qaida, anciens de l'Irak ou de la Tchétchénie. Mais aujourd'hui s'ajoutent à ces profils traditionnels beaucoup plus de jeunes apprentis nationaux, parfois mineurs, totalement amateurs, tout récemment convertis à l'islam sur Internet, à la fois autodidactes, naïfs et imprévisibles. La multiplication de ces jeunes ressortissants partisans du jihad complique grandement la tâche de la police. Il y a encore une dizaine d'années, le simple fait de détenir une vidéo de propagande jihadiste était suspect. Aujourd'hui, des centaines de jeunes Français en engrangent des milliers sur leurs disques durs, toutes sous-titrées en français et en libre accès sur Internet.

En mai 2013, cité dans le rapport de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale destiné à mettre en lumière les failles du renseignement français qui avait laissé Mohamed Merah assassiner septs personnes dont trois enfants juifs dans une école de Toulouse, le juge Trévidic établissait le constat suivant : « À l'heure actuelle, la totalité des affaires d'associations de malfaiteurs terroristes comportent des preuves acquises sur Internet. 80 % d'entre elles sont même exclusivement déférées devant la justice grâce à ce type de preuves. De fait, la surveillance d'Internet représente pour les services de renseignements un enjeu majeur. » Évoquant l'affaire dite de Marignane [36], le rapport assure que celle-ci a pu être mise au jour en partie grâce à la surveillance d'Internet, « laquelle a révélé une apologie du jihadisme sur les comptes Facebook des protagonistes et des visites de forums de la même mouvance ». Au-delà de cette cybersurveillance, cette « affaire de Marignane » pouvait difficilement échapper aux services du renseignement intérieur français. Les autorités municipales avaient été alertées par le voisinage de la présence d'un drapeau noir du *Tawhid* [37] planté sur le toit d'une villa et à l'arrière d'un

scooter d'adolescents fanfaronnant en pleine rue.

En mars 2013, une perquisition au domicile de trois suspects, frères et cousins d'une vingtaine d'années, révéla la présence d'un arsenal qualifié par le procureur de la République d'« atelier de fabrication d'engins explosifs artisanaux », avec deux pistolets automatiques et un revolver. Les suspects avaient aussi tenté d'envoyer un e-mail de menaces au président américain Barack Obama. De même, ils multipliaient sur Facebook les hommages à Mohamed Merah. Si peu de discrétion finit par faire l'affaire de la police.

Le rapport parlementaire souligne la faiblesse des moyens de la police française, empêtrée dans une stérile concurrence entre services, face à cet « enjeu majeur ». On lit ainsi que « la consultation des blogs et d'un certain nombre d'autres sites, qui permet aux personnels de recueillir une quantité importante de renseignements ouverts, est bloquée par le système informatique de la police nationale, baptisé Orion. Afin d'y remédier, il a été décidé d'installer un poste informatique dédié dans chaque service

départemental, permettant l'accès libre des fonctionnaires à Internet. Bien évidemment, il ne suffit généralement pas et il en découle un temps d'attente relativement long pour y accéder ». Ailleurs, on apprend que « les services de renseignements paraissent quelque peu démunis » et que les « outils classiques, comme les interceptions de sécurité – communément appelées "écoutes téléphoniques" –, ne semblent guère adaptés à l'évolution des méthodes de communication des groupes terroristes, et l'implantation de logiciels espions, qui peut répondre à une partie des préoccupations, n'est pas encore possible », la législation française ne le permettant pas.

Les jihadistes brouillent les pistes en utilisant, tous, plusieurs comptes sous différents pseudonymes, tandis que, selon le rapport parlementaire, « les services de renseignements ne disposent pas toujours des moyens juridiques et technologiques suffisants pour surveiller les échanges » sur Skype ou les diverses messageries instantanées pourtant très fréquentées. Le cyber-*jihad* pose à l'antiterrorisme français un dilemme ainsi résumé par le juge Trévidic lors

de son audition par les députés : « Comment lutte-t-on contre l'Internet ? Beaucoup de services de renseignements préfèrent que les sites restent ouverts car c'est ainsi qu'ils s'informent. Il est vrai qu'en matière de radicalisme islamiste, la presque totalité des preuves a été obtenue par la surveillance de l'Internet. C'est pourquoi les services de renseignements ne veulent pas se couper de cet outil de surveillance – qui est dans le même temps un outil de propagande et de propagation du mal. Nous sommes donc pris entre deux logiques. »

Pour preuve de cette hésitation des autorités françaises, le traitement réservé au principal forum francophone jihadiste, *Ansar al Haqq*. Ouvert en 2007 par six Français et une Belge, ce forum de discussion consacré au *jihad* fournit toutes sortes d'informations sur les groupes armés et les textes interdits en France. Il affiche environ 2 000 membres, dont 600 actifs. Après l'affaire Merah, Nicolas Sarkozy, en campagne électorale, avait proposé de criminaliser la consultation de ce genre de sites prônant le jihad. Ansar al Haqq étant aujourd'hui hébergé à l'étranger, difficile de l'interdire. L'idée fut en

tout cas abandonnée par Manuel Valls, devenu ministre de l'Intérieur. Toutefois, les sept administrateurs du forum, aux prises avec la justice, ont vu leurs avoirs gelés en juillet 2013. Deux mois plus tard, au petit matin, la DCRI a interpellé l'un d'eux, Romain, alias Abu Siyad al Normandy, à son domicile d'Hérouville-Saint-Clair (Calvados). Le jeune homme a été écroué pour avoir traduit en français deux numéros de la revue anglophone *Inspire* incitant directement à la perpétration d'attentats sur le sol occidental. Conduit tout droit en prison, Romain fut le premier incarcéré au titre d'un nouvel article de la loi antiterroriste de décembre 2012 qui rend le délit d'« apologie du terrorisme » passible de 45 000 euros d'amende et d'une peine allant jusqu'à cinq années de prison. Le forum, lui, est toujours actif.

36. Deux jeunes jihadistes habitués des éloges à Mohamed Merah ont été arrêtés à Marignane en possession d'armes et d'explosifs en mars 2013.

37. Le drapeau noir du *Tawhid*, c'est-à-dire de l'unicité de Dieu, est appelé ainsi parce qu'il est frappé par l'inscription en blanc de la profession de foi musulmane (*shahada*) proclamant : « Il n'y a de dieu que Dieu et Mohamed est son Prophète. » Il est arboré par tous les mouvements salafistes jihadistes dans le monde.

« On est en face d'une génération de jeunes qui s'est éduquée par Internet au point de devenir des aliens,
des mutants parfaits, pour leurs familles. »

8

Génération moudjahidin du Web

À l'approche de la quarantaine, Abu Rayan fait presque figure de doyen. Témoin d'une autre époque, quasi préhistorique : celle de l'ère prénumérique. Ce père de famille belge, d'origine italienne, a vécu de l'intérieur l'émergence du « cyber-*jihad* ». Et cela a bouleversé sa vie. La révélation lui vint en 1993 après le visionnage du film biographique *Malcom X* de Spike Lee. Mickaël, de son vrai prénom, n'a alors que 19 ans et termine sa scolarité en internat catholique. Fan de rap militant américain, sensible à

l'histoire du colonialisme et de l'esclavage aux États-Unis, « l'adolescent rebelle, renfermé sur lui-même » s'identifie tout de suite au célèbre prêcheur musulman afro-américain. Il décide de l'imiter et se convertit à l'islam. Une conversion très officielle, à la mosquée de Bruxelles. Internet n'existe encore que pour une poignée d'initiés. Son apprentissage de la religion se fait donc au contact d'immigrés maghrébins, dans des lieux de culte sous contrôle des autorités. À cette époque, les publications religieuses et les cassettes VHS de certains prêches s'échangent entre fidèles, mais uniquement de la main à la main. Le thème du jihad demeure dans la clandestinité. Mickaël, ancien DJ au Club Méditerranée, baigne dans « un islam *light*, coutumier, consensuel » et se marie avec une chrétienne sans y voir de contradiction. La semaine, rasé de près, vêtu d'un costume et d'une cravate, il occupe un poste d'informaticien dans une entreprise américaine. Son « petit train-train » de musulman modéré va durer « jusqu'au coup de tonnerre du 11 septembre 2001 ». Ce jour-là, comme tout le monde, il est happé, en direct, par les images des États-Unis frappés au cœur même de leur empire. « Je ne connaissais aucun

islamiste, aucun discours islamiste. Mais avant même que Bush ne prononce la phrase “Vous êtes avec nous ou contre nous”, j’ai senti que le juste milieu, la neutralité, n’était plus possible. Parce que la neutralité sera sanctionnée comme de la lâcheté, un manque de courage. C’était un sentiment qui n’était pas cérébral, plutôt lié au cœur. » Aussitôt, il tente de comprendre, de s’informer en dehors des médias traditionnels auxquels il ne se fie plus. « Mais qui revendique ça ? Mais qui est ce Ben Laden ? »

« Le jihad*, c’était encore très exotique »*

Mickaël commence par découvrir les écrits du pamphlétaire français Marc-Édouard Nabe aujourd’hui boycotté par les médias français pour avoir présenté les attentats du 11 Septembre comme un acte de légitime défense. Chez Mickaël, le sujet tourne à l’obsession. « Je fouille, je gratte, comme un détective qui veut tout savoir, tout comprendre. Je me focalise et même si je ne parle pas l’arabe, même si j’étais un pratiquant très négligeant, l’aspect islamiste, idéologique, est devenu très important pour moi. Je me suis

beaucoup documenté, j'ai beaucoup lu sur le sujet, ce qui fait qu'à un moment donné j'étais en porte-à-faux avec cette communauté musulmane de Belgique qui elle était dans une pratique mécanique des choses. J'ai commencé à développer toute une contre-culture islamique qui est de moins en moins une contre-culture aujourd'hui parce que, avec Internet, de plus en plus de jeunes ont accès à tout ça. »

C'est l'époque des balbutiements du Web de masse, des modems bas débit, des chaînes de mails et des premiers forums. « En 2001, 2002, 2003, c'était très exotique. On était très à la marge quand on s'intéressait à ces sujets. Mais il y avait quand même des forums de discussion, certaines personnes qui expliquaient. On m'a traduit certains discours qui étaient tenus en Afghanistan et en Irak par des gens sur place, des savants sur le terrain, qui ont totalement bouleversé ma vision des choses. Je me rendais compte que l'islam que j'avais compris depuis dix ans n'avait rien à voir avec ce qu'est véritablement l'islam. C'était quand même assez choquant pour moi. » Internet lui donne accès aux prêches des grands leaders d'al-Qaida qu'il se prend à admirer. « Petit à petit, on lit, on

découvre des savants dont les noms ne parlent pas à tout le monde, mais les plus connus, c'est le cheikh Maqdissi enfermé en Jordanie, Ayman al-Zawahiri et tous ses discours disponibles et traduits sur YouTube, Oussama Ben Laden et Abu Mussab al-Zarqaoui. Il y a eu un fil conducteur alimenté sans cesse qui a façonné des gens, ou pas d'ailleurs. Pour d'autres, ça les a dégoûtés ou éloignés de l'islam, ça dépend. Pour moi, il est clair que ce ne sont pas du tout des terroristes. Maintenant, c'est vrai qu'on n'est pas toujours d'accord avec tout. Mais bon, est-ce que les Français auraient été d'accord avec toutes les méthodes des résistants ? »

La découverte de la pensée d'al-Qaida trouble profondément sa vie, entraîne sa démission professionnelle, son divorce et, quelques années plus tard, son remariage avec une musulmane. Car entre-temps est survenu le 11 Septembre abondamment relayé par Internet. Mickaël n'hésite pas à évoquer une seconde conversion. « Et c'est d'ailleurs pour ça qu'entre 1993, date de ma conversion, et 2001-2002, celle de l'avènement de l'Internet tout public, j'ai un peu végété. Donc à la question "Quand est-ce que tu

t'es converti ?", je dis officiellement en 1993, quand j'ai été répertorié à la mosquée de Bruxelles. Mais pour moi je considère que je me suis vraiment converti à l'islam en 2002-2003, quand j'ai pris conscience de l'entièreté du message islamique. Dix ans plus tard. »

Solitude et caisse de résonance

Dès lors, Mickaël ne fréquente plus les mosquées vues comme de simples « centres culturels », mais les forums virtuels qui l'amènent à fréquenter des figures du milieu islamiste belge. Il croise ainsi Malika el Aroud, veuve de l'un des deux kamikazes auteurs de l'attentat contre le commandant Massoud en Afghanistan, condamnée depuis à huit ans de prison en Belgique. Il rencontre aussi le second mari de celle-ci, Moez Garsalaoui, animateur du forum pro-jihad francophone Minbar-SOS. Celui-ci émigre ensuite au Pakistan où il est soupçonné d'avoir accueilli Mohamed Merah, avant de mourir, en 2012, lors d'une frappe de drone. Mickaël se lie également d'amitié avec Jean-Louis le Soumis, connu en Belgique pour son engagement au sein

de l'organisation Sharia4Belgium et son association caritative islamique Le Resto du *Tawhid*. Mickaël ne pratique pas le jihad mais soutient la cause des moudjahidin, appelle à émigrer en terre d'islam (ce qu'il tentera de faire lui-même en Tunisie) et apporte parfois son aide à certains frères en fonction de ses modestes moyens.

Abu Rayan (du nom de l'aîné de ses cinq enfants) sort de son isolement et devient visible sur Internet grâce à ses propres prêches teintés d'un léger accent wallon. « Sur Internet, je me rends compte qu'il y a un écho, un retour, avec d'autres musulmans qui pensaient comme moi, avec la même sensibilité et donc je me sentais moins seul. Car j'étais très seul. Dans mon ancien couple et dans les mosquées j'étais très seul. Donc, je sentais qu'il y avait une caisse de résonance. Au départ c'était dans les premiers forums comme Ribat, les gens m'envoyaient des messages privés pour me dire : "Peux-tu me rajouter à ta mailing list ?" De nos jours c'est tellement perfectionné par rapport à l'époque, c'était très artisanal ces mailing lists. »

« La grande révolution à venir,

c'est la génération Internet »

Cette « jihadosphère » souterraine a réellement émergé des entrailles du Web au début de la décennie 2010 en investissant massivement et sans complexe les réseaux sociaux. Cette prédication touche désormais un nombre infiniment plus grand de jeunes, pas toujours sensibles au jihad, ni forcément musulmans. « Internet a donné accès aux francophones comme moi à toute une série de discours traduits qu'on n'aurait jamais pu comprendre ou entendre ailleurs. Jusqu'à l'an 2000, les gens avaient accès à quoi quand on parlait d'islam ? Au discours de l'imam de leur quartier et puis on était confrontés seuls au Coran, c'était tout. Aujourd'hui il faut bien comprendre que cette jeunesse qui a eu 15 ans en 2001, donc autour de 25 aujourd'hui, elle a été éduquée, elle a eu accès à toute une série de discours qui n'étaient pas disponibles avant les années 2000. Donc on est face, effectivement, à une nouvelle génération de musulmans. Aujourd'hui il y a Internet, les forums, YouTube, Facebook, toutes ces choses qui font que les gens ont une vision des choses plus large pour peu qu'ils fassent des recherches

évidemment. Le monde a vraiment changé. À une époque, c'était infiniment petit, ne fusse qu'avec les jihadistes de Bosnie. Ceux qui allaient là-bas étaient vraiment des convaincus, des gens qui lisaient des bouquins, des marginaux complets. Aujourd'hui la masse est toujours inculte, mais tout a beaucoup changé. Je le vois avec l'exemple de l'audimat d'une vidéo. Je me rappelle très bien en 2008, donc il n'y a pas longtemps, une vidéo de type radical, c'est-à-dire où on voit l'entraînement des jihadistes, des camps, etc., allait faire au max, avec le temps, 1 000 à 1 500 vues. Parce que beaucoup de gens n'étaient pas intéressés ou ne tapaient pas des mots-clés qui menaient à ce genre de vidéos. Aujourd'hui, on voit que des vidéos assez hard entre guillemets font 30 000 ou 40 000 vues en une semaine ou deux. »

Selon Mickaël-Abu Rayan, cette explosion du Web jihadiste a pour conséquence de décupler le nombre des adeptes, mais aussi d'augmenter les risques de passages à l'acte violents. « Le fait d'avoir propagé Internet est certainement l'acte le plus suicidaire de l'Occident. Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de l'image, de l'image YouTube. YouTube, c'est pas très vieux. C'est

une dizaine d'années tout au plus. On est en face d'une génération de jeunes de 18-20 ans, qui avait 8-10 ans au début du Web de masse et des réseaux sociaux, qui s'est éduquée seule par Internet au point de devenir des aliens, des mutants parfaits, par rapport à leurs familles. Tous les jours, moi j'entends untel est parti faire la hijra en Syrie, untel a quitté ses parents sans leur dire. Tous les jours. Parce qu'ils sont en face de gens bien gentils liés à eux par le sang, mais qui sont dans un paradigme de pensée totalement étranger à eux qui se sont éduqués sur Internet. Et ça, c'est la grande révolution à venir, cette génération Internet. Moi sur les quarante ans de ma vie, il n'y en a que dix qui sont islamistes. Mais je te laisse imaginer qu'est-ce qui se passe dans la tête d'un jeune qui depuis son enfance est dans l'islamisme. Les jeunes Occidentaux musulmans, c'est-à-dire éduqués ici même, ils sont d'une autre race. C'est des gens qui ont été bercés depuis leur enfance par le 11 Septembre, Ben Laden, Zawahiri, Zarkaoui, etc. Bon, c'est pas tous les jeunes Maghrébins, la plupart de ceux-là, ils sont dans Lionel Messi, le foot, OM-PSG, etc. Mais honnêtement si beaucoup de jeunes musulmans avaient des

compétences techniques en matière de bombes, il y aurait de gros dégâts. En fait la chance de l'Occident, c'est qu'ils ont affaire en général à des musulmans soit excités, soit en quête d'une identité. Ceux-là, ils vont sur le Net, ils mettent des photos de sabres, de combattants. C'est un peu leur Che Guevara à eux, comme ceux qui avant avaient au mur un poster de Che Guevara, de Bob Marley ou le A de anarchie. Chez les musulmans c'est ça, mais il n'y a pas beaucoup de musulmans qui sont structurés, qui ont une stratégie, qui ont des connaissances techniques en chimie, en explosifs, etc. Parce que si c'était le cas, on aurait vraiment assisté à des actes très graves. Pourquoi ? Parce qu'il faut aussi avouer que de l'autre côté aussi on pousse le bouchon très loin, avec les Femen, avec les *Charlie Hebdo* et compagnie. On pousse, on pousse. C'est comme si on disait alors les musulmans vous allez réagir ? Vous attendez quoi pour réagir ? Et moi j'avoue, je suis très étonné qu'il n'y ait pas plus de terrorisme[38]. »

L'icône Ben Laden

Bien sûr, cette nouvelle génération n'est pas seulement le fruit fortuit d'une révolution technologique. Elle résulte directement d'une stratégie d'al-Qaida qui a su, avec ses différentes franchises, en tirer le meilleur profit. Après les attentats du 11 Septembre, l'organisation est affaiblie sous les coups des armées les plus sophistiquées de la planète. Son réseau est démembré, ses fonds gelés. Ses bases en Afghanistan, au Pakistan et au Yémen sont constamment ciblées par des drones américains. Le réseau n'a plus les moyens de mener une attaque d'ampleur historique. Pour survivre et continuer à terroriser l'Occident, il doit trouver de nouveaux moyens d'action, donner l'illusion d'une force de frappe massive. Il s'agit de pérenniser la célèbre menace d'Oussama Ben Laden enregistrée dans une grotte au lendemain du 11 Septembre : « L'Amérique ne pourra rêver de sécurité tant que nous ne vivrons pas cette sécurité en Palestine. » Pour maintenir cette peur sur les États-Unis et leurs alliés, al-Qaida délaisse les actions de masse et joue de l'émergence d'Internet pour favoriser un jihad individuel mené par des ressortissants nationaux, de préférence convertis.

Cette stratégie dite du « loup solitaire » sera poussée à un niveau inédit par la branche yéménite al-Qaida dans la péninsule Arabique, à travers son plus puissant canal de promotion sur Internet, l'imam Anwar al-Awlaki. Surnommé par les chaînes arabes le « Ben Laden du Web », Anwar al-Awlaki est l'une des personnalités les plus adulées de la jeune génération qui se reconnaît en lui. Yassine, combattant français en Syrie, le décrit comme « quelqu'un de notre génération. C'est un Yéménite, qui a grandi aux États-Unis, et dans sa jeunesse, il était comme nous. Les sorties, la vie dissolue, etc. Il a fait ses études aux États-Unis, et une fois passé la vingtaine, il est retourné au Yémen faire des études islamiques. Ce passé, c'est ce qui fait qu'on se reconnaît plus facilement en lui, qu'il a plus d'impact sur nous. Il est contemporain même si, entre nous, il y a dix ou vingt ans d'écart. Tandis que Oussama Ben Laden, il a grandi en Arabie saoudite, c'est pas le même contexte. Anwar al-Awlaki, c'est quelqu'un qui a un discours. Qui sait s'exprimer et qui sait galvaniser les cœurs. Avec d'autres mots que ceux qu'utilisait Oussama Ben Laden. Des mots de notre quotidien, qu'on comprend facilement. Il n'y a pas besoin

d'avoir un bagage islamique pour comprendre des mots simples. C'est pour ça qu'il a eu un impact. C'est bien pour ça aussi qu'il s'est pris un drone. Les gens qui se prennent des drones, c'est que vraiment ils ont une influence et qu'ils dérangent ».

Souleymane, autre combattant français en Syrie, lui voue la même admiration : « Vraiment au niveau émotion, j'ai de l'amour pour lui. Anwar al-Awlaki le Yéménite, je l'ai connu sur Internet. J'aime son charisme, ce qu'il dégage, son éloquence, sa façon de parler, son parcours aussi. Avant de le connaître, je croyais que j'étais un mec déterminé. Mais je me suis rendu compte que j'étais rien du tout. » Abu Nai'im, parti rejoindre l'État islamique d'Irak et du Sham, évoque, lui, « un frère qui a fait des choses énormes. Parce que ce frère il est né aux États-Unis et il avait l'anglais et l'arabe comme beaucoup ne l'ont pas. C'était une montagne de science. Qu'Allah accepte son martyre ».

Peu connu du grand public, Anwar al-Awlaki était le fils d'un ancien ministre du Yémen, issu de l'élite intellectuelle du pays et diplômé de l'université du Colorado. Né en 1971 au

Nouveau-Mexique (États-Unis), il est mort en 2011, à 40 ans, dans une frappe de drone américain au Yémen. C'est là que l'Américain, aux petites lunettes rondes et à la barbe fournie, était devenu la vitrine médiatique d'al-Qaida dans la péninsule Arabique sans en être pour autant le chef. Mais il fut le pionnier de l'utilisation intensive de Facebook et YouTube pour appeler au jihad contre son propre pays. Malgré sa disparition, ses prêches charismatiques, prononcés d'un ton bienveillant avec un accent californien, connaissent un succès puissant sur la jeunesse occidentale.

La plupart de ses productions vidéos ou écrites, comme « S'approprier les biens des mécréants » ou « Les gens du Paradis », sont accessibles en version française sous-titrée en tapant sur Google les mots-clés « Awlaki vost-fr », comme pour n'importe quelle série américaine. Toute la stratégie d'AQPA est exposée dans l'un de ses fameux textes, « Les 44 voies pour soutenir le jihad », initialement posté en 2008 sur son site rédigé en anglais : anwaralawlaki.com. Depuis, ce classique du genre figure en format PDF dans le disque dur de tout

apprenti jihadiste français. Une sorte de « jihad pour les nuls » en 44 points à l'adresse des jeunes Occidentaux. Le texte détaille l'art et la manière, en fonction des possibilités de chacun, de participer au jihad, présenté comme « l'acte le plus grand en Islam », qui « doit être pratiqué par l'enfant même si ses parents refusent, par la femme même si son mari objecte ». Règle première : demander le martyre avec sincérité, « parce que l'ennemi d'Allah ne craint rien plus que notre amour pour la mort ». Règle minimale pour qui ne peut s'y joindre physiquement : « fuir la vie luxueuse » et soutenir le jihad avec ses biens car « sans argent aucun jihad et le jihad a besoin de beaucoup d'argent ». Chaque point est souligné par un verset du Coran, un *hadith* de la *Sunna* ou une jurisprudence islamique (*fiqh*) telle celle-ci : « La récompense pour l'argent donné comme aumône (*Sadaqah*) est multipliée par dix. Mais la récompense pour l'argent dépensé dans le jihad est multipliée par sept cents ! » Il s'impose donc de lever des fonds pour « parrainer » un combattant, financer ses déplacements ou prendre en charge sa famille durant le combat comme après sa mort. Car, « le *shahid* s'est battu pour l'islam et les musulmans.

Il a renoncé à sa vie pour moi et vous. Donc les familles de *shahid* doivent être honorées et servies ».

Celui qui souhaite combattre doit se former au maniement des armes, au secourisme et s'entraîner chez soi car « le jihad a besoin de moudjahidin qui peuvent marcher de longues heures, courir de longues distances pour la guérilla, de longs sprints pour la guerre urbaine, et grimper des montagnes ». Il lui faut également étudier les textes saints pour « développer la *aquida* de *Wala* et *Bara* », c'est-à-dire la croyance dans le dogme de l'Alliance et du Désaveu pour affirmer sa « fidélité envers Allah » et son « animosité envers les infidèles ». Quant aux enfants, « [ils] doivent être élevés dans l'amour du jihad et des moudjahidin ». Dans tous les cas, il faut bien sûr soutenir les frères sur le front par la prière, protéger leurs secrets, encourager les autres à les suivre et surtout mener un « combat contre les mensonges des médias occidentaux » qui « se couvrent du manteau de la vérité et de l'objectivité alors qu'en réalité ce n'est pas plus que l'embouchure du diable », car ils minimisent « les atrocités de l'Occident en exagérant les actions des musulmans ». À l'inverse, il est recommandé de

suivre et de diffuser les nouvelles des moudjahidin car cela « garde votre attachement au jihad vivant ».

Pour contourner ces médias corrompus, Anwar al-Awlaki conseille vivement aux « moudjhidin d'Internet » de « lancer des sites Web » et de créer des « forums de discussion qui offrent un moyen libre, non censuré, pour poster des informations sur le jihad ». Le chapitre 29 s'intitule ainsi « www.jihad.com » et encourage le partage par e-mail et « la traduction de la littérature du jihad » pour ceux qui ne parlent pas arabe. En France, cette philosophie donnera naissance en 2007 au forum francophone Ansar al Haqq. Ses fondateurs ont poussé la traduction en français de la littérature jihadiste à un niveau inédit dans l'Hexagone. Depuis, ce travail est relayé sans relâche par des dizaines de pages Facebook. Ansar al Haqq est moins actif en raison des ennuis judiciaires de ses animateurs, mais le site hébergé à l'étranger n'en constitue pas moins la bibliothèque virtuelle jihadiste et francophone la plus fournie du Web. En accès libre, gratuit, plusieurs milliers de vidéos et de livres au format PDF dûment traduits. C'est donc là et non dans les mosquées françaises que l'on

apprend la « bonne *aquida* », les fondamentaux du dogme salafiste jihadiste. Aucun de ces ouvrages n'est accessible dans une librairie islamiste française, même la plus radicale de toutes. Les administrateurs d'Ansar al Haqq, bien conscients de l'impact considérable de leur propagande (au sens originel du mot : propagation de la foi), soulignent d'ailleurs bien souvent leurs posts d'une célèbre citation d'Ayman al-Zawahiri, numéro un et idéologue historique d'al-Qaida central : « Le jihad médiatique, c'est la moitié du combat. »

Une œuvre monumentale de 1 600 pages

Parmi les produits de communication d'al-Qaida dans la péninsule Arabique, la revue anglophone *Inspire* inquiète réellement les autorités occidentales. Parfaitement maquetté et rédigé comme un magazine d'information classique, cet organe, diffusé sur le Web au format PDF, incite au jihad dans le pays d'origine des volontaires au combat. Il prône, sans détour, la perpétration d'attentats isolés à la manière d'un Mohamed Merah. C'est le cas de la

tuerie survenue le 5 novembre 2009 sur la base militaire de Fort Hood au Texas. Son auteur, Nidal Malik Hasan, psychiatre de l'armée américaine, avait abattu treize GI après avoir appris que son unité allait être déployée en Afghanistan. L'imam américano-yéménite Anwar al-Awlaki, dont Nidal Malik Hasan était élève, est soupçonné d'avoir inspiré ces actes. Se revendiquant *moudjahid* lors de son procès, il a été condamné à mort. Anwar al-Awlaki est également soupçonné d'avoir eu un rôle déterminant dans le recrutement et le passage à l'acte d'Umar Farouk, brillant étudiant londonien de 23 ans, fils d'un banquier nigérian milliardaire qui, en 2009, avait tenté – en vain – de se faire exploser à bord d'un vol Amsterdam-Detroit. Ces deux opérations, l'une réussie, l'autre avortée, ont été glorifiées dès les premiers numéros d'*Inspire,* diffusé depuis 2010. Depuis, onze numéros sont parus, riches en écrits d'un théoricien du passage à l'acte « en loup solitaire », Abu Musab al-Suri. Grand penseur du jihad, ce Syrien naturalisé espagnol a forgé sa légitimité d'idéologue du temps du combat contre les Soviétiques. L'un des rares à pouvoir se permettre de contester les décisions d'Oussama Ben Laden. *Inspire*

reproduit des extraits de son œuvre monumentale de 1 600 pages dans laquelle il dresse, en historien, presque en philosophe, une typologie froide de tous les *jihad* engagés depuis les années 1980. Il en conclut que les seules actions efficaces, et d'un moindre coût, sont celles menées par un homme seul, avec des moyens artisanaux, contre des civils et sur une terre occidentale. Celles qui leur assurent un impact médiatique immédiat…

Cet idéologue du jihad solitaire est à son tour soupçonné d'avoir joué un rôle décisif dans les attentats spectaculaires de Madrid en 2004 et de Londres en 2005. D'avoir également inspiré les assassinats perpétrés par Mohamed Merah sur des enfants juifs et des militaires français en mars 2012. Et encore, le 15 avril 2013, l'attentat de Boston des frères Tsarnaev, ou la décapitation en plein cœur de Londres d'un soldat britannique par deux convertis d'origine nigériane. Ce dernier acte ayant suscité, un mois plus tard, dans le quartier de La Défense à Paris, l'attaque au cutter d'un militaire du plan Vigipirate par un Français converti. Toutes ces actions terroristes incarnent la stratégie prônée par Abu Musab al-Suri, lequel a fini par être arrêté par les autorités

britanniques lors d'un séjour à Londres, puis livré au régime syrien de Damas. Dès le début de la révolution au printemps 2011, certains universitaires émettent l'hypothèse d'une cynique libération orchestrée par Bachar el-Assad, pour « jihadiser » son opposition armée et rendre légitimes sa répression et sa propagande. Si l'influence de ce penseur de la « troisième génération » du jihad est importante sur le public anglophone, son œuvre et la revue *Inspire* n'ont jamais eu un très gros impact sur le public français, peu capable de lire en anglais. Le site Ansar al Haqq n'a d'ailleurs traduit que deux de ses exemplaires en français, ce qui valut une incarcération à l'un de ses administrateurs.

38. Entretien réalisé en septembre 2013.

« Ben Laden, je l'aime comme mon père. Je voudrais l'embrasser. J'aime tout ce qu'il a fait. »

9

Au Panthéon de la Guerre sainte

De toutes les figures historiques du jihad global, celles « tombées en martyr sur le terrain » n'en finissent pas de fasciner. Sur YouTube, en version sous-titrée, les jihadistes français apprennent les prêches de Ben Laden presque par cœur. Et ce, même quand ils sont sur le front en Syrie comme Abu Nai'im : « À notre époque, parmi les gens qui ont fait les plus belles choses, bien sûr l'indétrônable, c'est le cheikh Oussama *rahimou'Allah* (qu'Allah lui fasse miséricorde) parce qu'il a "revivifié" le jihad. Il a redonné sa valeur au jihad. Il avait un

impact sur les gens que ce soit les musulmans ou les mécréants qui était affolant. Et cet homme il était beau *mash'Allah*. Il avait une manière de parler magnifique. De temps en temps ici en Syrie avec les frères, on regarde ses vidéos. Rien qu'en le regardant tu peux te sentir bien, parce qu'il a la beauté de l'islam sur son visage. Tu vois qu'il combat pour l'islam et qu'il combat pour le *haqq* (la vérité). Tu vois que c'est une personne pieuse qui combat pour Allah et je demande à Allah de l'élever au rang des martyrs et d'accepter ses actes. » Ayman al-Zawahiri, son successeur peu charismatique et austère, parfois accusé de semer la discorde (*fitna*) entre les *moudjahidin* en Syrie, est moins consensuel. Pour tous en revanche, Oussama Ben Laden reste l'idéal absolu. Souleymane, élevé en foyer en France, pratiquant depuis quatre ans avant d'aller combattre en Syrie, y voit même le père qu'il n'a jamais eu. « Ben Laden je le mets en numéro un. Je l'aime. Je l'aime comme mon père. Je voudrais l'embrasser, j'aime tout chez lui. J'aime son histoire, j'aime son visage. J'aime tout ce qu'il a fait. Je le respecte à 10 000 %. »

Abu Tasnim, 20 ans, combattant en Syrie et converti depuis à peine plus d'un an, ne

supportait plus qu'en France on puisse critiquer le fondateur d'al-Qaida. « C'est un grand homme, c'est un héros de l'islam. Je ressens vraiment de l'amour pour lui. Ça me touche vraiment quand les gens ils l'insultent, ils parlent mal de lui, je suis obligé de répondre comme je peux. C'est un homme qui a été annoncé dans la prophétie. Le Prophète Il a dit que tous les cent ans, il y a quelqu'un qui reviendra pour "revivifier" la *Sunna*. Et pour notre siècle, c'est le cheikh Oussama Ben Laden, parce que, avant son arrivée, l'islam, ça dormait un peu. C'est vraiment à partir de là que ça s'est réveillé. Et c'est quelqu'un qui était milliardaire, et qui a tout délaissé pour dormir dans des grottes pour élever la parole d'Allah. » Bien plus que sa responsabilité dans les attentats du 11 Septembre, c'est ce choix, celui d'avoir délaissé les richesses d'une vie de milliardaire saoudien pour l'Afghanistan, qui force l'admiration de Yassine. « À la télé, on nous parlait de lui mais on nous disait pas ce qu'il dit. Donc moi je suis allé chercher des vidéos sur Internet pour voir exactement, mot pour mot, ce qu'il disait. J'ai même demandé à des gens qui comprennent très bien l'arabe pour vérifier si les sous-titres étaient

fiables. Et *soubhanallah* moi j'ai été ému par son discours, par la personne. Quelqu'un qui était milliardaire et qui a tout lâché pour combattre les États-Unis. Qu'est-ce qu'il avait à y gagner si ce n'est qu'il était animé par une vraie foi ? De l'argent il en avait. Connu, il l'était. Pour moi c'était un acte de sincérité. L'Arabie saoudite lui a gelé ses comptes, donc il a tout perdu. Mais en réalité il a tout gagné. Il ne se battait pas pour lui mais il se battait pour la communauté. Une phrase me marquera toujours il a dit : "L'Amérique ne goûtera jamais à la paix et à la sécurité tant que la Palestine ne goûtera pas à la paix et à la sécurité." À chaque fois que je le vois dire ça, j'ai des frissons. Je me dis ce mec-là c'est un bonhomme. Rares sont les gens comme ça qui lâchent tout. Richesses, femmes, enfants et qui vont dans des grottes pour dormir avec des moudjahidin alors qu'ils pourraient dormir dans de la soie. »

Parmi les noms les plus respectés après celui d'Oussama Ben Laden arrive souvent, en seconde position, celui dont il fut l'élève en Afghanistan, Abdullah Azzam. Ce Palestinien, tué dans un attentat en 1989, est considéré comme le père du jihad moderne. C'est lui qui accueillait

les combattants émigrés étrangers (les *muhajirun*) au sein du Mak (diminutif de *makar* pour base des *moudjahidin*), lointain embryon de la future al-Qaida (« la base » en arabe). Viennent ensuite d'autres personnalités récemment apparues comme le Libyen Abu Yahya al-Libi, ex-numéro deux d'al-Qaida central, ou du Jordanien Abu Mussab al-Zarqaoui, premier émir fondateur d'al-Qaida en Irak (ancêtre de l'actuel État islamique d'Irak et du *Sham*, également appelé État islamique en Irak et au Levant ou encore EIIL, ISIS ou Dash selon ses acronymes français, anglais ou arabe, ou enfin la *Dawla* pour ses partisans, c'est-à-dire « État » en arabe).

Une fabrique de stars

La forte attraction de l'EIIL sur les jeunes jihadistes français tient surtout à sa présence massive sur le Web. Après l'invasion américaine en Irak, son fondateur Abu Mussab al-Zarqaoui a formé al-Qaida en Irak en fédérant, par des actions ultra-violentes et spectaculaires, la myriade de groupuscules armés de l'insurrection

sunnite. Cet émir jordanien a su mettre la vidéo et Internet au cœur de sa stratégie. Il doit sa célébrité internationale à la mise en ligne, en 2004, d'une vidéo dans laquelle il exécute par décapitation l'otage américain Nick Berg. Devenu la bête noire des États-Unis, il est éliminé par une attaque de drone américain en 2006. Mais son aura demeure et beaucoup de jeunes se reconnaissent dans son parcours d'ancien délinquant sauvé par son retour à l'islam. Aujourd'hui sous le nom d'EIIL, son groupe diffuse chaque semaine une profusion d'images. Des équipes de ses cameramen présents sur chaque bataille, lors de chaque exécution, relaient systématiquement le tout sur Internet. Quelques minutes avant une opération suicide, au volant d'un véhicule bourré d'explosifs, avant d'aller se faire sauter sur une cible civile ou militaire, le futur martyr enregistre une vidéo qui relatera son histoire afin d'inciter d'autres candidats à suivre son exemple. Lors de certaines attaques, des caméras GoPro, installées au bout du fusil des kalachnikovs, plongent le spectateur au cœur de l'action. Le même mode opératoire est appliqué aux exécutions de masse de prisonniers alignés à genoux, les yeux bandés. Derrière le bourreau,

armé d'un pistolet ou d'un couteau pour les égorgements, un autre combattant filme chaque mise à mort l'une après l'autre, à quelques centimètres derrière son épaule.

C'est ainsi que l'EIIL fabrique ses propres « stars », tel Abu Wahib. Jusqu'alors inconnu, ce jihadiste irakien a gagné sa célébrité grâce à une seule et unique vidéo dans laquelle il exécute froidement trois chauffeurs routiers, sous le seul motif qu'ils sont chiites. La scène se déroule quelque part dans le désert irakien. Avec ses hommes, Abu Wahib arrête trois semi-remorques et fait descendre leurs chauffeurs désarmés. À la question « Êtes-vous sunnites ? » tous répondent « oui ». Mais Abu Wahib doute de leur sincérité. Il leur demande alors combien de génuflexions comporte la prière de l'aube. Tous donnent une mauvaise réponse. Abu Wahib les exécute immédiatement à la kalachnikov et abandonne leurs corps pendus à un croc de boucher sur le bord de la route. Surnommé le « boucher des chiites », il est depuis adulé sur Internet et, chaque semaine, l'EIIL glorifie son personnage en situation. « *Il est devenu un phénomène du Net et tout le monde attend la prochaine photo avec impatience* », écrit même

le Tunisien Bader Lanouar, fondateur du Web magazine francophone *SLF Magazine, le magazine du salafi moderne* dédié à la promotion « humoristique » de la « culture jihadiste » sur Internet.

Mais l'EIIL enregistre aussi ses nombreuses opérations de prédications en zone conquise, et notamment ses animations publiques pour les enfants. Un même combattant peut ainsi apparaître dans une vidéo, tenant par les cheveux la tête d'un prisonnier chiite tout juste décapité, puis dans une autre, offrant des bonbons à un enfant blotti dans ses bras. Ainsi se forge la légende d'un groupe pur du point de vue de l'islam, dur avec les mécréants, doux avec les pratiquants. Dawla signifie l'État en arabe. Cette autodésignation d'une organisation divisée en ministères n'est pas fortuite. Si sa rivale Jabhat al-Nusra concentre ses forces contre Bachar el-Assad, Dawla tente d'appliquer la loi islamique partout où sont déployés ses soldats. L'EIIL ouvre ainsi ses propres écoles, s'approprie le contrôle des usines, la distribution de nourriture et de pain. Adepte des exécutions publiques et des prises d'otages de journalistes occidentaux, il

possède aussi ses tribunaux et sa police islamique. Ces relais font appliquer la charia de façon plus ou moins rigoureuse en fonction de son emprise sur une ville ou un quartier.

Abu Nai'ïm, qui a prêté allégeance au groupe, cite souvent son émir fondateur en exemple : « En Irak, Abu Mussab al-Zarqaoui, il avait dit une phrase très bien au sujet des chiites, donc des gens qu'on est en train de combattre en ce moment. Il leur avait dit : "Sachez d'abord qui sont vos pères avant de venir me combattre, fils de bâtards !" Parce que les chiites ils sont adeptes du mariage temporaire. Donc souvent ils arrivent pas à savoir qui est leur père. » Au-dessus des combattants, rayonnent d'autres noms comme celui des savants de l'islam sunnite, le plus populaire étant l'ancien professeur d'Abu Mussab al-Zarqaoui, le cheikh palestinien Abu Mohammed al-Maqdissi.

Parmi des centaines d'ouvrages lus sur Internet, beaucoup se réfèrent à l'influence de son livre traduit en français, *Ceci est notre Aquida* (Ceci est notre croyance), et à celle de *Milatu Ibrahim*, tous les deux disponibles au format

PDF sur Google via, notamment, l'inépuisable base de données francophone d'Ansar al Haqq. Ces livres posent les bases de la croyance (*aquida*) salafiste jihadiste, laquelle entend s'inscrire dans la droite ligne des *Salaf Salih*, les pieux prédécesseurs des premiers temps de l'islam. Il s'agit d'extirper de la religion toute forme d'innovation et de tradition venue corrompre au fil des siècles la saine pratique musulmane du temps du Prophète. Cela commence par le strict respect du *Tawhid*, le dogme de l'unicité d'Allah. Le *Tawhid* est théoriquement partagé par tous les musulmans puisqu'il renvoie à la profession de foi, la *shahada*, ainsi traduite de manière très générale et approximative : « Il n'y a de divinité que Dieu et Mohamed est son Prophète. » Mais cette unicité est interprétée avec plus ou moins de rigueur par les différents courants de l'islam. Ainsi, pour tout salafiste jihadiste, sans même évoquer le sort des chiites (apostats par définition), les soufis (pourtant sunnites comme eux) sont considérés comme s'étant exclus de l'islam en pratiquant dans des mausolées le culte des ancêtres et des saints, à la manière des catholiques. Cela entraîna la destruction d'édifices au Mali, en Tunisie et en Libye.

Ceux qui associent Dieu à toute autre divinité deviennent de fait des « associateurs », voire des « polythéistes ». Ils encourent donc le *takfir* (être déclarés « mécréants »), permettant de les combattre par les armes et de les tuer s'ils demeurent rétifs à la *da'wah* (le rappel à l'ordre). Le takfir donne le droit de faire couler le sang d'un apostat. Ainsi, pour les musulmans modérés, tout jihadiste est un takfiriste extrémiste mais, pour les jihadistes, le mot takfiriste constitue une insulte. Pour autant, tous s'accordent à reconnaître une forme d'exagération quand certains, « *Roulat at Takfir* », décrètent mécréantes des populations entières. Et, en général, tous posent la question de la juste mesure dans l'excès… À ce propos, un jeune jihadiste français actuellement en Syrie parvient à s'émouvoir : « Ici j'ai connu des frères qui allaient jusqu'à faire le takfir sur des villes entières et même sur des compagnons du Prophète ! Là ça devient n'importe quoi ! »

« La seule fois de ma vie que je pleurais devant une vidéo depuis Le Roi Lion *»*

Dans *Ceci est notre* Aquida, le cheikh Maqdissi pose également un autre pilier de la pensée salafiste jihadiste : ce qui relève du « Wala » et ce qui relève du « Bara ». *Al Wala wal Bara* signifie « l'Alliance et le Désaveu ». La ligne est claire : il faut défendre les bons musulmans et donc se rapprocher d'eux avec amour au nom d'Allah. Au contraire, il faut désavouer les mécréants et les combattre avec haine au nom d'Allah, d'abord par la parole puis, si nécessaire, par les armes. De cette règle découlent beaucoup d'autres. À commencer par l'obligation pour tout musulman de faire la *hijra*, ou l'Hégire, du nom de l'exil des compagnons du Prophète Mohammed de La Mecque vers Médine en 622, date du début du calendrier musulman. Il faut quitter la terre de mécréance qui souille le musulman pour s'établir définitivement sur une terre d'islam, là où il est possible de pratiquer sa religion correctement. Pour les jihadistes, la seule terre d'émigration qui vaille est une terre de jihad car la vraie *hijra* se fait là où la *charia* littérale est appliquée. Or, l'authentique loi d'Allah s'instaure surtout par la guerre, comme en Syrie. Enfin, l'autre élément fondamental du *Tawhid* dans la pensée salafiste jihadiste est le désaveu

du *taghout* (*el kufr bi taghut*). Parfois traduit approximativement par « tyran mécréant », le *taghout* correspond à tout ce qui légifère en dehors de la loi d'Allah, vu comme source de mécréance. Là aussi, il faut s'en désavouer totalement, le combattre au moins par la parole, au pire par la force. Par essence, la démocratie est source absolue de mécréance puisqu'elle légifère au nom du peuple et non au nom de la *charia* d'Allah, et qu'elle instaure, par le vote du peuple, son gouverneur, *ipso facto taghout* pour les jihadistes. Ainsi, tous ceux qui participent à un processus électoral démocratique s'excluent de l'islam et deviennent, de fait, mécréants. Cela frappe en premier lieu les Frères musulmans et les islamistes d'Ennahda en Tunisie, qui ont accepté de jouer le jeu de la démocratie. En ce sens, les jihadistes rejoignent certains slogans de l'extrême droite française tel « islam et démocratie sont incompatibles ».

Une fois cette littérature assimilée grâce à *Ansar al Haqq*, une simple vidéo visionnée sur Internet suffira à pousser un jeune à quitter cette France qui l'a vu naître mais qu'il a fini par détester au nom d'Allah. Abu Daoud, 18 ans, voleur

de voitures et dealer de cité avant son retour à l'islam en quelques mois, a été incité à rejoindre les jihadistes d'Ansar al Charia (les partisans de la loi islamique) en Tunisie par le récit, en vidéo sous-titrée sur YouTube, d'un jeune combattant sunnite en Irak racontant la grande bataille de Falouja contre les envahisseurs américains en 2004. « Franchement c'était la seule fois de ma vie que je pleurais devant une vidéo depuis *Le Roi Lion*. Tellement tu sentais qu'il en avait gros sur le cœur ce frère d'Irak. Dans la vidéo il demande aux savants musulmans d'Arabie saoudite : "Mais comment vous avez pu nous abandonner ?" Il dit "nous mangions les feuilles des arbres du fait de la faim, et nous urinions du sang du fait de la dureté de la soif. Et quand on écoutait la radio alors que nous combattions pour l'honneur de vos femmes et de vos enfants, nous entendions que les savants de l'islam en Arabie saoudite nous qualifiaient de terroristes égarés". » Cédric, autre converti, français « de souche », s'est vu insuffler la flamme du *jihad* par une autre vidéo, d'AQMI cette fois, celle d'Omar ould Hamara dit Barbe rousse, bras droit de Mokhtar Belmoktar. « Pour moi c'est la vidéo la plus importante, celle avec Omar.

Quand il dit “nous ne sommes pas venus là pour les climatiseurs”, ça veut dire nous ne sommes pas venus faire la guerre pour ce bas monde matérialiste. C’est ces choses-là qui m’ont motivé. » Et c’est encore une vidéo anonyme compilant des atrocités commises contre des sunnites par les forces chiites pro-Assad qui l’a convaincu du devoir de se rendre en Syrie afin d’y défendre ses frères.

Utiliser l’outil de l’Occident contre lui

Cependant, tous les jihadistes français n’opèrent pas leur retour en islam ou leur conversion par Internet. Mais dans la quasi-totalité des cas, la découverte et l’apprentissage de la *doxa* salafiste jihadiste – qu’ils préfèrent qualifier d’« islam authentique » ou d’« islam complet » – se fait par ce canal. Avant son départ pour la Syrie, Yassine explique que là réside toute la différence entre la génération des *moudjahidin* du Web et celle de ses parents nés au Maroc. « La différence entre nos parents immigrés et nous, c’est l’acquisition du savoir. Parce que nous aujourd’hui avec Internet, on peut tout

savoir. Et il y a que celui qui ne veut pas savoir qui ne sait pas. Il n'y a pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir. Internet, c'est un outil *mash'Allah* qui peut toucher les gens. Il n'y a plus de frontières. Par le biais d'Internet j'ai pu écouter des conférences de cheikhs qui sont interdits en France, lire des bouquins qui sont interdits en France et quand tu les lis tu comprends pourquoi ils sont interdits en France. Parce que tu comprends certaines choses que la France n'a pas admises, et tu comprends quel impact ça aurait eu sur la France si nous on l'avait su avant. Des cheikhs comme cheikh Azzam, le cheikh Oussama, le cheikh Anwar al-Awlaki, al Bagdadi de l'État islamique d'Irak et du *Sham*, Abu Yahya al Libi, y en a plein. En ce moment j'arrête pas de regarder des vidéos sur YouTube des cheikhs de Syrie. Parce que les vrais savants de l'islam ils sont sur les champs de bataille. Pas ceux qui sont en Arabie saoudite et qui pèsent deux tonnes. C'est les plus crédibles. Ils sont plus axés sur le jihad, le *Tawhid*, sur l'Alliance et le Désaveu, qui sont la base de notre religion. Savoir avec qui t'allier et de qui te désavouer. Savoir qui sont tes alliés et qui sont tes ennemis. »

Pour Abu Ahmed, jeune Français d'origine algérienne, ancien *moudjahid* du Web devenu *moudjahid* authentique en Syrie, l'utilisation d'Internet, principal outil de surveillance du renseignement américain, est même devenu un moyen de combattre cet ennemi avec ses propres armes. « On utilise l'outil de l'Occident, pour le retourner contre lui. Il peut comploter comme il veut, instaurer toute la technologie, toutes les surveillances, quand un système fait preuve d'injustice, la population prend en main ses outils pour les retourner contre la société. Aujourd'hui, Internet et le monde virtuel, c'est un espace où les dissidents, les rebelles, les gens qui sont contre ce système, peuvent se connaître, se rassembler, s'organiser et se motiver pour agir. »

« Quand on a réussi à pénétrer dans l'ambassade,
on a tout cassé, tout brûlé. »

10

Tourisme islamiste en Tunisie

Le 14 septembre 2012, à l'issue de la grande prière du vendredi, des centaines de jeunes salafistes quittent les mosquées de Tunis et des environs pour converger, dans un même état d'excitation, vers l'ambassade américaine installée dans le quartier d'affaires du Lac, en bordure d'autoroute. Dix kilomètres les séparent de leur but, qu'ils parcourent en proférant des slogans antiaméricains mêlés à des chants jihadistes. Drapeaux noirs au vent et mégaphones en main, les groupes progressent à pied en longeant la voie rapide, en voiture ou encore

agrippés à l'arrière de camionnettes surchargées. Dans le ciel tournoient deux hélicoptères de l'armée, simples observateurs de la scène. Cette foule déterminée, grossissant d'heure en heure, répond à l'appel lancé sur Facebook par l'organisation jihadiste Ansar al Charia réclamant une expédition punitive contre les Américains. Dès le début de l'après-midi, un millier d'hommes parvenus devant l'édifice scandent déjà un message explicite : « Obama ! Obama ! Koulona Oussama ! » « Obama ! Obama ! Nous sommes tous Oussama ! » Devant l'entrée sont déployés quelques centaines de forces antiémeute et deux blindés de la Garde nationale. Sur le toit du bâtiment, deux GI, jumelles en main, scrutent la scène avec inquiétude. Arrivés les premiers, les jihadistes sont bientôt rejoints par les Ligues de protection de la révolution (LPR) accourus du Kram, une cité populaire voisine. Défenseurs autoproclamés « de la religion et des objectifs de la Révolution », ceux-ci se composent de hooligans, de délinquants, d'anciens adhérents de l'ex-parti unique de Ben Ali ou de chômeurs enrôlés dans ces milices violentes. Face à la masse grondante, le dispositif policier s'avère vite insuffisant, d'autant qu'il ne protège qu'un côté de

l'ambassade. Alertés par les diplomates américains, les islamistes d'Ennahda, majoritaires au gouvernement, avaient simplement décidé de renforcer le dispositif sécuritaire sans toutefois empêcher la manifestation. En réalité, plusieurs cadres du parti n'y sont pas vraiment hostiles. Loin d'imaginer à quel point celle-ci va leur échapper.

Fanion noir sur l'ambassade en feu

Ce jour-là, les manifestants viennent crier deux fois vengeance. D'abord contre un film diffusé sur Internet, *L'Innocence des musulmans*, œuvre d'un évangéliste américain, jugée blasphématoire et attentatoire à l'image du Prophète. Vengeance également contre la mort, trois mois plus tôt, d'Abu Yahya al Libi, numéro deux *d'al-Qaida*, tué par la frappe d'un drone américain en zone tribale pakistanaise. Ce Libyen avait conquis la jeune génération par ses nombreuses vidéos diffusées par *al-Qaida*. Vétéran du *jihad* en Afghanistan, l'homme avait toute légitimité pour prendre un jour la tête de l'organisation. En réponse, la Libye s'était

vengée la première avec l'attaque, à la mitrailleuse et au lance-roquettes, du consulat américain de Benghazi. Ce 11 septembre 2012, l'expédition punitive se soldait par la mort de trois diplomates et de l'ambassadeur Chris Stevens. La photo de son cadavre fit le tour du monde. Une façon pour les Libyens de commémorer le onzième anniversaire des attentats du World Trade Center, jour de liesse pour les combattants d'Allah du monde entier.

À Tunis, les jihadistes vont tenter de s'illustrer aussi violemment, même s'ils ne disposent pas du même arsenal que leurs frères libyens. Face à l'ambassade afflue une nuée d'étendards noirs. Plusieurs milliers bientôt. En quelques minutes, la situation dégénère d'abord au détriment des journalistes occidentaux. Une photographe française est frappée au visage. Un de ses compatriotes pigiste voit sa caméra voler dans les airs, un autre est poursuivi par trois manifestants armés de longs couteaux et de pierres, l'accusant d'être « un espion des Américains ». Les policiers essuient des invectives et des insultes puis des jets de pierres et de projectiles auxquels ils répondent, par-dessus les

barbelés, par des crachats et des coups de bâton. La situation devient vite intenable pour les forces de l'ordre qui décident de disperser la foule sous une pluie de gaz lacrymogènes. Les Bop (Brigades d'ordre public) appelées *ninjas* en raison de leur tenue, cagoule et armure de protection noires, lancent l'assaut dans une totale désorganisation. Rapidement, le piège se referme sur eux, repoussés puis encerclés dans des ruelles adjacentes par des manifestants particulièrement agressifs. En pleine cohue, des fourgonnettes sont abandonnées aux pillards, des agents se retrouvent isolés, en très mauvaise posture. À terre, l'un d'eux, roué de coups puis aspergé d'essence, est secouru *in extremis* par ses collègues. Mais son revolver et son gilet de protection lui sont arrachés par les émeutiers. Cette police, synonyme de terreur du temps de Ben Ali, sombre dans la panique. L'un de ses officiers s'écroule, victime d'un malaise cardiaque, et rapidement des dizaines d'agents blessés sont évacués. Non loin, deux blindés de la Garde nationale tirent en l'air des rafales de mitrailleuse lourde et les forces antiémeute passent à la chevrotine. La rage des manifestants s'en trouve décuplée. Certains, munis d'échelles, parviennent à

escalader le mur d'enceinte de l'ambassade, non protégé à l'arrière. Dans un jeu de va-et-vient, à la limite du grotesque, les forces antiémeute tentent de colmater les brèches, dégarnissant du même coup l'entrée principale, prise d'assaut à son tour. Des centaines d'assaillants franchissent les murs hauts de trois mètres, brandissant leurs drapeaux noirs pendant que d'autres s'acharnent à coups de pierre et de barre de fer sur les vitres blindées du bureau d'accueil. Quand les jardins de l'ambassade sont investis, le drapeau américain est arraché, piétiné et vite remplacé par le fanion noir, fièrement hissé pour la première fois sur une représentation des États-Unis en feu. Face à ce brasier, un jihadiste tunisien de 26 ans jubile : « C'est un jour de gloire à Dieu. Aujourd'hui les peuples arabes se sont réveillés. Ils ont bien compris qui est leur ennemi. Les peuples arabes de tous les pays savent désormais que le seul obstacle face à l'égalité sociale et économique, c'est l'Amérique. C'est ce que nous expliquaient *al-Qaida* et le cheikh Oussama Ben Laden, il y a dix ans déjà, avec une poignée d'hommes dans les montagnes. Aujourd'hui c'est le programme de toute la communauté islamique et de toute la jeunesse de l'éveil

islamique. Aujourd'hui, nous sommes tous Oussama. Aujourd'hui, nous sommes tous *al-Qaida*. Bientôt, il n'y aura plus aucun obstacle pour la restauration du califat[39]. »

À l'intérieur de l'ambassade, le combat gagne en intensité. Les émeutiers affluent avec de simples échelles en bois adossées au mur d'enceinte. Sur le parking intérieur flambe une centaine de véhicules dégageant un gigantesque nuage noir visible à des dizaines de kilomètres. Les explosions de réservoirs et les rafales d'armes automatiques complètent, dans une atmosphère chaotique, ce décor de zone de guerre. Une école américaine construite dans l'ambassade est également pillée et incendiée. Les assaillants tentent d'investir le bâtiment principal sous les tirs et les gaz lacrymogènes. Là sont réfugiés l'ambassadeur américain et le personnel, derrière les vitres blindées d'une « *panic room* » où les GI ont reçu l'ordre de les transférer dans l'attente des secours. Les forces américaines ont toutefois l'ordre de ne pas tirer mais, face à la violence et au nombre, la situation atteint un seuil critique au point que l'ambassade doit alerter Washington.

Le secrétariat d'État américain comprend alors que le scénario de Benghazi est sur le point de se répéter. Hillary Clinton en personne téléphone au président tunisien Moncef Marzouki qui, à sept kilomètres du théâtre des émeutes, somnole sous les ors de l'ancien palais de Ben Ali. « Je faisais la sieste après manger, j'avais demandé à ne pas être dérangé, j'avais une grosse migraine ce jour-là », confiera benoîtement quelques mois plus tard à la presse étrangère [40] celui que les Tunisiens surnomment le « *tartour* », le pantin. Comme d'habitude, personne à Tunis n'a cru bon de le déranger, ce dont va se charger Hillary Clinton qui l'enjoint de trouver un moyen rapide pour exfiltrer son ambassadeur en danger de mort. Moncef Marzouki décide d'envoyer sa garde présidentielle. Deux heures se sont déjà écoulées depuis le début des affrontements et l'on compte soixante-dix blessés parmi les policiers. L'armée finit par donner l'assaut, soutenue par les troupes d'élite de la brigade antiterroriste. Au comble de la confusion, la situation paraît désespérée : ordre est donné de tirer à balles réelles sur les émeutiers.

Trois d'entre eux sont tués et un autre décède, percuté par un blindé.

Finalement, les Américains sont tous libérés, sains et saufs, à la tombée du jour après dispersion des derniers assaillants. La Tunisie, elle, n'avait plus connu d'affrontements urbains de cette ampleur depuis la révolution du 14 janvier 2011. Dans bien d'autres pays, le ministre de l'Intérieur aurait été contraint à la démission. Pas dans la Tunisie du parti d'Ennahda où Ali Larayedh sera même promu Premier ministre quelques mois plus tard. Le président Marzouki, lui, rédige sa lettre de démission sans y donner suite comme il l'a déjà fait à deux reprises. Toutefois, Moncef Marzouki et les islamistes au pouvoir, réalisent la puissance des jihadistes tunisiens. « Ce jour-là j'ai bien cru que le pays allait basculer mais nous avons finalement évité le pire [41]. » Hommes politiques, médias et société civile ont tous sous-estimé, voire nié cette force perçue jusque-là comme une illusion malveillante de journalistes français. L'attaque de l'ambassade américaine leur ouvre les yeux. Et le magazine *Inspire* d'AQPA, qui en fait la une de son numéro 10, offre une formidable caisse de

résonance au mouvement Ansar al Charia Tunisie auprès des jihadistes du monde entier.

Un salut inespéré pour les salafistes

Parmi la foule de manifestants jihadistes, ce jour-là, deux citoyens français : Wilson, un converti de 24 ans d'origine antillaise, et Abu Musab, un binational franco-tunisien de 23 ans. Wilson était sur place dès la veille. Avec d'autres, il avait déjà brûlé un drapeau américain devant l'ambassade. Cette agression initiale avait justifié le déploiement des premières forces anti-émeute. « Ensuite on est revenus le lendemain matin. Il y avait un effectif policier hors norme. Moi, je me suis permis d'aller les voir et de leur poser la question pour savoir ce qu'ils faisaient là. Ils m'ont dit que c'était un dispositif normal. Je leur ai dit : "OK tous les jours vous êtes trois cents flics devant l'ambassade américaine et c'est normal ?" Il m'a dit "oui, oui, tout à fait" et il m'a dit "et toi pourquoi t'es là ?" Je lui dis "moi dès qu'on insulte mon Prophète, bah forcément je sors de chez moi". Il m'a dit : "Tu sors de chez toi pour quoi faire ?" Je lui ai dit : "Bah ça tu vas

comprendre ce que je vais faire.” Il était étonné que je parle en français, je l’ai regardé et j’ai rigolé. » Dans la foulée, et après avoir rameuté d’autres frères, Wilson revint avec la ferme intention de tout casser et de rafler un butin de guerre. « Quand on a réussi à pénétrer dans l’ambassade, on a tout cassé, tout brûlé. On a essayé de prendre ce qu’on pouvait. Et y a des gens qui nous ont insultés, qui nous ont traités de voleurs. Prendre les biens des *kouffar* (mécréants) déjà, c’est pas du vol. Ça s’appelle du butin, c’est du *ghanima* (butin). Par exemple demain, si je suis en France que je mets la cagoule et que je vais braquer une banque. Bah c’est pas du vol, c’est du butin de guerre. Après c’est dommage, personne n’est mort de leur côté. Y a eu des morts de notre côté et y en a pas eu du leur. C’est dommage. En plus, après, y a eu un appel au calme. »

Dans ce « butin de guerre » figure notamment une cargaison d’ordinateurs Apple, tout juste parvenue à l’ambassade. Des dizaines de manifestants sont repartis avec les cartons encore scellés sous le bras. Le Français garderait un souvenir délectable de cette journée humiliante pour les États-Unis et pour les forces de

l'ordre tunisiennes s'il n'y avait eu l'appel au calme d'Abu Iyadh, l'émir d'Ansar al Charia, venu refroidir les ardeurs des combattants. Wilson ne cache pas son dépit. « On était en train de brûler deux camions de police qui avaient écrasé un frère qu'on venait de ramasser au milieu de la route. On a récupéré un fusil des policiers mais y avait pas de munitions dedans. On a récupéré aussi des gilets pare-balles et des boucliers. Et on était en train de brûler les camions et là y a eu un appel au calme soi-disant d'Abu Iyadh. Le bruit s'est répandu qu'il avait téléphoné à des frères d'Ansar al Charia sur place. Et tout le monde a dit c'est bon : "Rentrez chez vous maintenant c'est fini, il faut arrêter." C'était le soir, presque avant la *salât* (prière) en fin d'après midi. Il était un peu plus de 18 heures. Moi ça m'a énervé, j'ai pas compris ce qu'il se passait, pourquoi tout le monde est parti. »

Seul un émir charismatique pouvait obtenir le calme de cette foule déchaînée qu'il avait lui-même appelé à manifester. Cet émir, Abu Iyadh, revient de loin. Tunisien, ancien lieutenant de Ben Laden, il se forgea dans les camps d'*al-*

Qaida en Afghanistan un passé prestigieux. Leader du Groupe de combat tunisien (GCT), il est soupçonné d'avoir supervisé l'attentat suicide qui coûta la vie au commandant Massoud, deux jours avant les attentats du 11 septembre 2001. Pourchassé par les Américains, son groupe fut démantelé peu après. Abu Iyadh tomba aux mains de la CIA lors d'un transit en Turquie avant d'être remis aux autorités tunisiennes puis condamné à 43 ans de prison. En Europe, les chefs de ses différentes cellules furent également arrêtés. L'Italie décida d'extrader en Tunisie son bras droit Sami Essid, condamné à 115 années de prison. Mais, en janvier 2011, l'histoire leur offrit un salut inespéré quand, sous la pression de la rue, le président tunisien Ben Ali, lâché par son bras armé, s'enfuit avec sa famille corrompue vers l'Arabie saoudite, mettant fin à vingt-trois ans de dictature. Peu après, les autorités de transition adoptaient un décret-loi d'amnistie générale pour tous les « prisonniers politiques ». Des figures de gauche, du syndicalisme, des défenseurs des droits de l'homme recouvraient la liberté, tout comme des militants du parti islamiste Ennahda et un bon millier de salafistes jihadistes. Parmi eux, quelque 300 vétérans des

jihad en Afghanistan, Bosnie et Irak, dont Abu Iyadh et son fidèle compagnon Sami Essid. Dès avril 2011, les deux hommes fondent avec d'autres figures du *jihad* international le mouvement Ansar al Charia. D'emblée, l'organisation se revendique de l'idéologie d'*al-Qaida* et clame sa volonté d'instaurer le califat islamique ainsi que la charia la plus stricte. Dans cette période révolutionnaire, agitée par des manifestations quotidiennes, l'événement passe totalement inaperçu. Personne ne connaît encore Abu Iyadh, et la plupart des Tunisiens n'ont jamais croisé un salafiste de leur vie. La population va cependant très vite apprendre à le connaître.

Les partisans de la charia

Abu Iaydh veut faire d'Ansar al Charia un mouvement de masse balayant la démocratie impie. Dans le contexte du Printemps arabe, les gouverneurs vilipendés par *al-Qaida* comme régimes apostats, valets de l'Occident, tombent les uns après les autres. Le mouvement jihadiste, sentant venir son heure, tente d'abord une nouvelle approche, moins violente. Les fondateurs

d'Ansar al Charia substituent aux actions armées la prédication (*daw'ah*) ou des actions spectaculaires et musclées mais, dans un premier temps, non meurtrières. C'est la stratégie du « *jihad soft* ». L'exemple le plus emblématique fut le sit-in de plusieurs mois bloquant la faculté de La Manouba, près de Tunis, pour exiger l'introduction du voile intégral et de salles de prière dans l'université. Un mouvement dirigé, en coulisses, par Abu Iyadh. Les mêmes multiplient les offensives dans la rue, comme celle lancée, en juin 2012, contre une exposition artistique jugée blasphématoire dans le quartier huppé de La Marsa, déclenchant des émeutes meurtrières.

Dans les semaines suivant la chute de Ben Ali, les jihadistes commencent à s'emparer des mosquées de différents quartiers, populaires ou résidentiels. Les imans jugés corrompus ou liés à la dictature sont expulsés *manu militari*. En un an, quelque 500 lieux de culte, sur les 5 000 implantés en Tunisie, passent ainsi sous contrôle. De là, les jihadistes parviennent à asseoir leur autorité sur des quartiers puis des villes entières. Fin 2011, les premiers incidents sont signalés dans la ville montagneuse de Sejnane où des

vendeurs d'alcool et des jeunes se plaignent d'avoir été violemment molestés, parfois à l'arme blanche, par des patrouilles de religieux armés. Mais tout le monde ne s'oppose pas à ces comités de quartier islamiques. L'apparition des jihadistes est même reçue comme une bénédiction par une partie de la population. Leur autorité, parfois violente, assure un certain retour à l'ordre car, depuis la révolution, la police, discréditée, ne se hasarde plus hors des commissariats. Dans certaines villes comme Sidi Bouzid, berceau du soulèvement, les salafistes parviennent à prohiber l'alcool. Les débits de boissons sont systématiquement saccagés. Les buveurs de bière et les vendeurs clandestins sont refoulés à l'extérieur de la ville où ils vont s'alcooliser à l'abri des regards dans des champs d'oliviers.

Mais l'arme la plus efficace demeure la prédication (*da'wah*). Chaque week-end, dans tout le pays, de grandes opérations sont organisées dans différents quartiers. Sous des marquises, devant un auditoire assis sur des fauteuils en plastique, des prêcheurs vedettes diffusent à pleine voix, au travers d'enceintes géantes, l'idéologie jihadiste. Peu à peu,

l'organisation se substitue à l'État absent. Des opérations de charité sont menées chaque semaine. D'abord auprès des populations les plus reculées, durement frappées par les intempéries en hiver. Coupés du monde par la neige, les sinistrés reçoivent des couvertures et de la nourriture estampillées Ansar al Charia. Toute l'année, des convois de camionnettes acheminent de Tunis jusqu'à la frontière algérienne des sacs de farine et de l'argent. Des tracts et des paniers de vivres sont distribués dans tous les faubourgs de Tunis. Lors de l'Aïd, des moutons sont offerts. Pendant le ramadan, des tables géantes garantissent, dans tous les quartiers pauvres, un repas de rupture du jeûne. Des consultations médicales gratuites, de grande envergure, sont organisées avec distribution de médicaments. Tout est filmé et diffusé sur des pages Facebook, dont certaines comptent jusqu'à 70 000 abonnés. Cette prédication active fait merveille. Le mouvement prend une telle ampleur qu'il finit par se substituer, localement, à la puissance publique, causant des heurts meurtriers avec les forces de l'ordre. Ainsi, en novembre 2012, quand des patrouilles salafistes antialcool déclenchent des affrontements avec la police

dans la banlieue populaire de Tunis, à Douar Icheur. L'imam et son muezzin âgés d'une vingtaine d'années sont tués lors de l'assaut du commissariat.

« J'ai lu le Coran pendant trois jours »

À cette date, Abu Iyadh est déjà passé dans la clandestinité, officiellement recherché depuis l'attaque de l'ambassade américaine. Même si, en réalité, la police se garde de l'interpeller pour éviter que la situation ne dégénère. Plusieurs centaines de salafistes sont renvoyés en prison avant d'être libérés au bout de quelques mois, après le décès, au terme de cinquante-sept jours de grève de la faim, de deux leaders incarcérés. Même un jeune arrêté par la CIA en Turquie pour son implication présumée dans l'attaque de Benghazi sera libéré lui aussi. Les islamistes au pouvoir, initialement favorables à ce retour de la religion, finissent par perdre le contrôle de la situation, jusqu'à se retrouver en guerre ouverte avec les jihadistes. Sous le règne d'Ennahda, en un an, une vingtaine de jeunes jihadistes perdent la vie lors d'affrontements avec la police. Pour

une partie de la base, l'heure n'est donc plus à la prédication pacifique. Même si Ansar al Charia continue officiellement d'appeler au calme, beaucoup de jeunes militants chauffés à blanc après des mois de prêche perdent patience et décident de passer à l'action armée. Les découvertes de caches d'armes de guerre rapportées de Libye et les accrochages meurtriers se multiplient dans tout le pays. D'abord sur le mont Chambi, à la frontière algérienne, à partir de décembre 2012, où l'armée est mise en déroute par un premier maquis d'une soixantaine de *moudjahidin* liés à *al-Qaida* au Maghreb islamique. Une vingtaine de militaires et de policiers meurent sur des mines artisanales, égorgés ou tués par balles. Bientôt, les affrontements à la kalachnikov débordent dans les faubourgs de Tunis, jusqu'au premier attentat suicide qui ne tue que le kamikaze, devant un hôtel de Sousse en octobre 2013. Certaines de ces actions armées impliquent des Français. Car les sympathisants jihadistes de l'Hexagone, sont de plus en plus attirés par cette effervescence, à seulement une heure de vol de Marseille.

Ainsi, Wilson, ex-délinquant d'origine

antillaise de 24 ans, quitte la France pour rejoindre les jihadistes à Tunis, trois mois seulement après sa conversion. « Je suis parti en Tunisie parce que je me suis converti à l'islam, j'en avais marre de la France, j'en pouvais plus de la France. Je suis parti en Tunisie parce que c'était un pays où tu pouvais aller sans visa. J'étais venu seulement pour m'écarter un peu de la France. Après de là-bas, j'ai cherché des moyens de partir au *jihad*. J'ai cherché des routes. Moi, j'étais converti donc je savais pas trop comment contacter des gens pour partir au *jihad*. Donc j'ai commencé à chercher et par la suite j'ai trouvé une route pour le Mali, par la Libye. » À son arrivée en Tunisie, Wilson n'est qu'un jeune novice, dont les parents, divorcés, sont chrétiens. « Quand mon père allait à l'église, moi j'étais plutôt en train de voler des voitures. De temps en temps, il arrivait à m'attraper et j'allais à l'église avec lui, mais sinon j'y allais jamais. » Wilson a grandi dans les cités françaises dont il a gardé l'accent et a découvert l'islam en autodidacte, comme beaucoup d'autres. « Quand je me suis converti, je ne connaissais aucun musulman. Il se trouve qu'un jour j'étais dans une chambre, en train de faire la fête. Dans cette

chambre, il y avait un Arabe. Un Arabe qui ne prie pas, donc un *kaffir* (mécréant). Et dans son ordinateur, il avait le Coran. On était en train de boire et de fumer du shit. Et j'ai vu une page du Coran apparaître. Je lui ai dit "c'est quoi ?" Il m'a dit "le Coran". J'ai dit "donne-le-moi". J'étais bourré. Je sais pas pourquoi, il me l'a donné et, le lendemain, quand je suis sorti de mon alcoolisme, je me suis réveillé, je me suis mis à lire le Coran. J'ai été choqué par ce que j'ai lu dès le premier mot. J'ai lu "au nom d'Allah, le très miséricordieux, le tout miséricordieux", ça m'a sonné. J'ai continué à lire, je me suis mis à pleurer. J'ai cru que j'allais aller en enfer. J'ai continué à lire le Coran pendant trois jours, je l'ai lu non-stop. J'ai lu des *hadith* et, le troisième jour, à l'heure de la prière du soir, je me suis dit "si je ne prie pas, si je ne fais pas cette prière, je vais mourir comme un *kaffir*". J'ai écrit des sourates du Coran sur un papier, j'ai écrit à quel moment je devais m'incliner, à quel moment je devais me prosterner, etc. J'ai écrit tout ce qu'il fallait dire. En fait j'ai écrit la description de la prière sur un papier. Je l'ai accroché sur mon mur et sur le sol. Je suis parti faire mes ablutions. Je me suis converti à l'islam tout seul et

j'ai fait ma première prière tout seul chez moi. Et depuis ce jour-là j'ai arrêté de boire, de fumer, etc. J'étais tout seul donc je me renseignais sur ma religion sur Internet. Et de là, j'ai trouvé quelque chose sur Oussama Ben Laden *rahimou'Allah* (qu'Allah lui fasse miséricorde). » Wilson rompt aussi vite avec la délinquance qu'il entre dans le jihadisme. Son statut de converti ajouté à son passé violent le pousse même à s'identifier aux Compagnons du Prophète. « Pour faire simple, les gens qui savent savent que beaucoup des *Sahaba*, c'est-à-dire les Compagnons du Prophète, avant de se convertir à l'islam, ils étaient les plus grands ennemis d'Allah. Donc, moi, avant la religion, j'étais un dealer. Je vendais de la drogue. Dans mon époque préislamique, j'avais pas de limites. Mes limites m'ont été imposées par Allah. À l'époque préislamique, au détour d'une soirée, tu m'aurais pris la tête, je t'aurais mis un coup de couteau, je t'aurais laissé pour mort, j'en avais rien à faire. J'en avais rien à secouer de qui tu tues, qui tu ne tues pas. J'en avais rien à secouer. Ma vie avant c'était ça : vivre au jour le jour, faire des fêtes, vendre de la drogue, faire de l'argent et m'amuser avec des femmes. »

39. Entretien réalisé sur place, pendant l'attaque.

40. Confidence faite en janvier 2013, lors d'un petit déjeuner « *off the record* » organisé au palais de Carthage devant une dizaine de correspondants étrangers basés à Tunis, invités par la présidence tunisienne.

41. *Idem*.

« Ils m'ont dit t'as rien à faire ici ! Les terroristes français, ils restent en France ! »

11

Des barbus français indésirables

En Tunisie, Wilson trouve vite ce qu'il est venu chercher : des mosquées aux prêches jihadistes interdits en France. Auprès d'Ansar al Charia, il apprend l'arabe et noue des contacts utiles pour partir au combat. L'intervention française au Mali renforce sa détermination mais, finalement, il va suivre les jeunes Tunisiens qui, à cette époque, commencent à partir massivement vers la Syrie. Dès la fin 2011, par dizaines puis par centaines, ils vont s'entraîner en Libye ou s'envolent directement de Tunis, sans visa, pour la Turquie. Noyés dans

l'effervescence postrévolutionnaire, ces mouvements échappent totalement à la vigilance des autorités comme des médias nationaux. Pourtant, en quelques mois, certaines mosquées se vident de moitié. Début 2013, selon les chiffres officiels, 800 Tunisiens combattent déjà pour *al-Qaida* en Syrie et plus d'une centaine sont tombés au combat ou lors d'opérations suicides. Les Tunisiens sont, avec les Libyens, les premiers volontaires étrangers. Les premiers et les plus nombreux. Wilson profite du flux pour se mêler à eux. « Moi je suis venu en Syrie avec un groupe de Tunisiens. On avait un tuyau, il y avait des gens qui nous attendaient. On avait un frère de notre quartier qui était juge islamique en Syrie et on l'a rejoint. » Wilson entre en Syrie un mois après l'attaque de l'ambassade américaine à Tunis à laquelle il a activement participé, puis il rejoint le Front al-Nusra, c'est-à-dire la branche officielle d'*al-Qaida* en Syrie. Ce départ de Tunisie soulage le Français qui trouvait les chefs jihadistes tunisiens trop passifs. « Ansar al Charia, franchement j'apprécie pas trop leur vision des choses. Ça m'a dérangé. Et c'est pour ça que je suis parti directement en Syrie. Plein de fois il y a eu des problèmes en Tunisie, y a des

gens qui ont insulté le Prophète, des gens qui ont insulté Allah, y a des frères qui sont morts, qui se sont fait arrêter gratuitement, etc. Moi, je ne vois pas les choses comme Ansar al Charia. Je suis pas du tout d'accord avec le fait qu'on soit dans un moment de *daw'ah* (prédication). Quand le Prophète Il se fait insulter, y a aucune *daw'ah*, on agit et c'est tout ! »

L'étape tunisienne

Les révolutions arabes ont incontestablement rapproché le *jihad* de la France. Ce qu'autrefois il fallait aller chercher dans de lointaines et périlleuses contrées se trouve accessible en Tunisie avec, en prime, le confort moderne. À deux heures de vol de Paris et pour une poignée d'euros. En outre, un tel voyage n'a rien de suspect. La Tunisie demeure l'une des destinations *low cost* favorite des Français amateurs de formules *all inclusive*. Et les jihadistes y trouvent aussi une sorte de *all inclusive*. Des cours de théologie salafiste disponibles dans presque toutes les villes du pays quand, en France, ils sont interdits et accessibles uniquement sur

Internet. Le passage du monde virtuel au monde réel préparant, à moindre frais, au combat. De Tunisie, rien n'empêche l'accès aux camps d'entraînement libyens d'Ansar al Charia. Les Français qui ont franchi le pas n'ont pas forcément laissé de traces administratives. Sur les chemins de contrebande, la frontière est surveillée par une Garde nationale tunisienne aux moyens dérisoires et qui, de l'aveu même d'un de ses colonels, « est impossible à contrôler ». Ainsi, les postulants français peuvent s'offrir un entraînement au combat suivi d'un retour discret en France en moins de trois mois, le temps d'un séjour touristique sans visa en Tunisie.

Alexandre, 23 ans, Français de souche, ancien plombier et natif de la région parisienne, recherchait justement une telle voie intermédiaire. Converti à l'islam jihadiste depuis un an, il n'a pas trouvé d'emblée le courage d'aller combattre en Syrie. Il lui fallait une mise en condition à la fois spirituelle et physique. La Tunisie lui est apparue comme une étape d'initiation. « Au départ je devais aller en Tunisie à Djerba. J'avais un frère qui était là-bas avec Ansar al Charia. C'est un frère avec beaucoup de science *mash'Allah*

qui m'a dit comment c'était la vie là-bas, la vie pas chère, beaucoup d'entraide, et tout. En gros, ça commence à former une communauté et c'est ça qui m'a intéressé. Je voulais aller m'entraîner là-bas en même temps. Dans la science, dans le sport, pour me préparer. C'est bien pour les jeunes qui veulent émigrer en Tunisie et qui veulent revenir après en France. » Finalement, Alexandre aura sauté cette phase transitoire en parvenant à rejoindre directement ses amis français en Syrie. Cela lui aura épargné les déboires d'une escroquerie dont d'autres candidats français au *jihad* peuvent être victimes en Tunisie.

Car, pour intégrer un groupe armé, l'intention ne suffit pas. Tout volontaire doit obtenir une *taskia*, une recommandation formelle. Soit sous forme orale par un tiers de confiance, soit sous forme écrite avec le tampon de l'organisation adressant la nouvelle recrue. Précautions nécessaires pour réduire les risques d'infiltration par des agents doubles ou les erreurs de recrutement. Or, en Tunisie, la demande exponentielle des candidats a généré un commerce de fausses *taskia*. Un groupe de jeunes Parisiens se souvient d'avoir envoyé 750 euros pour un ami qui n'a

finalement jamais reçu son viatique. « Faire un business du *jihad*, j'ai trouvé ça louche. Mais comme il n'y avait pas d'alternative à l'époque vu qu'on connaissait personne d'autre, on n'avait pas le choix. Il fallait ce papier avec le tampon. Mais peut-être que lui, il s'est fait avoir. » Wilson, lui, ne décolère pas. « Je sais qu'il y a des gens qui se font passer pour des frères d'Ansar al Charia, qu'Allah les châtie comme il se doit parce qu'ils ont volé des frères. Ils se sont moqués de certains frères, ça veut dire qu'ils leur ont fait payer des soi-disant recommandations, et ils les ont laissés arriver en Turquie où ils se sont retrouvés tout seuls en galère. » La *taskia* engage aussi la responsabilité de celui qui la délivre. Si l'élément recommandé crée un problème, le groupe peut se retourner contre l'auteur de la caution. Quoi qu'il en soit, deux ans après le début de la révolte syrienne, le passage par la Tunisie pour rejoindre la Syrie est devenu superflu. Depuis 2013, les routes pour le *jihad* en Syrie sont directes depuis la France, ouvertes par de nombreux compatriotes établis sur place. Ceux qui persistent à se rendre en Tunisie tentent plutôt l'aventure d'une émigration durable en terre musulmane.

« Ici, les imams rentrent vraiment dans le sujet »

Six mois après la révolution du 14 janvier 2011, Abu Musab, 23 ans, a quitté Paris à son tour, direction Tunis, avec sa femme et ses deux enfants. Né en France de parents tunisiens, il a grandi en banlieue parisienne et a choisi de partir pour un pays où il pourrait « mieux vivre la religion, avec une atmosphère un peu plus islamique ». Mais, à ses yeux, la Tunisie n'est qu'un « pays de moindre mal ». En effet, malgré leur victoire aux élections d'octobre 2011, les islamistes modérés en place ont refusé d'introduire la loi islamique dans la Constitution et fini par quitter le pouvoir sous la pression de l'opposition, après deux assassinats politiques imputés aux jihadistes. Abu Musab déplore ces limites. « En Tunisie c'est pas la *charia* qui gouverne donc c'est la même chose qu'en France. » Mais en France, « l'humiliation est constante. Que ce soit dans les médias qui stigmatisent l'islam, dans les regards des gens dans la rue, pour le travail, tu te sens pas à l'aise. Donc il y a l'obligation religieuse de faire la *hijra* (l'émigration en terre d'islam) ». Le jeune

homme a le sentiment qu'un musulman ne peut pas pratiquer sa religion correctement dans un pays occidental. Lui porte la *sunna*, c'est-à-dire la barbe et le *kamis*. Sa femme a revêtu le *sitar* et ses mains sont cachées par des gants. À la différence du *niqab*, le *sitar* couvre également les yeux. « Donc elle peut rien faire en France. » En banlieue parisienne où il habitait, le jeune homme, sympathisant d'*al-Qaida,* peinait autant à trouver une mosquée à son goût, « toutes proches du pouvoir », qu'une école autre que celles de la République. « La plupart des frères de France, ils font l'école à la maison avec leur femme. Ceux qui ont les moyens, ils mettent leurs enfants dans des écoles privées musulmanes, mais il n'y en a pas beaucoup et elles sont chères. » La Tunisie, elle, propose des écoles islamiques dès le plus jeune âge, non mixtes, avec « un peu de Coran dans les cours. Il y en a beaucoup qui font la *hijra* en Tunisie pour ça. Leur première motivation, en plus de l'obligation, c'est aussi pour les enfants, pour avoir une école primaire sérieuse ». Depuis son arrivée en Tunisie, Abu Musab se « sent plus libre, moins surveillé, moins stigmatisé ». Toutefois, les autorités se montrent plus rigoureuses avec le

mouvement jihadiste à mesure que les affrontements armés se multiplient. À Tunis, le jeune homme ouvre un petit commerce et fréquente une mosquée tenue par Ansar al Charia. Il suit des conférences de « grands savants étrangers », des cours de religion et de langue arabe. « Les frères ici ils sont nombreux. Ils abordent des sujets que jamais ils aborderont en France. Ici, les imams, ils rentrent vraiment dans le sujet. »

Mais, en dépit de sa facilité à se mêler aux manifestations violentes d'Ansar al Charia ou aux prédications, l'intégration d'Abu Musab n'est pas allée de soi. Élevé dans un islam modéré par ses parents tunisiens, la foi jihadiste ne lui est venue qu'à 19 ans par Internet. À son arrivée en Tunisie, il ne parle pas vraiment l'arabe, ne possède aucun contact et inspire plutôt la méfiance. « Quand quelqu'un arrive comme ça, ils ont un doute. Ils savent pas comment il arrive, par qui ou par quoi il est envoyé. Donc au début, on va à la mosquée "*salam, salam*", c'est tout. Pour toute personne qui fait la *hijra*, il y a un temps d'adaptation. Pendant six mois tu seras un peu seul, le temps de t'intégrer, de côtoyer la mosquée, qu'ils sachent que tu es là, ce que tu

fais là. Au début c'est un peu dur, tu dois prendre tes repères et après voilà, tu t'incrustes dans le milieu. C'est difficile au début mais c'est largement faisable. Après une fois que les gens ont eu confiance, ils ont commencé à m'aider, ils m'ont appuyé, ils m'ont présenté aux gens. Ceux qui font la *hijra*, ils pensent qu'en un mois ils vont se caser avec un travail tout ça. Mais non. C'est ridicule. La *hijra*, c'est pas facile. »

Abu Rayan l'a également constaté. Ce Belge converti, figure du cyber-*jihad* francophone, a suivi le même chemin. Au printemps 2013, il part en éclaireur pour de nombreux Belges attendant ses premières impressions avant de franchir le pas de l'émigration en terre d'islam. Ses débuts semblent prometteurs. Installé en banlieue populaire de Tunis, la proximité d'une mosquée d'Ansar al Charia, les appels à la prière du muezzin, les tracts de prédication du mouvement jihadiste dans sa boîte à lettres, tout cela l'enchante. Mais, bientôt, la désillusion s'installe. « Le problème, c'est qu'avec le temps et les rencontres, on se rend quand même vite compte que la Tunisie est fortement laïcisée, que les musulmans même pratiquants sont dans un

islam très coutumier, traditionnel, dans une incompréhension profonde des enjeux du monde puisqu'ils s'instruisent à travers les médias, les JT, et ça, c'est le gros problème de la Tunisie. Tout ce qui est journaux et télés sont détenus presque à 100 % par une pensée laïque pro-occidentale, anti-islam. » Autre déconvenue, les concessions faites par le parti islamiste majoritaire à l'opposition laïque. « Malheureusement Ennahda a subi de fortes pressions et est plus occupé aujourd'hui à donner de plus en plus de gages aux laïcs pour les rassurer. » Finalement, au bout de deux mois, Abu Rayan, déçu, se résigne à rentrer en Belgique.

Soupçons en France

Il est vrai qu'au moment de son départ, le climat en Tunisie a évolué avec la traque des sympathisants français du *jihad*. En 2013, plusieurs dizaines d'entre eux sont expulsés par les autorités ou immédiatement refoulés dès la descente de l'avion ou du bateau. Parfois hors procédure officielle, comme en témoigne l'un d'eux : « La police est venue toquer chez moi. Ils m'ont dit :

“T’as rien à faire ici. Les terroristes français, ils restent en France ! Et si tu veux pas qu’il y ait quelque chose d’officiel, qu’on te vire officiellement”, ils m’ont dit “tu pars” ! » En juin 2013, les autorités ont expulsé une famille entière, enfants compris, de Guadeloupéens convertis. Installé depuis huit mois à Tataouine dans l’extrême sud du pays, le mari fréquentait une mosquée jihadiste et le mouvement Ansar al Charia. Trois mois après son expulsion, ce converti s’est retrouvé emprisonné en France. La justice française le soupçonne d’avoir activement participé, avec deux autres complices, au braquage d’un restaurant Quick de Coignières (Yvelines) pour financer son futur *jihad* en Syrie.

Un autre couple de Français a vu sa tentative d’émigration en Tunisie tourner court. Jennifer, française de souche convertie, adepte du *niqab*, et Éric, son mari, français d’origine congolaise, ex-catholique, avaient décidé en une nuit de tout quitter pour s’installer dans la ville sainte de Kairouan. Éric, ancien fonctionnaire de police à Paris, s’était converti pour n’avoir « plus supporté les injustices » constatées dans son travail. Comme les autres, il a découvert sa nouvelle

religion sur Internet à l'occasion d'un arrêt de travail. En quelques semaines, le fonctionnaire s'est métamorphosé, se laissant pousser la barbe et portant le *kamis*, tenue peu appréciée dans son commissariat. « Ça devenait n'importe quoi pour eux, donc ils ont préféré me mettre à l'accueil, mais les gens me disaient "*salam alaykoum*" en arrivant au poste [42]. » Éric finit par être mis à pied et le renseignement s'intéressa d'autant plus à son cas que son beau-père, inquiet de voir sa fille porter le *niqab*, signala aux autorités « la dangereuse radicalisation » du couple. Débarqué à la hâte en Tunisie pour fuir ses ennuis, le couple rencontra d'autres convertis français, proches d'Ansar al Charia à Kairouan, et fut bientôt soupçonné d'activité terroriste. La fouille de sa voiture permit de découvrir des tracts jihadistes, des drapeaux noirs, des jumelles, des vêtements militaires et un holster. Jennifer fut arrêtée et emprisonnée à Tunis, avec son bébé, tandis que son mari était revenu en France, le temps de régulariser leur situation administrative. Finalement, Éric sera interdit de retour en Tunisie et son épouse expulsée deux mois plus tard vers la France.

Ces procédures sont intervenues dans un contexte politique bien précis. En France, plusieurs membres de la cellule de Cannes-Torcy sont soupçonnés d'avoir séjourné dans les mosquées jihadistes tunisiennes avant de revenir dans l'intention de mener des actions armées sur le sol national. Mais surtout, six mois après l'attaque de l'ambassade américaine, Chokri Belaïd, leader de la gauche nationaliste, était assassiné de quatorze balles devant son domicile à Tunis. Ce crime souleva une immense émotion dans le pays. Six mois plus tard, en juillet 2013, le scénario se répétait avec la mort de Mohamed Brahmi, autre figure de la gauche, tué dans les mêmes conditions. Parmi les suspects se trouve un Français d'origine tunisienne soupçonné d'appartenir aux deux commandos, voire d'être l'un des deux exécutants. Ce suspect, Boubaker el Hakim, né en France et ancien des « filières irakiennes du XIXe arrondissement de Paris », a déjà vécu le *jihad* en Irak. Arrêté en 2004, à l'âge de 23 ans, à la frontière syrienne, il est libéré sept ans plus tard avant de gagner la Tunisie où la police le soupçonne aussi d'être mêlé à un trafic d'armes avec la Libye. Peu après ces deux assassinats, la Tunisie et les États-Unis décident

de classer Ansar al Charia « organisation terroriste » et les autorités organisent l'expulsion des jihadistes français. Mais pour beaucoup, ce nouveau contexte résonne comme un nouvel appel au *jihad,* comme l'indique l'un d'eux juste avant son départ pour la Tunisie : « Aujourd'hui c'est peut-être même le meilleur moment pour aller en Tunisie. Parce que chacun a un but à atteindre. Et on sait que le meilleur des buts en islam, c'est d'être martyr[43]. »

42. Entretien réalisé en novembre 2013.

43. Entretien réalisé sous couvert d'anonymat avec ce Français désireux d'aller combattre en Tunisie, en septembre 2013.

« Certains vendaient encore du shit une semaine avant de partir en Syrie. »

12

La brigade française d'al-Qaida au Levant

En Syrie comme ailleurs, le premier réflexe des expatriés français est souvent de se regrouper et de cultiver l'entre-soi. Bien qu'opposés à toute forme de chauvinisme, les jihadistes hexagonaux, dont la plupart ne parlent pas arabe, ne dérogent pas à la règle. De même n'échappent-ils pas aux rivalités intestines. Trois ans après le début de la guerre, la famille jihadiste se retrouve divisée en deux branches rivales. D'un côté, l'État islamique d'Irak et du *Sham*, disposant depuis l'été 2012 d'une brigade en partie francophone composée principalement

de Français, de Belges et de Tunisiens. De l'autre, le Front al-Nusra ayant intégré, en décembre 2013, la toute première *katiba* française. Depuis, au cœur du conflit syrien, ces deux légions jihadistes rejouent une version moderne et islamiste de *La Guerre des boutons*. Chacune revendique une cinquantaine de combattants et accuse l'autre de n'être qu'une brebis égarée du *jihad*.

Guerre fratricide

Et comme souvent, l'exemple vient d'en haut car le schisme s'est d'abord joué dans les hautes sphères *d'al-Qaida*. Le premier groupe jihadiste en Syrie fut *Jabhat al-Nusra*. Au début de la guerre, ses hommes avançaient masqués puis se firent connaître en revendiquant les premières actions suicides contre le régime de Damas. Radical et efficace, al-Nusra se forgea en quelques mois une réputation de troupe d'élite de la rébellion. La consécration vint en décembre 2012, lorsque les États-Unis classèrent le groupe sur leur liste internationale des « organisations terroristes » en raison de son lien, réel, avec *al-Qaida*

en Irak [44]. Cinq mois plus tard, en avril 2013, cette filiation fut officialisée par un communiqué audio dans lequel Abu Bakr al Baghdadi, émir de l'État islamique en Irak (nouvelle appellation d'*al-Qaida* en Irak) confirmait son soutien financier, son apport en hommes et en armes au Front al-Nusra. Par la même occasion, l'émir irakien, visiblement dépassé par l'aura nouvelle de ses troupes, demandait à al-Nusra de fusionner sous son autorité, pour ne plus former qu'une seule et même légion sous le nom d'État islamique d'Irak et du *Sham*. Mais l'émir de *Jabhat al-Nusra*, fort de ses succès militaires, rejeta l'injonction et sollicita l'arbitrage du numéro un de la maison mère, *al-Qaida* central, l'Égyptien Ayman al-Zawahiri. Or, en juin 2013, l'émir suprême trancha en faveur de *Jabhat al-Nusra* qui se vit ainsi adoubé et même franchisé par le successeur d'Oussama Ben Laden sous le nouveau label d'al-Qaida au Levant [45]. Sommé de quitter la Syrie pour se replier en territoire irakien, l'État islamique en Irak n'a rien cédé et, depuis, les deux factions coexistent avec chacune sa conception du *jihad*. Pour *Jabhat al-Nusra*, l'objectif prioritaire reste la chute de Bachar el-Assad. À l'inverse, l'ambition de l'État islamique

en Irak est d'appliquer la *charia* immédiatement sur les zones conquises, sans attendre la chute du dictateur syrien. Et ce, quitte à entrer en guerre fratricide avec tous les autres protagonistes de la rébellion syrienne.

Chair à canon

Cette lutte d'influence entre émirs d'*al-Qaida* atteint directement le modeste niveau des petits soldats français du *jihad*. Cela se traduit d'abord par un certain nomadisme d'un groupe à l'autre. À son arrivée en Syrie, Abu Tasnim, récemment converti à 20 ans, est rapidement démarché par la brigade francophone de l'État islamique en Irak. Or, ce Français d'origine haïtienne n'entend suivre qu'une ligne, celle d'*al-Qaida* central. « Dawla, c'est le seul groupe que j'étais sûr de pas rejoindre. Tous les Français ils vont là-bas mais moi ce qui me dérange c'est qu'ils ont pas fait allégeance à *al-Qaida*. Ils ont déjà le programme pour le califat. Et tout ce qu'ils ont dit dans le programme jusqu'à maintenant, ça s'est réalisé. » À l'inverse, Souleymane, le mari de Clémence, arrive lui à Alep avec la ferme

intention de rejoindre les rangs de l'État islamique dont les vidéos l'ont attiré sur Internet. Or, dès son arrivée, il se brouille avec ses contacts français noués sur Facebook et perd ainsi leur recommandation (*taskia*). « Pour rentrer, ils veulent que quelqu'un qu'ils connaissent de France leur dise "oui ce gars-là c'est pas un keuf", qu'il se porte garant. Ils ont même regardé mon passeport et tout. Ils ont pris mon nom, c'est très strict. Mais moi comme j'avais pas de contacts en France, c'était la grosse galère. Si t'as pas de *taskia*, c'est très, très dur. » Après des mois d'errance dans les rues d'Alep, la solution vient de ses nouveaux amis syriens qui parviennent à lui faire intégrer l'un des camps d'entraînement à l'extérieur de la ville. Sa formation militaire dure un mois et, à l'issue de sa période, il pourra enfin prêter serment à l'émir de l'État islamique en Irak. Du moins à un émir de troisième rang sous les ordres duquel il gagnera le front. « Quand t'as fini le camp d'entraînement, après tu fais ta *ba'yah*, ton allégeance. Tu serres juste la main à l'émir et t'as une phrase à dire. Tu rencontres pas Abu Bakr al Baghdadi comme ça. Lui il est en Irak. Après en dessous, t'as l'émir d'Alep, un Syrien. Et moi je fais

allégeance à l'émir qui a fait allégeance à cet émir. » Et finalement, Souleymane intégrera Jabhat al-Nusra, le groupe rival. Abu Nai'im, l'ex-dealer de banlieue de 23 ans, converti depuis trois ans, a choisi la démarche inverse. Peu après son arrivée, il s'enrôle au sein de Jabhat al-Nusra sous la bannière duquel il prend part à la bataille d'Alep au cours de l'été 2012. Mais il finit par quitter ce groupe qui, selon lui, envoie trop souvent en première ligne les combattants étrangers, véritable chair à canon. « On fait tous le *jihad*. On est tous en train de combattre pour la parole d'Allah et ça c'est bien. Mais faut voir plus loin que ça. Quand j'étais avec *Jabhat al-Nusra*, le problème, c'était quoi : ils ont renvoyé les Irakiens en Irak. Ils ont mis des Syriens à leur place qui se trimbalent avec des grosses caisses, des belles armes et qui vont jamais au combat. Ils connaissent rien à la guerre et ils prennent des décisions qui font que des frères meurent. On est tous venus pour le combat mais on est pas venus pour mourir comme ça sans rien apporter à la *Oumma* (la communauté musulmane). C'est pourquoi beaucoup de *muhajirin* (les combattants étrangers) ils sont partis avec Dawla. Parce qu'ils espéraient

mieux d'un groupe qui a fait ses preuves en Irak. Chez *Jabhat al-Nusra* ils disaient aux *muhajirin* de toute façon "vous êtes venus pour mourir donc c'est pas grave, allez-y, allez mourir au combat [46]". » Abu Nai'im a donc préféré rallier l'État islamique. Au sein des patrouilles de la police islamique du groupe, il s'attelle à faire appliquer la charia aux Syriens. « La vérité, c'est que le peuple syrien, c'est un peuple qui était très loin de l'islam. C'est un peuple, quand tu leur dis que la cigarette c'est *haram* (illicite), ils ont du mal à te croire. La femme, elle porte le *niqab* mais elle marche en talons. Donc, on essaie chaque jour de faire des conseils, histoire d'avancer. Par exemple, si je vois dans la rue quelqu'un qui est en train d'insulter le Prophète, lui, il a de grandes chances d'être tué. De très grandes chances même. Mais c'est pas non plus certain. Il se peut que le juge islamique, il lui accorde une faveur. Mais dans la religion d'Allah normalement, tu le tues. Donc c'est arrivé qu'il y en ait qui soient tués. Pour des grosses choses comme ça, il y a des peines qui vont être appliquées mais ce sont pas encore les peines annoncées dans la religion d'Allah. Il y a encore de la

patience pour les gens. On est encore à essayer d'inculquer la religion à ces gens. »

« Un groupe est beaucoup plus sincère que l'autre »

La rivalité entre Français de Jabhat al-Nusra et de l'État islamique a gagné en intensité avec l'arrivée en Syrie fin 2013, d'une autorité reconnue du cyber-*jihad*. Ancien résident d'origine sénégalaise, presque quadragénaire, Omar Omsen, le Niçois, fut autrefois braqueur de bijouteries. Après de multiples années de prison et son retour à l'islam, il est interpellé en décembre 2011 devant la gare de Nice, alors qu'il rassemblait une vingtaine de frères en vue d'un départ collectif en Afghanistan. Avant même d'être entamé, le voyage s'arrêtait en prison. Puis survint l'affaire Merah et les soupçons de contacts entre lui et le « tueur au scooter », ce que l'intéressé nie aujourd'hui [47]. Quoi qu'il en soit, ses liens avec *Forsane Alizza*, le groupuscule dissous par Nicolas Sarkozy, justifièrent le gel de ses biens [48]. Omar explique avoir été, ensuite, libéré sous contrôle judiciaire, puis expulsé vers

le Sénégal, son pays d'origine. Mais, pour le prédicateur, c'est un second départ. Car, à Dakar, Omar Omsen, financé par d'autres frères, se joue des distances et reprend l'activité qui a déjà fait sa renommée sur Internet : la réalisation de vidéos appelant au *jihad*. À l'automne 2013, il rejoint via la Turquie le nord de la Syrie, où l'attendent de nombreux adeptes ayant suivi ses prêches à Nice ou sur le Web. Là, Omar Omsen retrouve vite son statut de prédicateur, voire de « gourou », auprès de ses jeunes recrues françaises. L'homme commence par observer les engagés volontaires avant de dresser le constat accablant d'une troupe ignorante, oisive, responsable d'exactions sur des civils, à l'arrière du front. « Ce que j'ai vu c'est des jeunes qui mangent des sandwichs toute la journée, qui vont au cyber le soir et c'est tout ce qu'ils font. Dans le groupe majoritaire, Dawla, l'État islamique d'Irak et du *Sham*, il y avait beaucoup de jeunes qui n'avaient pas compris les bases de leur religion. Ils savaient pas quelle était leur mission en tant que *moudjahid*. Parce qu'en tant que *moudjahid*, tu dois être un exemple. Et ces jeunes, ils ont appris leur religion sur Google, les vidéos, les PDF et compagnie. Les vidéos sont là

pour te mettre sur les rails, pour t'inciter à aller plus loin. Mais dans les vidéos, il y a juste trois *hadith* et quatre versets. Et eux, ils se sont dit "c'est bon, ça suffit". Et quand ils sont arrivés, ils sont venus avec beaucoup d'ignorance. Certains vendaient encore du shit, une semaine avant de partir en Syrie. »

Le charismatique Omar reproche à ces combattants non seulement de ne pas s'exposer en première ligne du front contre Bachar el-Assad mais aussi de vouloir appliquer la *charia* à l'aveugle, sans tenir compte du contexte. « Donc moi je suis allé les voir et je leur ai dit : "La *charia* que vous appliquez, elle est injuste." Je leur ai dit : "Vous n'avez pas le droit de fouetter quelqu'un pour fornication." Ils m'ont dit : "Mais pourquoi ? Allah il a dit que…" Moi j'ai dit : "Oui mais pas dans la manière dont vous le faites, car avant d'appliquer le fouet à quelqu'un qui a fait de la fornication, il y a une éducation à faire. Ça fait des siècles que la Syrie est dans un coma religieux et vous arrivez tout d'un coup et vous dites on va appliquer la *charia*. Le Prophète, Il a mis vingt-trois ans pour poser les bases de la religion. L'alcool n'a pas été interdit d'un coup. » Parce que il y a une différence entre Jabhat al-

Nusra et Dawla. Dawla veut créer un État islamique. Et Jabhat al-Nusra a dit “non, pas tout de suite”. L’État viendra une fois que Bachar sera tué, une fois que la terre est sécurisée, ensuite on instaure la charia, basée sur la parole de Dieu. Et en plus, il y a eu beaucoup d’exactions contre un peu tout le monde. Des choses que je ne peux pas raconter parce que ce sont des frères en Allah et que je veux pas salir leur image. Mais il y a eu beaucoup d’injustices et je leur ai dit. Le problème c’est que Dawla, l’État islamique d’Irak et du *Sham*, c’est 70 % de *muhajirun* (combattants étrangers) et la plupart sont belges, français et tunisiens et parlent français. Certains Tunisiens ont le *takfir* (le fait de déclarer quelqu’un mécréant) rapide. Un peu comme le GIA en Algérie. Ils ont réussi à monter la population contre eux à cause de leur mauvais comportement. Et en plus la Dawla a été infiltrée par l’ennemi. Ils tuent des gens de l’Armée libre syrienne comme ça pour rien, donc on voit bien que c’est des gens infiltrés par Bachar. Tandis que *Jabhat al-Nusra,* c’est beaucoup plus difficile de les infiltrer car quand tu rentres dans *Jabhat*, t’es immédiatement au front. Tu risques ta vie à chaque instant. Si t’es un espion, tu restes pas, tu

t'en vas. On t'envoie au front parce que t'es là pour le *jihad*, pour tuer l'ennemi. Tu viens sincèrement pour aider la population, pour mourir comme un guerrier sur la voie d'Allah tandis que eux, ils veulent pas mourir. C'est ça la différence entre les deux groupes. Un groupe est beaucoup plus sincère que l'autre et c'est pour ça qu'Ayman al-Zawahiri, l'émir *d'al-Qaida,* a tranché. »

En réalité, les détracteurs de l'État islamique en Irak et au Levant l'accusent de faire le jeu de la dictature syrienne. De fait, depuis janvier 2014, les combats fratricides entre jihadistes et rebelles non jihadistes se sont intensifiés, entraînant la mort de plus d'un millier de combattants en un mois. Le chercheur et spécialiste des mouvements islamistes armés en Syrie Romain Caillet évoque « une réelle convergence d'intérêts » entre le régime d'Assad et cet État islamique en Irak et au Levant (EIIL). « La domination de l'EIIL sur plusieurs "territoires libérés", qui voient l'application stricte de la *charia* et l'installation de milliers de *djihadistes* venus du monde entier, parfois avec leurs familles, donne un argument de poids à El-Assad dans ses négociations avec les Occidentaux, effrayés par ce

phénomène. L'éradication des *djihadistes* n'est donc pas pour le moment sa priorité stratégique. Quant à Abou Bakr Al-Baghdadi, émir de l'EIIL dont la priorité est d'abord d'assurer la pérennité de son "État" transnational en cours de formation, il a pleinement conscience que la chute du régime de Damas entraînerait immédiatement la formation contre lui d'une coalition regroupant la plupart des rebelles sunnites et les restes du "régime alaouite", voire l'intervention des drones américains [49]. »

Devenir leur émir

Cette analyse, soutenue aussi par Omar Omsen, lui vaut de fortes inimitiés, d'autant que le prédicateur s'est mis en tête de constituer une brigade exclusivement française avec des déserteurs de l'État islamique en Irak et au Levant. « Nous avons vu les frères qui étaient chez Dawla, on leur a dit de sortir de chez Dawla. Parce que chez Dawla ça va pas. Donc il y a eu débat. Ils ont pas aimé et immédiatement ils ont dit "oui, tu te moques de la religion d'Allah". Ensuite il y a eu des Français des services secrets de

Dawla qui me cherchaient pour m'arrêter. Un jour, j'étais au cyber, ils sont entrés et ils ont dit "Omar Omsen, il est où ?" Et un frère a été assez intelligent pour dire "bah, il vient juste de partir". Ils ont dit "ah ouais ?" et ils sont repartis. Et de là immédiatement, on a vu le danger et on est partis voir *Jabhat al-Nusra*. » Pour assurer sa protection, Omar, suivi d'une cinquantaine de jeunes Français qu'il a lui-même fédérés, s'en va frapper à la porte de l'émir local du front al-Nusra pour lui proposer un serment d'allégeance. « On a discuté avec un émir qui s'appelle Abu Saha. On a lui parlé du projet de monter un groupe et de faire une *ba'yah* (allégeance) à *Jabhat al-Nusra*. À partir de cette *ba'yah*, nous on veut avoir notre *makar* (notre base, notre caserne) et un programme religieux du matin jusqu'au soir qui ponctue notre journée. Parce que tu ne peux pas combattre sans connaître ta religion. Chez *Jabhat al-Nusra*, faut venir avec au moins 25 personnes pour pouvoir avoir un groupe et nous on était déjà une cinquantaine, la plupart français. Donc, Abu Saha, il a dit "je vais te mettre en contact avec l'envoyé spécial de Ayman al-Zawahiri, émir des mouhajirin pour le Sham". » Omar

Omsen assure que ses adeptes lui ont demandé de devenir leur émir. « Moi je voulais pas être candidat parce que je me suis dit c'est une trop grande responsabilité. Quand t'es émir, t'es au service du groupe, c'est toi qui te lèves le premier, qui te couches le dernier, toi qui t'occupes des problèmes des frères, qui gères tout, qui cours à gauche à droite toute la journée, un travail de malade ! » Mais sur l'insistance de ses amis, l'homme affirme avoir été élu à la majorité.

Ainsi, en décembre 2013, à peine plus d'un mois après son arrivée en Syrie, le cyber-jihadiste se retrouve à la tête d'une brigade française répartie dans deux villes bastions de *Jabhat al-Nusra*. Atma près de la frontière turque et Hraytan au nord d'Alep. Le nouvel émir envoie ses hommes par grappes pour renforcer le front à Homs et à Idlib. Mais c'est un émir plus spirituel que militaire. « Moi je suis plus un émir religieux. Sur le terrain, il y a déjà un émir de Jabhat qui est expérimenté et qui commande. Tout le monde obéit à ses ordres mais, au retour, c'est l'émir qui dirige. C'est lui qu'on appelle pour qu'il désigne les hommes pour le combat. Les bases sont en communication directe avec l'émirat central et s'ils ont

besoin d'une personne pour faire une attaque contre l'armée de Bachar, ils appellent au talkie-walkie en disant "rendez-vous à tel endroit, on a besoin d'hommes, donc prenez une dizaine ou une vingtaine". »

« Gouroutisés »

C'est cette brigade française de *Jabhat al-Nusra* qu'ont rejoint, en janvier 2014, deux adolescents de 15 ans originaires de Toulouse. Sur Facebook, les deux copains étaient amis avec Abu Al H., un émir en second, lui aussi réalisateur de vidéos jihadistes lorsqu'il était encore en France. Il leur avait indiqué la marche à suivre pour gagner Atma, près de la frontière turque. Au lendemain de leur départ improvisé, le père de l'un d'eux, affolé, les avait appelés, via les médias, à rentrer en France. De toute façon, la dureté du terrain les avait déjà dissuadés de poursuivre leur entreprise. Deux semaines après, ils étaient de retour. Omar Omsen justifie sa création d'une brigade française pour accueillir ce type de volontaires, mais aussi par pragmatisme militaire. « C'est une question d'efficacité,

pas d'ethnie ou quoi, comme certains disent. La plupart ont déjà combattu. Quand tu arrives, tu fais l'entraînement, et chez *Jabhat al-Nusra*, tu apprends tout. Ils te font la panoplie du guerrier commando. Tu apprends le sniper, le 23 mm, tu apprends les explosifs et après l'entraînement, entre vingt et trente jours, tu es assez efficace sur le terrain. Seulement, beaucoup de frères ont été tués à cause du fait qu'ils comprenaient pas la langue. Quand les ordres étaient donnés, ils comprenaient pas. Il y a beaucoup de frères qui sont tués par d'autres frères, c'est du dommage collatéral mais ça arrive. »

Quelques semaines après avoir fondé la brigade française d'al-Qaida, Omar Omsen a quitté la Syrie de façon temporaire, pour organiser la venue de sa famille arrivée en Turquie. En son absence, la troupe est tenue par son émir en second, Abu Al H., ce Français, auteur remarqué de vidéos apocalyptiques sur la restauration du califat en Syrie. Le départ du chef alimente les critiques de ses adversaires contre cet « émir par intérim autoproclamé, ce gourou qui abandonne son groupe au bout de deux semaines ». Les Français rivaux de l'État islamique,

particulièrement irrités, préfèrent traiter cette brigade concurrente de *Jabhat al-Nusra* par le mépris comme l'indique l'un des leurs : « Omar Omsen, le mec des vidéos, dès qu'il est venu ici, il a commencé à faire la *fitna* (discorde) entre les frères en faisant son interprétation de *hadith* qui sortait tout droit de son cerveau. Le mec, il a aucune science, il parle même pas un mot d'arabe. Ensuite, il a commencé à dénigrer Dawla, à mentir sur des frères et à rassembler des frères qui sont récents ici pour la plupart. Depuis le début, le mec il fait juste des vidéos mais il veut être émir d'un groupe de *moudjahidin*. Donc il a réuni, je dirais 40 bras cassés et nous, les anciens, on les a pliés en deux dans un débat. Leurs arguments, ils tenaient pas debout mais bon, ils sont convaincus d'avoir raison. Qu'Allah les guide. C'est juste des petits qui sont perdus, c'est tout. Maintenant ils sont avec *Jabhat al-Nusra*, ils ont dit qu'ils ont *bay'ah* (allégeance) al-Qaida mais bon, on les attend au tournant. Ils ont pas conscience de la réalité et pour le moment, c'est un groupe fantôme. On verra le jour où ils rejoindront un front. Ils connaissent rien au *dîn* (religion) et ils l'ont découvert au travers des vidéos d'Omar. Du coup ils l'ont idéalisé, c'est lui

qui les a rassemblés et fait venir ici au *Sham*. Ils sont tous “gouroutisés” par ce frère. Ils sont perdus *wallah* (je te jure au nom d’Allah). Ils le suivent sans rien comprendre. Au final devant nous, ils se taisent et le seul à parler c’est lui. Maintenant ils disent que nous, on est un gang, juste parce qu’on aime Dawla et que l’on combat *fisabilillah* (sur le sentier d’Allah) en critiquant les derniers choix de Zawahiri. Moi, ils m’ont dit : “Nous on suit Zawahiri jusqu’à la mort !” Mais moi Zawahiri je le respecte pour ce qu’il a fait, mais je suis pas d’accord avec ses derniers choix et je le suivrai pas jusqu’à la mort. Jabhat ils acceptent n’importe qui juste parce qu’ils ont besoin de nombre. Nous, on est 20 000 chez Dawla et dans mon groupe, on est une cinquantaine, on a des 23 mm, des 14 et demi, des BKC, des RPG [50], des frères expérimentés. On s’occupe de la police islamique sur trois villes aux alentours d’Alep et la majorité est en Syrie depuis plus d’un an. Rien de comparable avec eux. Nous, on part tout le temps en attaque. Autant dire, le jour et la nuit ! Eux ils ont juste des kalach. Au mieux, ils pourront faire une équipe d’agents de sécurité chez Leclerc ! [51] »

44. Al-Qaida en Irak ou al-Qaida en Mésopotamie avait été fondé après l'invasion américaine de 2003 par le sanguinaire émir jordanien Abu Mussab al-Zarqaoui, tué en Irak par une frappe de drone américain en 2006. C'est lui qui, dès 2004, sous le nom de Tanzim Qaedat al Jihad fi Bilad al Rafidayn (littéralement l'« organisation de la base du jihad au pays des deux rivières », c'est-à-dire al-Qaida en Mésopotamie), crée l'organisation fruit de la fusion de divers groupes insurrectionnels sunnites, et prête allégeance à Oussama Ben Laden malgré ses tensions avec son bras droit, Ayman al-Zawahiri. Après la mort de Zarqaoui, le groupe, qui se considère comme le vrai État en Irak, change de nom pour devenir l'État islamique en Irak.

45. AQAL ou Organisation al-Qaida en Syrie selon la traduction de l'arabe : Tanzim Qaedat fi Bilad al Sham.

46. Entretien réalisé en septembre 2013.

47. Omar reconnaît en revanche avoir été en contact avec Mohamed Merah, amateur de ses vidéos, mais uniquement via messagerie Facebook. Entretien réalisé en février 2014.

48. Procédure de gel des fonds lancée par arrêté ministériel du 2 mars 2012 à l'encontre de 26 individus liés à Forsane Alizza (association « collectif autour de l'unicité *Tawhid* »), dont Oumar Diaby, le vrai nom d'Omar Omsen (son pseudonyme étant le diminutif de Omar Sénégal).

49. Romain Caillet, « Échec de l'offensive de l'Armée syrienne libre contre l'État islamique en Iraq et au Levant » dans la revue *Orient XXI*.

50. Le 23 mm et le 14,5 mm sont des calibres de mitrailleuses lourdes destinées à la lutte antiaérienne mais installées à l'arrière des pick-up pour des combats urbains au sol, très utilisées par les rebelles en Libye et en Syrie. La BKC est une mitrailleuse, et le RPG, un vieux lance-roquettes soviétique utilisé par toutes les guérillas.

51. Entretien réalisé en février 2014.

« Les services secrets préfèrent se débarrasser de nous pour qu'on vienne mourir en Syrie pour notre cause. Au lieu de nous laisser en France où on pourrait commettre un attentat terrible. »

13

Fausse indulgence et vraie impuissance

Avant d'en arriver à manier une kalachnikov en Syrie, tous ces jeunes gens ont dû passer sous les portiques de la Paf, la police de l'air et des frontières des aéroports de Roissy-Charles-de-Gaulle ou d'Orly. Déterminés, certes, mais pas forcément assurés de sortir du territoire sans souci. À la veille de son départ en Syrie, Abu Tasnim ne cachait pas une légère appréhension. « Tu crois que je vais tomber ? Cette fois-ci, je

suis trop grillé [52]. » En effet, depuis un an, le jeune Français n'a cessé d'attirer l'attention sur lui. Sur Twitter, il s'est illustré sous le sobriquet de « Oggy et les *kouffar* », clin d'œil facétieux au dessin animé *Oggy et les cafards*. Un jour, sa page d'accueil présente une photo de Mohamed Merah ou d'Hakimulah Messud, chef des talibans pakistanais tué par une frappe de drone américain à la fin de 2013. Un autre, le dessin d'une tour Eiffel en feu frappée par un missile, souligné de ce message : « Malheur à la France, malheur à son peuple. » En guise de biographie, il alterne d'un slogan à l'autre. Celui du rappeur musulman Medine « I am muslim don't panik » détourné en « I am muslim donc panik ». Celui du cheikh jihadiste tunisien Khamis Mejri : « Tout musulman devrait être membre d'al-Qaida. » Ses tweets disent tout de sa philosophie. Au point d'alerter le Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif) qui, sur son site, lui a consacré un article intitulé : « Sur Twitter, un jihadiste français appelle au meurtre et au martyre. » Le billet, initialement rédigé par l'association américaine d'un ancien du Mossad, propose même une sélection de ses tweets répertoriés par thème. Au chapitre « meurtre, martyr

et paradis » : « Tous ces chiens *kaffir adou'Allah* qui insultent *rasulullah* [le Prophète Mohamed] doivent être exécutés » ou « les *houris* [Vierges du Paradis] nous attendent et nous nous préparerons à faire face à l'ennemi mécréant. » Dans celui du jihad contre la société civile : « Ceux qui n'ont pas de projet de *hijra* n'ont pas d'excuse. Ils doivent attaquer ici que ce soit l'économie, le militaire ou le civil », ou encore « Ces porcs ont déclaré la guerre à l'islam Œil pour œil, Dent pour dent. » Un autre : « Si je suis à côté de la tour Eiffel ou l'Élysée et que c'est l'heure. Je fais ma *salât* [prière] devant. Rien à cirer… »

Effectivement, dans les rues de Paris, Abu Tasnim n'est guère plus discret. Ce jeune Noir de 20 ans, né en France, « pays ennemi d'Allah », a grandi en banlieue parisienne. Régulièrement, il emprunte le RER vêtu d'un kamis noir ou beige sur un large pantalon *sarouel* laissant apparaître ses baskets montantes. Enroulé autour de son crâne, le même turban que celui des moudjahidin d'AQMI. Dans cette tenue, il mène des actions de « *street da'wah* » en compagnie d'autres frères : distribution de livrets religieux, sensibilisation à l'islam jusqu'à la sortie des boîtes de

nuit. Il fréquente également les réunions discrètes d'un groupe communautaire pro-moudjahidin. En juin 2013, il se rend aux manifestations anti-islamophobie à Argenteuil faisant suite à des agressions de femmes voilées. Encore imberbe, portant lunettes de vue et appareil dentaire, le jeune Abu Tasnim se montre dans la réalité plus inoffensif que sur Internet. Et volontiers blagueur. « S'ils me mettent en prison je m'en fous, ça me laissera plus de temps pour lire le Coran. »

Comme beaucoup de ses congénères, Abu Tasnim est en rupture avec sa famille, haïtienne, chrétienne évangéliste, imperméable à ses nouvelles convictions, effrayée par ce fils qu'elle qualifie de « terroriste » au point de le pousser à quitter le domicile familial. En rupture professionnelle aussi, considérant que son emploi d'apprenti cuisinier est incompatible avec sa religion. « Au niveau de la cuisine, t'es obligé de toucher du porc, de l'alcool, tout ça c'est chaud, je pouvais plus. » En rupture sociale enfin depuis qu'il a lâché le groupe de musiciens électro avec lequel il produisait du rap. « On a même failli sortir un EP [53] mais Allah m'a appelé à

temps. C'était ma passion la musique avant. Mais quand tu délaisses quelque chose pour Allah, Il te le remplace par quelque chose de meilleur. » La musique étant, à ses yeux, illicite en islam, Abu Tasnim n'écoute alors plus que des *anashid* et diffuse sur YouTube ses propres vidéos et audios de prêches devant le drapeau noir du *Tawhid*. Le jeune garçon a d'abord pratiqué un islam non violent inspiré par ses amis soufis d'origine ouest-africaine. « Au début, j'avais des gens qui me disaient l'islam c'est les bisous, c'est les câlins. Je suis allé dans un truc de *mourji*, les *talafi* [54]. Après j'ai tout de suite vu que c'était pas ça. Donc j'ai quitté ce courant et je suis parti dans le soufi, parce que y a un *hadith* qui dit en gros que quiconque a, ne serait-ce qu'un atome d'orgueil, il n'entrera pas au paradis. Mais en fait c'est une blague. Je m'en suis vite détaché parce que j'ai eu des débats sur Twitter avec des gens du *minhaj* [55] d'aujourd'hui. Et ils m'ont apporté les preuves qui montraient que le Prophète, c'était pas un bisounours. Depuis je suis converti à l'islam radical. Non je rigole ! Je me suis converti au véritable islam, à l'islam authentique. » Finalement hébergé par des frères rencontrés sur les réseaux

sociaux, Abu Tasnim y croise celui avec lequel il va partir pour la Syrie : Abu Ayoub, jeune garçon chétif de 17 ans, français d'origine marocaine.

« J'étais le seul renoi dans l'avion ! »

À son arrivée à Roissy, le tandem imagine mal franchir les contrôles sans encombre, certain d'être pisté par les services de renseignements. Il se rassure en se remémorant le parcours du Français qui les attirés en Syrie. Abu Ahmed était tout aussi actif sur les réseaux sociaux, tout aussi prosélyte sur sa propre page Facebook ouverte au public avec sa photo et sa véritable identité, tout aussi susceptible d'être appréhendé par la police. Pourtant, il s'est envolé en toute impunité vers la Syrie avec sa toute nouvelle épouse, une Française convertie et sa fillette née d'une précédente union. Depuis, tous en sont convaincus, les autorités françaises laissent sciemment partir les candidats au jihad. Avec un vœu non avoué : qu'ils ne reviennent jamais. La France tirerait un double bénéfice de cette fausse indulgence : éliminer un danger potentiel sur le territoire national, surtout si les

partants décèdent rapidement au front, et voir se renforcer à bon compte la lutte contre Bachar el-Assad, lui-même soutenu par l'un des adversaires les plus redoutables d'Israël, le Hezbollah libanais, armé par l'Iran. Le passage de ces jeunes Français en Syrie permet aussi d'identifier les éléments les plus déterminés. En cas de retour dans l'Hexagone, ils pourraient être plus facilement pistés et poursuivis. Au moment de partir, Abu Tasnim doute encore de cette théorie. Mais la prison ne lui fait pas peur et ses amis français sont déjà tellement nombreux en Syrie qu'il est résolu à tenter sa chance. Et de fait, leur passage au contrôle se déroule sans le moindre incident, y compris pour son compagnon de voyage, Abu Ayoub, pourtant mineur [56]. Après coup, Abu Tasnim en est convaincu. « Même pas un contrôle. Rien. Mais ça les arrange bien sûr ! Parce que si on reste ici on va faire un truc genre Forsane Alizza [57] et ça ils veulent pas. C'est mieux qu'ils laissent tout le monde partir parce que si ils se font attaquer en France, c'est chaud pour eux. Donc moi je pense qu'ils laissent passer. Mais si tu reviens c'est là qu'ils auront peur, parce que si tu reviens, c'est chaud pour eux. »

La route étant ouverte, les deux amis atterrissent à Istanbul puis s'envolent pour la ville de Gaziantep, à quelques kilomètres de la Syrie. Euphorique – « J'étais le seul renoi dans l'avion ! » –, Abu Tasnim décide alors de « live-tweeter » son passage en Syrie. En clair, usant de son smartphone et de son abonnement à Internet dont il ne paiera jamais le montant excédentaire, il signale sa progression à coup de messages et de photos postés en temps réel sur Twitter. Suivant ces traces, si les autorités françaises ou turques avaient voulu les intercepter, cela leur aurait été facile. D'autant que le jeune provocateur laisse d'autres messages sur Facebook et active sa géolocalisation en temps réel sur Google Map. À la veille de pénétrer en Syrie, il dépose une photo de la météo locale turque : « 22 degrés, ça va il fait chaud ici », ou ce message en direction des amis qui l'attendent côté syrien : « On arrive demain *in sha Allah* mdr, les frères faites des *doua*. » Sur la route, Abu Tasnim indique son parcours avec la photo d'un panneau routier signalant la direction d'Alep via Kilis en Turquie. « On approche du but. *In sha Allah*. » Enfin, en début de soirée, parvenu à destination, Abu Tasnim exhibe la photo, avec un

filtre Instagram, d'une kalachnikov, soulignée de ce commentaire : « Arrivée à destination *al hamdulillah* ! » Dans la foulée, il actualise sa géolocalisation sur Facebook, prouvant qu'il se trouve bien en Syrie, et envoie ce tweet pour rassurer les volontaires plus frileux restés en France : « Ça sert à rien d'être parano. Moi j'étais grillé comme une cacahuète. Et j'suis passé. Les *tawaghit* ça les arrange qu'ont part. » Avec son jeune compagnon de périple de 17 ans, Abu Ayoub, il passe sa première nuit dans la ville syrienne d'Azzaz passée sous le contrôle des jihadistes après d'âpres combats avec les rebelles de l'Armée syrienne libre proches des Occidentaux. Dans un premier temps, ils se joignent à une brigade peu connue car quasi inactive sur Internet. Toutefois, son émir, un Égyptien, Abu Obeida al Masri, impose le respect en tant que vétéran de l'Afghanistan aux côtés d'Oussama Ben Laden et d'Abdallah Azzam, le père du jihad contemporain. Récemment libéré après plus de dix ans d'emprisonnement, ce combattant de la première heure a fondé en Syrie la brigade Jaysh Muhamad ash Sham (l'armée de Mohamed au Levant), et prêté allégeance à l'actuel chef d'al-Qaida, Ayman al-Zawahiri. Les deux jeunes

arrivants retrouvent dans cette katiba, installée à quelques kilomètres au nord ouest d'Alep, dans la ville de Hraitane, leur ami Abu Ahmed.

« Un attentat terrible sur les Champs-Élysées »

Quelques semaines plus tôt, en septembre 2013, Abu Ahmed, 26 ans, s'était fait une belle frayeur en partant en éclaireur par un vol direct Paris-Istanbul. Au contrôle d'Orly, le policier avait changé de visage après avoir passé son passeport au scanner. D'un geste de la main, l'agent, visiblement inquiet, avait désigné son écran à un collègue puis intimé l'ordre au voyageur suspect et à son épouse de quitter la file d'attente et de se ranger sur le côté. Âgé de 26 ans, ce Français d'origine algérienne, titulaire d'un bac S et ancien étudiant à l'université d'Assas, commence alors ses prières, persuadé que la fin du périple a déjà sonné. « Je me suis dit ça y est, c'est foutu, je vais finir en prison. J'avais le cœur qui palpitait de peur de ne pas pouvoir rejoindre mes frères véridiques au *Sham* et de finir à m'ennuyer avec des toxicomanes à Fleury. » Le

jeune homme, l'un des cyber-jihadistes les plus connus de France, comprend qu'il est fiché par la police. L'attente dure une demi-heure avant que le fonctionnaire ne revienne pour lui demander, un léger sourire aux lèvres, les raisons de son voyage en Turquie. Avec aplomb, Abu Ahmed affirme vouloir visiter, en famille, la célèbre mosquée bleue d'Istanbul. Apparemment satisfait, le policier lui rend son passeport. « Il m'a regardé avec un grand sourire et il m'a dit "bon voyage !". » Décontenancés malgré tout, Abu Ahmed, sa femme et la fille de celle-ci parviennent *in extremis* sur la passerelle d'embarquement. Avec le net sentiment que les autorités françaises leur ont, de cette manière, signifié : « Bon débarras ! » « J'ai l'impression que les services secrets, ils préfèrent se débarrasser des éléments comme moi ou des centaines d'autres frères en France parce qu'on représente vraiment un danger. Ils préfèrent se débarrasser de nous pour qu'on vienne mourir en Syrie pour notre cause. Au lieu de nous laisser en France où on pourrait commettre un attentat terrible sur les Champs-Élysées. Parce qu'il suffit juste de dix frères motivés pour commettre un attentat sur les Champs-Élysées, au Trocadéro, au

Champ-de-Mars, en même temps, en deux jours [58]. »

Le Eurodisney des moudjahidin

Sur place, les trois jeunes volontaires français commencent l'entraînement militaire. À peine arrivés, si le mineur tombe malade, Abu Tasnim, lui, se voit prêter une kalachnikov à rembourser ultérieurement avec ses premiers butins de guerre. « Ils nous réveillent la nuit. Ils nous font sortir tous en ligne. Ils disent "enlevez vos chaussures, enlevez vos chaussettes". Au sol y a plein de cailloux et des orties. Et on doit marcher en canard la nuit alors qu'on voit rien pendant une heure. Mais t'as la pression parce que les frères derrière ils te poussent. Après on se re-couche. Et ils nous réveillent une deuxième fois. Là, ils nous disent en plus de se mettre torse nu. Et on devait ramper torse nu et faire des roul-ades. C'est comme dans *Man versus Wild* ! » Peu habitué à une activité aussi intensive, Abu Tasnim se fracture rapidement l'épaule. Au deuxième jour, il prête allégeance à l'émir Abu Obeida et relaie immédiatement son serment sur

Facebook. « Oui désormais, je fais vraiment parti d'al-Qaida lol », suivi de cette boutade sur Twitter : « J'en connais qui vont lancer une Amber Alerte. » Il songe à ses parents privés de ses nouvelles. « J'ai coupé les ponts avec eux. Complètement. Ils me disaient "cette guerre n'est pas la tienne". » Abu Ayoub, pourtant mineur, n'a pas plus ménagé les siens en leur laissant une simple clé USB avant de partir. À l'intérieur, une lettre explique les raisons de son départ. Arrivé en Syrie, le cœur serré, l'adolescent n'a pas eu le courage de les appeler. Abu Tasnim s'est donc chargé de la besogne. « C'est moi qui ai dû annoncer la bonne nouvelle. Oui parce que c'est dur pour lui. » Dès les premières semaines, les deux copains inondent Facebook de photos d'eux en armes, tout sourires, l'index levé en signe d'adoration. Mais ces clichés déclenchent une polémique. Certains les accusent de verser dans l'« ostentation » narcissique et surtout leur reprochent de livrer trop d'informations susceptibles de servir l'ennemi. « On est pas dans *Loft Story*, leur dit un ami, soyez discrets les frères, les derniers grands conflits ont montré que beaucoup revenaient dans leur pays de résidence après la guerre suite à des expulsions ou autres.

Même si je vous souhaite de plus revenir en France, prenez vos précautions, on ne sait pas où on sera demain. »

Mais Abu Tasnim a du mal à maîtriser un enthousiasme juvénile. Jeune néophyte, il côtoie désormais des grandes figures du jihad global, certaines déjà condamnées pour terrorisme, notamment en France. « On croise des moudjahidin de tous les pays ici. Des Anglais, des Bosniaques, des Somaliens, des Japonais, des Chinois, y a toutes les origines, c'est un truc de fou ! On dirait que tous les frères qu'on voit dans les vidéos d'al-Qaida ils sont là ! C'est le Eurodisney des moudjahidin ici ! » Le garçon n'ignore rien du pouvoir de fascination des images car elles l'ont lui-même influencé à partir. En posant, il veut inciter d'autres jeunes Français à suivre son exemple. Mais au bout de quelques jours, le garçon masque son visage désormais cagoulé. « Parce qu'il faut savoir que ces photos ici, elles remontent à l'ennemi. Et en tant que *muhajirin* occidentaux, pour notre capture il y a une grosse récompense. Plus t'es connu, plus tu vaux cher pour des mercenaires qui après te livrent à Bachar. ». Visage cagoulé ou non, son activité

sur Facebook fonctionne au-delà de ses espérances. Chaque jour depuis leur arrivée à Hraitane, les trois amis croulent sous les messages leur demandant la marche à suivre pour les rejoindre en Syrie. Abu Tasnim y trouvera peut-être l'opportunité espérée pour « faire la moitié du din », c'est-à-dire se marier en attirant une jeune Française convaincue, afin de fonder une famille en Syrie. Quant aux derniers réticents réfugiés derrière leur écran, Abu Ahmed se charge de leur adresser quelques sévères injonctions. « Un message provenant du *Sham* territoire béni en direction des musulmans vivant en territoire maudit. Comment pouvez-vous être inactifs devant les malheurs de la *Oumma* ? Voici un ultime appel au secours ! Vous allez devoir assumer vos responsabilités devant les drames que vit la communauté. Nous sommes actuellement isolés au nord de la Syrie sous la menace de bombardements des armées du monde entier. Il n'est plus l'heure de faire semblant. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il est obligatoire pour chaque musulman et chaque musulmane d'accomplir la hijra et d'effectuer le jihad *FissabiAllah*. Le jihad qui distingue les sincères des hypocrites. Combien de fois allons-nous

vous le répéter ? Les hypocrites qui auront pour destination le dernier étage de l'enfer pour l'éternité. Nous avons besoin de vous, c'est une obligation individuelle. La frontière est fine entre l'enfer et le paradis. Vous êtes aujourd'hui dans l'incapacité d'assumer une de vos plus grandes responsabilités : "celle de défendre la Oumma lorsqu'elle est attaquée". Facebook est devenu votre prison dorée. Au moment où la guerre est lancée vous devez assumer vos responsabilités ! Nous avons besoin d'hommes pour surveiller nos lignes. Nous avons besoin de femmes pour éduquer la future génération de Lions qui ne négocient pas avec les paroles divines. Rejoignez à n'importe quel prix le rang des moudjahidin. Passez les frontières par centaines ou par milliers. Vous n'avez pas besoin d'épargne, ni d'un entraînement commando pour rejoindre les meilleurs des hommes. Que vous soyez lourd ou léger, rejoignez-nous ! Que vous soyez un homme ou une femme ! Que vous ayez des enfants ou pas ! Que vous soyez mariés, célibataires ou divorcés ! Rejoignez-nous ! Aucune excuse ne sera acceptée. »

Un flux incontrôlable

Ces appels peuvent rencontrer d'autant plus d'écho que les candidats jihadistes connaissent désormais la fausse indulgence des autorités, françaises ou turques, à leur égard. Certains traversent même régulièrement la frontière pour aller toucher un mandat expédié via Western Union ou pour retrouver leur famille laissée en zone sûre. D'autres font soigner leurs blessures en Turquie ou s'y reposent entre deux combats. Abu Nai'im, combattant français de l'EIIL, évoque même un pacte de non-agression entre les jihadistes et la Turquie. Car les deux combattent un ennemi commun : les milices armées autonomistes kurdes. « En ce moment on est dans un jihad autorisé, un jihad qui leur plaît à tous, un jihad qui va dans leur sens, un jihad qu'ils n'arrêtent pas. Bah, bien sûr ! Même les États-Unis, la France, etc. Ils sont très au courant de tout ce qui se passe et ça leur convient très bien. Ils ont leurs drones qui tournent autour de la Syrie. Le jour où ils en auront marre, ils vont nous taper et ça va être réglé. Et la guerre elle va se faire contre eux. C'est une réalité. Pour l'instant ils nous laissent. Quand tu

passes les frontières turques, aucun problème ils te laissent passer. Limite tu arrives à l'aéroport d'Istanbul, tu leur dis : "Voilà je voudrais rentrer en Syrie, je vais par où ?" Le mec il va te dire "bah voilà tu vas dans telle ville et puis tu passes par telle ville". Limite l'office du tourisme te dit comment entrer en Syrie ! À chaque fois, ils essaient de faire croire que les frontières elles sont fermées, mais les frontières, elles ferment pas. C'est faux. »

L'indulgence, réelle ou supposée, des autorités françaises face aux candidats au départ ne peut se retrouver face aux tentatives de retour. Beaucoup assurent avoir été auditionnés par la DCRI avant de partir. Certains sont même partis pour la Syrie alors que leur nom était cité dans des affaires de terrorisme en cours d'investigation en France [59]. Ainsi sont-ils fichés, surveillés et parfois sous contrôle judiciaire pour activités terroristes. Mais, en démocratie, la seule intention d'un départ en Syrie ne suffit pas pour enclencher des poursuites judiciaires. Chacun est libre d'aller passer ses vacances en Turquie ou en Tunisie. Et même si le passage en Syrie est établi (ce qui n'est pas toujours possible), la justice

française doit encore prouver le lien avec un groupe qualifié de terroriste. Or, cette définition est elle-même sujette à discussion. Pour autant, en 2013, une quinzaine d'individus sous surveillance téléphonique et numérique ont été interpellés soit à leur retour de Syrie, soit au moment de partir. Une goutte d'eau. Car une telle surveillance mobilise jusqu'à une quinzaine de fonctionnaires du renseignement à temps plein pour un seul individu. En France, l'ampleur du phénomène est désormais telle que les autorités sont incapables de surveiller véritablement le flux. Ces quelques interpellations ne sont rien devant la masse des départs et bientôt des retours de ces jeunes dotés d'une véritable expérience militaire et animés, pour certains, d'une réelle intention de frapper la France.

52. Entretien réalisé en octobre 2013.

53. Un *EP* ou *extended play* , en anglais, est un mini-album promotionnel.

54. *Mourji* et *talafi* sont deux termes péjoratifs utilisés pour désigner les salafistes quiétistes, majoritaires en France.

55. Un *minhaj* signifie un courant de l'islam.

56. Comme l'indique le site officiel de l'administration française, service-publique.fr, « les autorisations de sortie du territoire (AST) individuelles et collectives pour les mineurs français voyageant à l'étranger sans leurs parents sont supprimées à compter du 1er janvier 2013. C'est ce qu'indique une circulaire du 20 novembre 2012 ». Cela n'a pas échappé aux *moudjahidin* en herbe. En 2013, une quinzaine de mineurs français, dont des jeunes filles, ont ainsi pu rejoindre, seuls, les jihadistes en Syrie.

57. Forsane Alizza (Les cavaliers de la fierté) est le groupe jihadiste français dissous en 2012 sous Nicolas Sarkozy.

58. Entretien réalisé en novembre 2013.

59. Notamment un jeune parti rejoindre l'État islamique d'Irak et du *Sham* alors que son nom était cité dans l'affaire de la cellule de Cannes-Torcy. Originaire du sud de la France, frère d'un soldat français, et soupçonné d'avoir détourné du matériel militaire de l'armée, il a été mis en examen après son retour de Syrie et son arrestation en Italie, en janvier 2014.

« Beaucoup ici sont français, avec des passeports français. Ils sont venus en Syrie, ils se sont entraînés, et ils ont des projets pour les Français. »

14

Revenir pour frapper la France ennemie d'Allah ?

Trois ans après le début de la révolution, le jihad en Syrie diffère sensiblement de celui romancé sur Facebook. Abu Tasnim l'a rapidement constaté. Quatre mois après son arrivée, l'un de ses amis, un Belge, s'est fait tuer par un sniper de l'Armée libre syrienne alors qu'il marchait dans la rue. Lui-même n'a encore tué personne ni livré aucune bataille. En revanche, il confesse avoir pris du poids en Syrie. Il a même eu le temps de consulter un orthodontiste pour faire

enlever les bagues de son appareil dentaire. « Il me les a enlevées et, en plus, c'est un dentiste qui refuse de faire payer les *moudjahidin*, il nous aime trop. J'espère qu'Allah va le préserver. C'est un vrai orthodontiste, avec cabinet, assistante et tout. Tu rentres avec ta kalash, elle note ton nom, t'attends dans la salle d'attente, c'est un vrai cabinet [60]. » Ce jour-là, au cybercafé, il ronge son frein. L'ennemi n'est plus l'armée de Bachar el-Assad, mais d'autres rebelles qui encerclent sa ville après avoir déclaré la guerre aux jihadistes. Le jeune Français de 20 ans vient tout juste d'achever un mois d'entraînement dans les montagnes de la province syrienne de Lattakié, et s'impatiente d'aller les combattre. Mais l'émir du Front al-Nusra auquel son groupe est affilié cherche plutôt à apaiser ces tensions fratricides. « Moi je suis chaud. Je suis frustré d'être bloqué. Ici les combats, c'est genre l'ennemi, il est à quelques mètres. Ça fait peur au début mais après, tranquille. En fait, ce qui m'énerve c'est que dans cette ville, on est spectateurs de l'action depuis le début de la semaine. Parce que y a les hommes de l'Armée libre syrienne qui bloquent les routes. Personnellement, je suis plus partisan

de leur rentrer dedans. Il faut tous les éliminer. Mais Julani [61] il a fait un appel à cessez-le-feu. »

Entre 400 et 500 Français

En attendant, le jeune homme tue le temps comme il le faisait en France, entre l'entraînement, la prière, le snack et les réseaux sociaux. « C'est pas vraiment des batailles, c'est du front, mais t'es pas en première ligne. Le matin tu t'entraînes, après on mange, tu lis des livres, tu fais ce que tu veux et quand y a de l'action, y a vraiment de l'action, on est appelés et on y va. Mais nous, c'est plus un travail de ville, des trucs précis : kidnapping, élimination ciblée, tout ça. Tous les frères, ils travaillent sur le terrain et personne s'occupe des grosses têtes, des *shabiha* (miliciens du régime Assad). Nous, on s'occupe de les faire tomber. Nous, on rentre dans les maisons et on fait ce qu'il y a à faire. On capture et après, on voit ce qu'on fait. Après, y a le *ghanima* (butin de guerre). Ici y a une grande injustice. Les *shabiha*, ils sont blindés et les frères, ils crèvent la dalle. Donc, nous on prend ce qu'il a le *shabiha*. La majorité de nos bases, c'est des

maisons de luxe qui appartenaient aux *shabiha* avant. On est bien dedans, c'est très grand. »

Au début de 2014, Abu Tasnim estime entre 400 et 500 le nombre de Français combattant dans les rangs jihadistes en Syrie. Sans compter les femmes et les enfants. Lui, n'a aucune intention de rentrer en France. « Jamais de la vie ! » En revanche, il connaît certains Français qui ont fait le chemin inverse dans l'idée de mettre à profit sur le sol français leur expérience militaire. « Y en a beaucoup qui s'entraînent ici pour revenir en France *in sha Allah*. Les Français, ça les arrange qu'on fasse nos trucs loin d'eux mais on n'a pas fini avec eux. Y en a même, ils ont pris des billets pour la Turquie juste pour trois mois. Ils se sont entraînés trois mois ici et ils sont repartis comme s'ils étaient en vacances. Comme ça y a pas de preuve qu'ils sont venus ici au *Sham*. Moi je connais un frère qui a fait ça et qui est revenu en France. J'en connais un autre qui s'est fait griller en rentrant mais lui c'est un vrai frère discret. Il est revenu dans l'objectif de taper. J'espère qu'il va réussir à le faire. »

Pourtant, au sein de la communauté jihadiste, la question des attentats sur le sol français,

notamment contre des civils, ne fait pas l'unanimité. D'abord parce que la plupart veulent rester en Syrie pour y mourir. Même si, pour beaucoup, le passage du clavier au terrain est souvent décevant. Dès leur arrivée à Alep avec leur enfant au printemps 2013, Souleymane et Clémence en ont fait l'expérience. Après un accueil beaucoup moins chaleureux qu'espéré de la part des frères français, ils découvrent leur « logement ». « Ils m'avaient dit "viens t'inquiète pas". Mais au bout de deux semaines, ils m'ont jeté dans un appart où il n'y avait pas de fenêtres, pas de portes, pas d'électricité et pas d'eau. C'était crade et pour avoir de l'eau, il fallait monter des bidons au cinquième étage tous les jours. » Pas d'électricité non plus. « La centrale, elle est occupée par l'armée syrienne. Ils mettent du courant quand ils veulent. Une demi-heure par jour [62]. » La ville est une zone de guerre contrôlée aux trois quarts par la rébellion, bombardée par l'aviation et l'artillerie loyalistes depuis plus d'un an. « Moi je croyais que tout était pris en charge. Mais c'est pas du tout le cas. Le problème, c'est l'argent. Donc on essaie de se faire envoyer cent euros par-ci, cent euros par-là, mais bon on fait confiance à Allah. » Le

couple a rapidement épuisé ses maigres économies et n'a rien vu du salaire escompté. Il doit même rembourser 1 500 euros pour la kalachnikov prêtée à son arrivée. « Ils parlent beaucoup sur Internet en disant "oui on gère" mais en fait ils gèrent rien du tout. Moi si on m'avait dit que c'était comme ça, je serais venu quand même, mais je me serais organisé autrement. En fait, tous ceux que tu vois tout le temps sur Internet, bah tu les vois pas ailleurs. Y a l'image, y a les armes, y a tout ce qu'il faut sur la page Facebook ou le Twitter, mais concrètement y a rien d'autre. »

Dépité, Souleymane a rompu avec ses contacts français d'Alep noués sur Facebook pour se tourner vers de nouveaux amis syriens. Ceux-ci lui trouvent un appartement, plus confortable. Son nouveau quartier fait alors office de ligne de démarcation entre la zone rebelle d'Alep et celle contrôlée par les forces gouvernementales. Les déflagrations résonnent à quelques centaines de mètres. Mais, au moins, le couple possède l'eau courante, une chaudière et un groupe électrogène générant cinq heures d'électricité par jour. La famille s'estime maintenant heureuse. « Je

me plains mais ici il y a des gens pour qui c'est pire. Dans ma rue il y a un appart qui a été éclaté par un avion. Il est à moitié éventré, et derrière des rideaux, tu vois les gens qui habitent toujours dedans. Tu vois des gosses qui mangent dans les poubelles. » Souleymane garde le contact avec sa mère en France. Quand son téléphone capte le réseau, il tente parfois de l'appeler. « Pour capter, t'es obligé de te mettre dans une rue où il y a un sniper. À chaque fois ma mère, elle me prend la tête. » En partant, il lui avait raconté une vague histoire d'humanitaire. Une fois en Syrie, il avait fini par lui avouer cette vérité impossible à dire en France. Depuis, à chaque appel, sa mère l'implore de rentrer. Mais il s'y refuse malgré ses conditions de vie. « On n'a pas fait tout ça pour rien. » Le garçon reste déterminé. Après six mois sur place, Souleymane n'a encore livré aucune bataille, ni intégré le groupe armé dont il rêvait en France derrière son écran. Pour autant, il n'envisage pas de rentrer pour frapper la France. « Non, je vois pas le bénéfice pour Allah. À part si c'est un coup personnel, un coup de pression. Il y a beaucoup plus important à faire au *Sham* ou ailleurs, en Irak. Je ne déteste pas la France. Moi je déteste le *kufr*

(la mécréance). Ce serait dur de dire que je déteste la France. Je peux pas détester quelqu'un parce qu'il n'a pas reçu le message. »

Un choix sans retour

Arrivé en Syrie à la même période, Yassine partage cet état d'esprit. Au début, à Alep, son quotidien se réduit à des tours de garde pour surveiller les différents check-points jihadistes de la ville. « On s'est fait tirer dessus. J'ai eu mes premières petites frayeurs. Enfin pas des frayeurs parce que mourir c'est le but. On est entre deux félicités : soit le martyre, soit la victoire. » Mais Yassine n'a pas encore prêté allégeance à un groupe et participe au jihad en indépendant, offrant ses services un jour à l'État islamique d'Irak et du *Sham*, un autre au Front al-Nusra. Il demeure en général flanqué de deux amis franco-marocains partis de France avec lui. Grâce aux butins de Cofidis et de Sofinco, Yassine a pu s'armer pour environ 2 000 euros. 1 300 pour la kalachnikov, le reste pour le viseur, le pistolet, un long couteau et des grenades. « Quand tu vas au front c'est la *katiba* qui te

donne les balles. Mais pour ta propre sécurité c'est toi qui t'achètes tes balles. C'est un euro par balle. » Pendant ses tours de garde, il porte toujours une ceinture d'explosifs, prête à sauter. « Si j'ai plus de munitions, je fonce sur l'ennemi et je pète tout ! » En trois mois, son allure s'est modifiée, sa barbe et ses cheveux ont poussé, sa musculature s'est renforcée. Il a troqué son jean pour un kamis militaire, un brêlage rempli de cinq chargeurs de kalachnikov et un bonnet noir frappé de la *shahada*. « On a une salle de muscu à dispo. Il faut avoir de la force pour porter sa kalash, c'est pas léger. » D'abord entraîné aux manœuvres de base, il décide rapidement de se spécialiser. « J'ai appris le maniement des grenades, celui des explosifs et des armes antiaériennes, les *douchka*, les 12,7 mm et les 14,5mm. *al hamdulillah* c'est pas compliqué. Et maintenant, j'ai demandé à faire un entraînement commando pour être sniper. »

Dans ce contexte pourtant rude, Yassine se dit comblé de bonheur. « Ici, je suis le plus heureux des hommes, je cours vers mon Seigneur. » À ses yeux, sa seule présence sur ce territoire sacré fait de lui un élu. « Aujourd'hui je sais que Dieu m'a

sélectionné, donc mon cœur est apaisé. Parce que c'est pas tout le monde qui arrive à fouler la terre du *Sham*. Allah a dit : "Je réunirai le meilleur de ma Création et le meilleur de ma communauté sur cette terre-là." Le Prophète Il a dit que quiconque parmi la communauté se retrouvera au *Sham* à la fin des temps, il aura la récompense de cinquante de ses compagnons. Et à partir du moment où t'as fait la *hijra* (l'émigration) sur le sentier de Dieu pour combattre, Allah Il a dit que tous tes péchés passés, ils seront effacés, toutes tes mauvaises actions transformées en bonnes actions, parce que tu auras tranché. Tu as préféré l'au-delà à ce bas monde. Dieu a dit : "Quiconque souhaite ce bas monde nous ne lui donnerons que des miettes de ce bas monde et rien dans l'au-delà. Mais celui qui aura choisi l'au-delà, celui-là nous lui donnerons l'au-delà et nous mettrons à ses pieds ce bas-monde." Il faut pas avoir fait l'Ena pour voir quelle est la meilleure de ces deux transactions. »

La félicité de Yassine n'est pas partagée par sa femme et ses enfants qui ont tout perdu. « Quand j'étais en France, j'avais ce que n'importe quel fils d'immigrés aurait souhaité avoir : une bonne situation financière, un métier, les

femmes, un appartement, une famille aimante, tout ce qui me fallait. Mais mon cœur était à l'étroit dans mon corps. J'avais tous les biens matériels mais mon cœur n'était pas à l'aise parce qu'il avait conscience qu'il y a des frères qui se font tuer à cause de "la ila la ila Allah" (parce qu'ils sont musulmans). Et toi t'es là dans ta petite couverture, ta douche chaude et tu dis "je suis musulman je fais mes cinq prières par jour ?" Non c'est pas ça l'islam. L'islam c'est soutenir l'islam, combattre pour l'islam, soutenir les opprimés. » Son choix est donc sans retour. « Une fois que tu as quitté la terre de mécréance pour aller vers la terre d'islam, tu n'as aucune raison d'y retourner. Si ce n'est pour commettre des actes là-bas. Ce qui n'est pas mon intention première. Moi mon intention c'est libérer les terres d'islam et de remettre en place le califat de Tanger à Jakarta. L'Europe, on la laisse aux Européens. Ils en font ce qu'ils veulent. Mais chez nous, qu'on nous laisse faire ce qu'on veut. C'est notre droit le plus légitime de faire appliquer la religion. » Il n'a cependant pas coupé tous les liens puisqu'il téléphone encore à sa mère qui, depuis la France, continue de l'implorer de rentrer avec « toujours la petite larme

à l'œil. Je resterai toujours son bébé ». Alors, pour éviter toute tentation de retour en arrière, Yassine est passé officiellement par un poste frontière turco-syrien. Son passeport porte le tampon des douanes attestant de son séjour en zone rebelle. « Ce tampon que certains considèrent comme un mal, moi je trouve que c'est un bien, comme ça, t'as plus aucune alternative. Parce que si je décide de revenir en France, je vais tout de suite être mis en prison. C'est sûr et certain. Donc c'est un mal pour un bien. Comme ça au moins, je suis sûr que je reviendrai jamais en France ». Et, au bout de six mois, le jeune homme a fini par intégrer la nouvelle *katiba* française du Front al-Nusra dirigée par Omar Omsen qu'il connaissait déjà via Internet et une rencontre sur le sol français.

D'un jihad *l'autre*

Lorsqu'il était en France, Omar Omsen était déjà opposé à l'idée de perpétrer des attentats sur le territoire national. Celui qui est devenu l'émir de la brigade française d'al-Qaida au Levant n'a pas changé de point de vue et

continue, au contraire, de promouvoir l'image romantique du *moudjahid* défenseur des sunnites opprimés et artisan exemplaire du retour du califat. Une philosophie qui pourrait rappeler celle des brigades de volontaires engagés dans la guerre d'Espagne. Comme lui, beaucoup de jeunes jihadistes n'évoquent leur voyage vers la Syrie que comme la quête suprême du martyre. Les mêmes semblent vouloir ignorer l'éventualité d'un retour forcé, lié aux aléas du conflit syrien. Pourtant, l'histoire peut déjà leur rappeler l'évolution du jihad en Bosnie. Lors de la guerre en ex-Yougoslavie, les volontaires étrangers avaient servi par milliers dans la brigade El moudjahidin venue secourir les frères musulmans. Beaucoup revenaient du jihad afghan et avaient formé un corps d'élite rattaché à l'armée officielle de Bosnie-Herzégovine. Mais à l'heure de la signature des accords de Dayton en 1995, les moudjahidin accusés de crimes de guerre et d'atrocités ont tous été poussés à rentrer dans leur pays d'origine. Or, nombre d'entre eux furent incapables d'opérer un retour à la vie civile, après deux ans de combat. En 1996, on découvrit dans le nord de la France une dizaine de vétérans de cette brigade emmenés par deux

Français convertis avec pour but avoué d'importer le jihad dans l'Hexagone. Leur groupe, baptisé par la presse « Le gang de Roubaix » ou « Les Ch'tis d'Allah », avait semé la panique pendant trois mois dans les rangs de la police à coups de braquages, d'explosifs, de tirs de kalachnikov et de roquettes RPG. Dans la brigade El moudjahidin auraient également servi certains maîtres d'œuvre des attentats du 11 Septembre, Khalid cheikh Mohamed, présenté comme le cerveau, ou Mohamed Atta, pilote d'un des avions.

Chaque jihad a toujours renforcé al-Qaida au niveau international et déstabilisé des régions entières. Le premier, contre les Russes en Afghanistan, a permis à Oussama Ben Laden de donner naissance à son réseau. Dans les années 1990 en Algérie, beaucoup de vétérans, appelés les « Afghans » à leur retour, ont largement contribué à la constitution des maquis des GIA (Groupes islamiques armés), ancêtre d'AQMI (al-Qaida au Maghreb islamique). Le même phénomène s'est également produit en Irak où l'invasion américaine de 2003 a redonné corps à al-Qaida, alors moribond. Le réseau a décuplé la force de frappe de ses différentes franchises qui attirent désormais les jihadistes français en

Syrie. Et toutes les estimations convergent : ce jihad syrien accueille dix fois plus de Français que tous les précédents. Et parmi ceux-ci, beaucoup de ceux intégrés à l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL) ne cachent pas leur intention de revenir en France pour y mener des opérations terroristes.

Tel est le projet d'Abu Nai'ïm après un an en Syrie, dont la moitié dans les rangs de cet État islamique en Irak. Celui-ci rêve ouvertement de suivre les traces de Mohamed Merah. « Bien sûr que j'ai envie de rentrer. J'ai envie de tuer des *kouffar* (mécréants) en pays de *kufr* (mécréance). Moi, j'aimerais beaucoup que la France elle soit tapée. » À l'en croire, il ne serait pas seul à nourrir un tel objectif. « Il faut que les Français sachent une chose. C'est qu'il y a beaucoup de gens ici qui sont français avec des passeports français, qui sont venus en Syrie, qui se sont entraînés, et qui ont des projets pour eux. Un jour ou l'autre, il y a des choses qui vont leur arriver et ça va leur faire mal. Je leur souhaite bien comme il faut. Toute personne ayant la *aquidah* (la croyance) a pour objectif et pour projet de faire mal aux *kouffar*. Y en a qui vont

les réaliser, y en a qui vont pas les réaliser, mais tout le monde a ce genre de pensées. Je ne connais pas une personne qui me dit aujourd'hui "non ne tape pas en Europe, c'est pas bien". » La détermination d'Abu Nai'im semble s'être durcie au fil de son engagement en Syrie. « Ils ont raison d'avoir peur en France et moi, je vais même leur dire qu'ils ont pas assez peur. En réalité, ils ont pas assez conscience de la menace qui pèse sur eux, *in sha Allah*. Allah va leur envoyer beaucoup de Mohamed Merah. Il a ouvert une voie. C'est le revificateur du jihad en France. Il a ouvert une voie parce qu'il a incité beaucoup de frères. J'espère qu'il y en aura beaucoup d'autres comme lui et encore meilleurs *in sha Allah*. »

« Une opération en France,
c'est cent frères qui partent »

Abu Nai'im tire sa rage d'arguments géopolitiques : l'invasion par les États-Unis et la France de l'Afghanistan puis de l'Irak, les attaques des drones américains au Yémen et au Pakistan causant la mort de nombreux civils… La guerre de la France au Mali, sa loi contre le voile

intégral, son soutien aux dictatures arabes, etc. « L'objectif c'est d'abord de ramener la guerre sur les terres des *kouffar*. L'objectif, c'est aussi de changer la donne dans la balance de la terreur. Nous, on a une chose qui s'appelle la loi du talion. Eux ils peuvent venir chez nous, tuer nos femmes, tuer nos enfants. Alors moi je viens chez eux, je tue leurs enfants et je tue leurs femmes. Et pour tous ceux qui disent que c'est pas *halal* (licite) le fait de viser les femmes et les enfants, il y a beaucoup de *hadith* sur ce point. La règle générale c'est vrai, c'est "tu ne tues pas les femmes et tu ne tues pas les enfants". Mais il y a des exceptions à ces règles. Et dans les opérations de Mohamed Merah, tout est *halal*. Y a pas d'ambiguïté. Il faut agresser les *kouffar* partout où vous les trouverez. Et encore mieux si c'est dans leur pays à eux parce que les *kouffar*, ils n'ont pas l'habitude de voir des morts, de voir du sang, ni de voir la guerre. Eux, ils sont d'accord avec la guerre quand ils la voient pas, d'accord avec les morts quand ils les voient pas. Et ça ne les choque pas que des enfants meurent tous les jours parce qu'ils ne les voient pas. Nous, la dernière fois, il y a eu dix-neuf enfants tués alors qu'ils visaient notre base de Dawla. Des enfants,

des petites filles avec le cerveau éclaté. Ça, eux, ils le voient pas. Et eux, ils s'en foutent. Et ces gens-là par contre quand à la fin du mois ils n'ont pas assez d'argent dans leur portefeuille, ils vont manifester. »

Sans nuance, Abu Nai'im veut viser les civils encore plus que les militaires et peu lui importe que tombent également des coreligionnaires. « Les cibles parmi les *kouffar*, ça fait débat au sein des musulmans. Pas dans le fait que ce soit *halal* ou pas, mais dans le fait de savoir quelle est la priorité. Attaquer les choses étatiques et ceux qui combattent l'islam, beaucoup préfèrent faire ça. Mais si moi demain si je devais taper la France, c'est les civils qui devraient s'inquiéter. Parce que les militaires sont des *kouffar* ça, on le sait. Mais les civils, eux, ils se sentent trop pas concernés par le fait que leur armée tue des gens. Donc, moi je pense que les civils sont des gens à attaquer. Ceux-là, ils voient par leur télé et par Internet des gens en train de se faire tuer. Donc, ça s'appelle de la non-assistance à personne en danger. Ils font rien donc ils sont coupables. Alors moi je viens chez eux, je rentre dans leur maison et je les tue. Et si il y en a un parmi

eux qui effectivement est innocent, même si il est contre la guerre contre les musulmans en Irak, en Afghanistan ou au Mali, eh ben c'est une chose inévitable. Et si demain, je tape la France, si je vais dans un commissariat de police et que je tire partout, si à ce moment-là y a une musulmane qui avait été arrêtée parce qu'elle porte le voile intégral et qu'elle meurt aussi, eh ben je serai pas responsable de sa mort. Elle sera récompensée à la hauteur de ses actes et c'est pas parce que je l'ai tuée que moi, je vais aller en enfer. Le Prophète Il a dit quoi ? Il a dit qu'il faut se désavouer des personnes qui vivent parmi les *mouchrikin* (polythéistes). Ces musulmans, ils ont les droits du musulman mais il y a un droit qu'ils ont perdu en vivant en terre de *kufr* et en ne faisant pas la *hijra*, c'est le droit à la défense. Comme tu vis parmi les *kouffar* (mécréants), je ne vais pas me soucier de ton sort. Donc tu dois faire l'effort de quitter l'endroit où les *kouffar* habitent pour aller dans un endroit où tu peux vivre ton islam. »

Abu Nai'ïm maîtrise désormais toutes sortes d'armes et d'explosifs. Selon lui, un attentat en France inciterait d'autres jeunes gens à prendre

le chemin du jihad. « Mon objectif c'est d'abord le *khilafa* (califat) en Syrie mais des opérations en dehors de la Syrie, ça peut fortement aider. Une opération en France, c'est cent frères qui partent. Ça peut semer une *da'wah* (prédication) sur les gens et semer la terreur chez les *kouffar*. Après, ils vont peut-être penser à deux fois avant d'attaquer les musulmans. » Abu Nai'ïm ne récuse pas le terme de terroriste. « Le terroriste, c'est quelqu'un qui utilise la terreur pour imposer quelque chose. Eux ils utilisent la terreur pour imposer la démocratie. Bah moi je vais imposer la terreur contre eux pour imposer la charia. L'islam, ça se demande pas. La charia, ça se demande pas. Ça se prend et ça se donne. La terre appartient à Allah *soubhanahou wa ta'ala* (Glorifié et Très Haut) et je vais combattre jusqu'à ce que la loi d'Allah soit appliquée partout. Et je vais demander l'avis de personne. »

Même si la question des attentats sur le sol français divise les jihadistes français, cette apologie ouverte du terrorisme n'est pas un cas isolé. Elle est reprise par Alexandre, jeune Francilien de 23 ans, autrefois catholique. « Je la hais la France. Parce que c'est un pays laïc qui

respecte même pas les droits de l'homme et qui nous empêche de pratiquer notre religion comme on veut. Moi j'aime les gens pour Dieu et je les déteste pour Dieu. C'est comme ça que je vois la vie. » Cédric se dit aujourd'hui capable de tuer son propre frère, militaire dans l'armée française. « Tout musulman de base qui n'est pas hypocrite, il doit se revendiquer comme terroriste. Allah Il nous a dit : "Terrorisez vos ennemis et mes ennemis." Moi je suis pour ce qu'il a fait Mohamed Merah. Quand tu vois ce qu'ils font eux, on se demande "c'est qui les terroristes ?". La France ils sont allés au Mali pour faire quoi ? Mon petit frère est militaire, mais moi je lui ai dit, puisque je pratique le *Al Wala wal Bara* (l'Alliance et le Désaveu), si tu vas faire la guerre pour tuer des musulmans, si tu reviens, je t'égorge sur place. Je te tue sur place, devant tout le monde. Un frère de religion, c'est plus important qu'un frère mécréant qui est sorti du même utérus. Ma religion, ça passe avant toute chose. »

Menace sur l'Europe

Les autorités françaises ont donc toutes les raisons de craindre des retours de Syrie, difficiles à contrôler. Début 2014, près de soixante-dix retours ont été ainsi recensés. Beaucoup sont passés inaperçus mais certains membres sont entre les mains de la justice et encourent jusqu'à dix ans de prison pour « association de malfaiteurs en vue de préparer des actes de terrorisme ». Trois raisons peuvent pousser un jihadiste à revenir en France. D'abord, l'incapacité à affronter la guerre et le passage du virtuel aux horreurs du réel. Ses frères en religion diront de lui qu'il « manque de foi, de sincérité » ou le considéreront comme un « traître ». En janvier 2014, le cas de deux mineurs toulousains, mis en examen à leur retour pour « association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste », a révélé aux médias et au public français la nature du phénomène. Ensuite, le manque d'argent peut favoriser un retour provisoire. Après les attentats du 11 Septembre, et à l'heure de la guerre en Syrie, aucun État ne finance les groupes jihadistes proches d'al-Qaida. Ces groupes fonctionnent grâce aux impôts prélevés sur leurs territoires, aux dons privés et aux prises de guerre, notamment les otages

occidentaux. En quête de fonds, un émir peut ordonner une opération en « terre de mécréance ». Des « opérations » de différentes natures : collecte de dons, escroquerie au crédit conso, voire vol à main armée comme lors de l'attaque du restaurant Quick de Coignières (Yvelines) en septembre 2013.

Enfin, le motif de retour le plus redouté par les autorités est celui de l'exécution d'une mission armée à la manière d'un Mohamed Merah. Dès lors que le contingent français en Syrie dépasse désormais les trois cents engagés, il est réaliste de penser qu'une fraction d'entre eux tentera de revenir pour passer à l'acte. Avec ou sans « succès ». La menace pèse directement sur la France, mais pas seulement. La Grande-Bretagne, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Norvège et même le Danemark connaissent des vagues similaires. Pour s'en prémunir, la Grande-Bretagne a choisi, au début de 2014, une mesure radicale : le retrait, pour ses ressortissants binationaux partis combattre en Syrie, de la nationalité britannique.

60. Entretien réalisé en décembre 2013.

61. Abu Mohamed al-Julani est le nom de guerre de l'émir de *Jabhat al-Nusra*, branche syriene d'al-Qaida. Il est sans doute de nationalité irakienne, mais sa véritable identité n'est pas connue.

62. Entretien réalisé en août 2013.

Merci pour leur soutien aux éditions Les Arènes, à ma rédaction du service Afrique de Radio France Internationale et à mon ami et collègue tunisien, Hamdi Tlili.

@Created by PDF to ePub